Bel
fol. Inter-Style
* P. 70. 102. 1

MARTHE BORELY

LE GÉNIE FÉMININ FRANÇAIS

Et c'est précisément de là que j'attends le salut, de nos petites tuniques safran, des parfums, des brodequins, de l'orcanette et des robes légères.....

Lysistrata (ARISTOPHANE)

PUBLIC LIBRARY
THE
CITY OF BOSTON

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1917

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

LE

GÉNIE FÉMININ FRANCAIS

DU MÊME AUTEUR

La Femme et l'Amour dans l'œuvre d'Anatole France. Crès, édit.

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

La Vertu de l'Amour Français
Femmes et Femmes de Lettres

MAÎTRE BORÉLY

LE GÉNIE FÉMININ FRANÇAIS

Et c'est précisément de là que j'attends le salut, de nos petites tuniques safran, des parfums, des brodequins, de l'orcanette et des robes légères.....

Lysistrata (ARISTOPHANE)

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1
—
1917

3802

Galatea Collection

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

6 exemplaires sur papier de Hollande.

Elizabeth
Mar. 22. 1918
D

Ces pages seraient inutiles à cette heure si elles ne témoignaient que d'un platonique amour du passé.

Mais la critique n'est pas si éloignée de l'action ! Modeste ou brillant flambeau, elle jette sur des voies inconnues ses lueurs.

...Les intellectuels patriotes du *Risorgimento* ayant examiné froidement leur situation présente comparativement à leur situation passée, trouvèrent dans ce parallèle les données d'un programme pour leur puissance future.

L'époque envisagée ici, du seul point de vue féminin, dans ce parallèle de la France historique et de la France d'hier, s'arrête à l'heure de la guerre. De ce moment commence une France nouvelle sur les destinées de laquelle aucun pessimisme n'est acceptable.

La renaissance du patriotisme, source de toute vie morale et intellectuelle comporte une renaissance totale.

...L'admiration de la France du XVII^e^ siècle retrouvée par une courageuse élite et reconnue par elle comme notre immortel modèle, semble promettre un nouveau surgeon à notre civilisation millénaire. Mais ces belles pousses-là sont lentes à croître. D'autres que nous, hélas ! en cueilleront les fleurs.

Le rôle de la femme est assez limité dans cette étude pour que l'auteur croie nécessaire de se défendre de tout esprit de parti pris politique. Réservée à l'homme, la politique ne nous paraissait pas à première vue offrir matière à la curiosité féminine. Mais, l'on s'aperçoit vite qu'il est impossible d'étudier le chant du rossignol, le parfum d'une fleur ou le charme féminin dans l'absolu. Les mœurs et tout ce qui s'y rattache viennent alors éclairer ces choses charmantes et nous en préciser la signification. Par delà la femme et l'amour, poésie, rêve, l'horizon aperçu s'élargit, et voici que la vie d'une société tout entière s'impose à nos regards avec ses lois, ses institutions, sa politique. Alors se découvre au cœur cette vérité dure que la femme, que l'amour lui-même est le résultat de tout cela : lois, institutions, politique.

Dois-je m'abriter de mon ignorance pour aborder un sujet si complexe et avouer que si je la porte allègrement, elle n'est cependant pas telle qu'il ne me soit permis d'entrevoir ce que l'érudition pourrait en tirer.

Je n'ai pas la prétention d'épuiser la matière ; trop heureuse, si à la façon des sibylles gauloises, mon inspiration m'a fait saisir quelques parcelles de vérité.

...Si j'ai cherché avec tant d'intérêt les *limites intellectuelles* de la femme, ce fut au début pour mieux connaître les miennes ; nul ne me reprochera de mettre un peu d'orgueil à ne pas les vouloir dépasser.

Je n'ai pas eu l'intention de faire une apologie de l'ignorance. Mais on verra bien que le « savantissime » féminin n'a pas ma sympathie. Comme sainte Thérèse, je préfère les loyaux ignorants aux mi-cultivés. La franche ignorance a le privilège de la haute culture : la conscience de l'ignorance. Native ou acquise, elle est le seul état de grâce qui permette de s'élever à des conceptions vraiment supérieures. Les femmes

qu'une instruction « de diplôme » a rendu vaines et suffisantes sont les plus imperméables de toutes aux fines nuances de la pensée. Elles connaissent la science et la sagesse humaine à peu près comme celui qui croirait connaître l'univers pour l'avoir regardé par le trou d'une aiguille.

Ce n'est pas en femme de lettres que j'écris, mais en femme tout simplement. Ma seule curiosité de femme m'a permis cette prouesse un peu héroïque : dire ma pensée à un monde qui ne s'en soucie guère. On ne demande aux femmes ni de la vérité ni de la raison. Une femme n'est jamais qu'une femme pour le monde ; aussi pour que l'ironie ou la malveillance n'affaiblissent pas ses forces vives, elle devra garder son génie non moins secret que son cœur. C'est en elle seule qu'elle trouvera la protection intime et l'élan nécessaire pour vaincre la méfiance d'autrui et sa propre faiblesse. Même l'indifférence blessante de l'homme en ce qui concerne aujourd'hui l'esprit féminin lui sera un si puissant stimulant, qu'aucun effort, aucun labeur pour le perfectionnement de soi, ne peut coûter à celle dont le légitime orgueil en a senti la morsure sous la vivacité de l'hommage.

L'intelligence de la femme n'est pas plus en progrès que l'intelligence de l'homme. Mais la vie actuelle étant à l'individualité féminine comme une carapace de fer, le génie féminin est en défaillance, subjugué par la rigueur de son siècle. Et ce n'est que par une sorte d'effort cornélien que la femme moderne allant hardiment à l'encontre de son temps et de son milieu pourra briser l'enveloppe cruelle qui opprime ses plus belles facultés.

En donnant à la beauté la suprématie et faisant de l'amour l'axe de la vie des femmes je ne montre pas un féminisme bien intransigeant...

En écrivant ce livre mon instinct de femme n'a jamais faibli ; pas une minute je n'ai pensé qu'il valait que je lui sacrifiasse un seul de ces attributs de la féminité que j'estime plus jalousement qu'aucune.

Et si mon miroir me le conseillait, je jetterai loin de moi ma plume, comme Minerve jeta sa flûte, parce que la beauté de sa bouche en était offensée.

M. B.

LE

GÉNIE FÉMININ FRANÇAIS

LES LIMITES DE LA PERSONNALITÉ FÉMININE

Sophisme de l'égalité des sexes. — Subjectivisme de l'esprit féminin. — De l'intellectualisme amoureux.

L'amour ne peut être considéré dans l'absolu et c'est dans le cœur même de la société où il fleurit qu'il faut tâcher de le surprendre. Et qu'est-ce que l'amour, sinon la femme ; la femme, sinon le monde où elle vit ; enfin qu'est-ce que la femme, sinon l'homme lui-même ? Ce n'est pas seulement la question féminine qui apparaît ici, mais encore, à travers les ailes azurées du premier né des Dieux, les plus graves problèmes

qui surgissent... L'amour, cette bagatelle, veut qu'on l'envisage avec plus de respect que sa grâce ne semble le permettre. Ris, jeux, baisers, par ce chemin familier aux Muses, nous arrivons aux austérités de la biologie, de la sociologie, et de la politique. Et le Malin qui nous y a conduits nous tire sa révérence !

L'amour est le plus puissant ressort de l'activité humaine. A ce titre, il nous apparaît comme une sorte de baromètre social où les arts et les lettres marquent le degré de la température générale. Rien de plus naturel qu'il suive le mouvement de la vie et évolue avec les mœurs.

L'amour, c'est la femme ! Et tout d'abord, cherchons quelle place la femme occupe, non pas dans la société, mais dans la nature. De par ses facultés et ses infériorités natives, déterminons les limites et la puissance de son humanité. Cherchons comment en vertu de cet art social qui est son libérateur, il lui devient possible de se soustraire dans une certaine mesure à la domination de l'instinct ; et, disons-le sans manières, d'une animalité toute puissante.

L'animal humain est le fruit de la nature ; l'homme est l'œuvre de la civilisation. La valeur de la civilisation se mesurera à la distance qui sépare l'homme naturel de l'homme social. *La première œuvre d'art de l'homme, c'est l'homme,*

a dit excellemment le critique du romantisme, M. Pierre Lasserre. La femme, plus directement sous le joug d'une nature physique particulièrement impérieuse, a de plus grands efforts à faire pour se libérer. Cette émancipation par l'esprit fait le nœud du sujet que nous nous proposons d'examiner. Le but de la culture humaine est dans la victoire de l'homme sur l'animalité ; l'idée de la culture féminine sera dans le triomphe, bien plus difficile, de la femme sur la femelle. Du parallèle inéluctable de l'homme et de la femme ressortira cette question qu'il vaut mieux nommer féminine que féministe et qu'on ne saurait éluder : modernité qui a exactement l'âge de la femme sociale, c'est-à-dire un nombre indéterminé de siècles.

Intéressée à trouver des raisons qui nous soient flatteuses, nous avons cependant le projet d'examiner froidement une cause où nous sommes juge et partie. Il y a dans la recherche du vrai un plaisir bien supérieur à ces présomptions puériles dont les esprits un peu hardis se débarrassent avec une sorte de volupté. En apprenant à nous connaître, nous apprendrons à nous mieux évaluer. Point de perfectibilité pour une conscience aisément satisfaite ! Qui ne connaît de ces vaniteux à courte vue lesquels se considèrent comme le dernier mot de la cul-

ture et de la sagesse humaine ? Mais pour donner l'essor à toutes nos espérances, répétons-nous cette phrase de Gœthe aussi consolante que sage : *Le moindre individu peut être complet à condition de se mouvoir dans les limites de ses aptitudes et de ses compétences.*

Si l'on disait aux femmes qu'elles sont corporellement pareilles aux hommes, l'affirmation leur paraîtrait injurieuse. Cependant, dissemblables corporellement et organiquement, elles prétendent à la ressemblance abstraite, à l'égalité des intelligences et de la pensée.

L'idée de cette égalité, voilà un de ces sophismes fortunés qu'il y a plus de hardiesse aujourd'hui à combattre qu'à soutenir. Arriérée, rétrograde, elle s'oppose à toute progression individuelle ; la renier marque le premier pas à faire dans la voie de notre perfectionnement.

Il n'est pas plus d'égalité morale et intellectuelle entre l'homme et la femme que d'égalité physique. Qui prétend à la grâce et à la noble inflexion des formes ne saurait prétendre à la robustesse et à la fermeté viriles. Il y a des esprits sans muscles et des esprits alourdis par

la graisse et il faut reconnaître que l'esprit féminin est généralement peu musclé. Le dimorphisme physique de l'être humain a des raisons qu'il serait vain d'approfondir. De ce qu'il existe, nous déduisons qu'il a son utilité, sa signification et que, par une sensible différence morphologique, la nature a nettement indiqué à l'homme et à la femme des attributions et une destinée différente. Il suffit d'avoir été une fois frappé de cette corrélation intime du dehors et du dedans, du physique et du moral, pour voir lumineusement que la forme des choses répond étroitement à leur raison secrète. Le monde des plantes, des fleurs, des insectes, en fournit des preuves infinies.

Ainsi, examinant la physique et la psychique de l'animal humain, nous en saisissons vite l'harmonie apparente. C'est de cette apparence qu'il convient de se satisfaire ; c'est cette unité qu'il convient de donner pour base à nos constructions logiques.

Une théorie scientifique considère la femme comme l'organisme primitif et l'homme comme le résultat du sexe primitif postérieurement évolué. La femme serait donc physiologiquement inachevée et l'homme représenterait un degré supérieur d'une évolution anatomique. Sans adopter aucune théorie plus ou moins définitive,

cette actuelle hypothèse corrobore l'idée de l'inachèvement corporel sur le plan intellectuel et permet de supposer que l'esprit féminin pourrait n'être lui-même qu'une ébauche de l'esprit mâle, puisqu'il n'y a de l'un à l'autre aucune différence physiologique fondamentale, mais une différence de degrés, une différence anatomique.

La physiologie féminine présente nettement une personnalité, une originalité qui permet de contredire aisément l'hypothèse d'une égalité abstraite. Elle proclame, elle, une inégalité concrète absolue. Un poète a prosaïquement dit que la femme est une matrice. Un savant ne dirait pas autrement. Parler de l'omnipotence de cet organe, c'est arriver tout droit, si j'ose dire, au cœur du sujet. C'est constater que toute la vie féminine se concentre sur son moi, que la sensibilité la domine et qu'elle lui est docilement soumise. La vie nerveuse de la femme a son originalité propre. La finesse, la fragilité, la complexité de sa subtile machine nerveuse l'amènent parfois à une hypéresthésie qui correspond habituellement à quelque trouble sentimental pour ne pas dire sensuel, ce qui est chez elle comme équivalent. Les phénomènes nerveux sont, comme la clef de son organisme mental. Maîtrisant sa vie physique, ils

maîtrisent aussi sa vie cérébrale où l'intelligence n'arrive qu'au second plan. Et cette prédominance de la sensibilité sur l'intelligence explique cette prudence supérieure qui veut, pour que la femme obéisse à sa destinée, que le sentiment la gouverne despotiquement, qu'il la jette les yeux fermés dans les bras de l'amour pour mieux tomber dans ceux de la nature. Par cette substitution, par ce tour de passe-passe qui s'effectue dans les ténèbres de l'instinct, et sans qu'elle en ait conscience, l'amour devient le centre de la vie féminine, l'axe autour duquel gravitent toutes ses forces physiques, morales, intellectuelles. Cet empire absolu de l'amour, résultat d'une vie organique particulière, doit nécessairement créer à la femme une idiosynerasie spéciale et nous verrons qu'elles en sont les particularités.

Ce serait contrevenir à l'esprit qui anime ce travail que de l'appuyer scientifiquement. Outre que notre principe de l'ignorance féminine s'y trouverait alors plaisamment contredit, je pense que l'érudition, la technique, la science enfin, nous sont le plus souvent d'inutiles et dangereux auxiliaires. Ils conviennent à l'homme plus capable d'objectivité ; ils dénatureraient l'esprit féminin dont le subjectivisme est la loi rigoureuse. C'est la science spontanée, intui-

tive, prophétique ,qui lui est propre : la science par le sentiment.

Mais ce n'est pas faire preuve de scientifisme que d'étayer ses intuitions, c'est-à-dire son sentiment intellectuel, de précisions, de réalités et de lui donner une base juste. Je n'espère séduire personne par quelque brillant paradoxe en reconnaissant simplement que par son organisation, ses obligations physiques, la femme ne s'appartient pas, qu'elle appartient à la nature dont elle est la créature obéissante. Elle subit l'homme, s'adapte à lui de toute sa vitalité, comme le lierre flexible l'arbuste qui s'offre à ses enlacements. Passivité nécessaire au but dont la femme n'est que le prétexte : la génération au moyen de l'amour. Elle ne se libèrera de lui qu'en cessant d'être femme, c'est-à-dire au moment de sa déchéance.

La femme subit l'homme physiquement, moralement, intellectuellement. Toutefois cette heureuse plasticité — apanage féminin — devient la cause de son infériorité pour le développement rationnel de son intelligence. Par l'esprit comme par le corps, elle est organisée non pour donner, mais pour recevoir : les attributs de la féminité se transposant dans l'abstrait n'en demeurent pas moins identiques. Les plus intelligentes, les plus évoluées des femmes ne

sauraient échapper par un coin de leur esprit à cette emprise du mâle et ici se devine toute l'importance du choix dans les amours, puisqu'à cette influence virile elles doivent aussi bien de descendre que de monter et de perdre tout ce qu'elles ont de meilleur et de précieux en elles.

L'amour des femmes s'individualise comme il peut. L'important c'est qu'il s'exprime, qu'il se fixe. Il faut un but à une activité amoureuse, ardente, impatiente, et ce but est à la merci du hasard. La femme le prend ordinairement, comme il vient, le subit tel qu'il est, parce que la vie ne lui offre que difficilement le moyen de lui en substituer un autre de son choix. Il est un prétexte à l'amour qui ne demande qu'un support où s'élancer... « — Si je l'ai aimé ainsi, me confiait mélancoliquement une amie, ce n'est pas parce qu'il était lui, mais parce que j'étais moi ; j'en aurais aimé un autre de la même façon. » Combien pourraient faire le même aveu ! L'amour, c'est-à-dire l'homme, voilà le régulateur nécessaire à une sensibilité en attente ; à lui doit appartenir, d'équilibrer une vie nerveuse intensifiée.

Il semble qu'il en soit pour la génération intellectuelle comme pour la génération humaine. La femme attend le germe vivant de l'homme

créateur ; c'est lui qui fécondera son intelligence qui s'offre, qui veut subir, qui veut encore aimer. Chose singulière et touchante ! Cette protection intellectuelle que les hommes reçoivent les uns des autres par l'intimité des livres et des maîtres, la femme la demandera à l'homme comme si elle ne voulait rien recevoir que par l'amour. Il est son livre et son maître ; elle est son élève, son disciple. Et ce germe intellectuel qu'il met en elle, n'enlèvera aucune personnalité au fruit de l'intelligence féminine ; il en sera selon sa force individuelle. Il y a de l'un à l'autre la même différence qu'entre la cellule génératrice et l'être humain élaboré dans les profondeurs de l'organisme féminin. L'enfant spirituel, comme l'enfant de chair et d'os, peut n'avoir aucune apparente filiation avec celui qui lui a donné l'existence. Le père spirituel n'en existe pas moins. Qu'on le remarque, les femmes les plus fortement personnalisées ont eu près d'elles, un éducateur, un ou plusieurs générateurs. Intellectuellement aussi bien que physiquement, la femme ne peut se suffire : « Je suis un lierre, disait George Eliot. Toutes les femmes sont « lierres » ; leur esprit, comme leur cœur cherche un arbre où s'enlacer. »

De ce qu'elle entre au second plan dans la formation de la mentalité féminine et qu'une despotique sensibilité la domine, l'intelligence abdique sa suprématie : elle abdique ainsi toute objectivité. Desservie par la sensibilité, elle devient essentiellement subjective et dans ce subjectivisme fondamental trouve d'ailleurs sa raison d'être. L'intelligence féminine présente donc un caractère particulier et ne saurait prétendre, dès lors, aux vertus spécifiques de l'intelligence rationnelle : le désintéressement, l'objectivité. Elle sera toujours passionnée parce que sentimentale ; passionnée, elle sera illogique extérieurement à elle, mais toujours logique par rapport à soi.

Et comment la femme serait-elle désintéressée, comment serait-elle capable d'objectivité, elle qui est non pas spectateur, mais acteur ? Comment se prendrait-elle pour l'objet, elle qui est le sujet ? Par le fonctionnement spécial de sa logique, la vérité qu'elle perçoit est le pur reflet de sa sensibilité, de son imagination, de son désir. « *C'est le doute qui conduit à la science* », enseigne Abélard à son élève Héloïse. Le doute ! Excepté pour Héloïse ou pour Ninon il est étranger à l'esprit féminin. Ce qui lui est vraiment naturel, c'est la foi. Le doute, cet état de critique et de scepticisme répugne à l'ardeur d'un senti-

ment qui a soif de certitude. Toute femme dit avec Thaïs : « Je veux croire, je veux aimer, je hais ceux qui ne croient à rien. » Comme la vérité, la réalité, naissent spontanément de la transformation de ses sentiments en idées, elle est toujours sûre de les posséder, de les connaître. Sans analyse, sans notion spéciale, sans étude, en vertu d'une ignorance naïve comparable à celle de l'enfance, elle tranche, elle affirme. Là où l'homme de science s'arrêtera rêveur, elle résoudra promptement. Voilà la différence la plus topique entre les idiosyncrasies mâle et femelle. L'homme ignorant qui croit à sa science n'est qu'un sot, puisque la notion de l'ignorance n'est perceptible que par la science ; mais chez la femme, l'ignorance et la suffisance iront souvent de pair avec l'intelligence. Tel est le signe, non pas de l'infériorité physiologique, mais de la différence. Dans le jeu des idées, toujours l'antipathie ou la sympathie, la répulsion ou l'attraction, le sentiment enfin donne l'impulsion. La commune logique cède la place à cette logique spéciale que le docteur Le Bon nomme la logique affective. En un mot, c'est la loi d'amour qui maîtrise et s'asservit les facultés supérieures.

La femme est un poète qui croit à sa propre poésie, a dit le philosophe américain Emerson. Oui, un poète, une artiste en sentiment, un vase de poésie. Penchée sur elle-même, s'épiant et épiant les autres avec un soin jaloux, elle peut acquérir par l'intensité de sa vie intime, par la culture raisonnée de ses sentiments, une supériorité incontestable. Son recueillement perpétuel lui permet de mieux connaître le mécanisme intérieur que le plus savant des philosophes. Elle est en psychologie une autorité discrète et encore méconnue. Si à cette heureuse faculté elle joint la virile objectivité dont quelques rares femmes ont fait preuve, elle arrivera à cette culture philosophique dont une Sévigné, une Ninon, une Staël sont les plus brillants échantillons. Et qu'elle possède par surcroit, le don de s'exprimer avec sa vérité et sa simplicité de femme, elle pourra nous donner, comme Mme de La Fayette, un des chefs-d'œuvre de la langue et de la psychologie. Elle méritera alors ce titre de créatrice qu'on lui refuse généralement et non sans raison ; elle aura fait œuvre d'artiste.

En ce domaine moral que la femme cultive avec une tenace ardeur, puisque c'est toujours soi qu'elle cherche, rien d'étonnant qu'elle puisse parvenir à une certaine maîtrise et arrive à l'aide

du seul sentiment à cette science que l'homme n'acquiert que par l'étude. Rien d'étonnant qu'elle atteigne enfin la connaissance par la prépondérance d'un sentiment plus savant que son intelligence.

Flambeau de l'esprit féminin l'instinct l'éclaire, le guide. Ainsi s'explique la sûreté qui lui est familière et que le doute, le sens critique lui soit ordinairement étranger. Cette intuition naturelle vivante qui tient à la chaleur du sang et à la finesse nerveuse des grands intuitifs n'a rien de commun avec l'intuition refroidie, dogme de l'intellectualisme bergsonien. Ne s'exerçant pas comme elle dans l'ordre de la métaphysique et de la science, mais dans le domaine de la vie, des mœurs, des sentiments, l'intuition féminine par la puissance de la sympathie, de l'imagination sentimentale ou sensuelle, sent, transperce, devine avec la vivacité, l'électricité de la foudre. Une grande force intellectuelle des femmes réside en cet instinct, correcteur et pourvoyeur de leur esprit.

Il ne s'agit pas seulement de faire l'apologie du sentiment féminin, mais encore de démontrer que cette attitude sentimentale de l'intelligence féminime comporte son infériorité. Les restrictions nécessaires ne sont pas pour la rabaisser, mais pour en montrer les limites. Les grandes femmes, aussi bien que les grands hommes,

échappent sans doute à toute généralisation et ils ne doivent être considérés que comme des cas exceptionnels qui n'entrent dans aucune catégorie prévue et se rient des formules et des règles ordinaires.

Mme de Girardin faisait remarquer qu'il est rare de trouver en France une femme tout à fait sotte. L'esprit est naturel à la Française ; elle a l'intelligence prompte, fine et gracieuse. Mais avec le réalisme propre à sa race, il ne lui suffit pas d'être intellectuellement une expression très charmante de l'esprit féminin, elle veut encore se connaître, connaître ses moyens et son pouvoir. Elle admet sans trouble, que trouvant sa supériorité dans le sentiment, son infériorité soit dans l'expression de cette sensibilité, dans son subjectivisme intellectuel. Savante par la sensation, elle est ignorante par l'idée. Autant son émotion est riche, profonde, nuancée, autant sa représentation objective des choses est rude et sans complexité. Privée de la faculté analytique qui purifie, sélectionne, fait passer l'esprit de postulat à postulat, c'est-à-dire d'une victoire intérieure à une autre victoire, elle arrive plus difficilement que l'homme à se compléter, à se perfectionner, puisque toute amélioration n'est possible que par le sacrifice et le désintéressement, l'oubli de soi.

L'oubli de soi, c'est-à-dire le contraire, c'est-à-dire la négation même de la vie féminine. Anarchique en raison d'un individualisme organique, la femme est rarement susceptible de soumission et de sacrifices qui ne sont pas inspirés par l'amour, peu souvent capable de ces efforts moraux soutenus qui demandent toutes les forces vives de l'âme. Il lui est difficile d'admettre que la soumission, comme le dit Auguste Comte, soit la base du perfectionnement. Aussi malgré sa science intuitive et d'heureuses facultés, cette résistance instinctive au développement intégral de son intelligence, la fait demeurer le plus souvent à ce stade primaire de la vie intellectuelle que beaucoup d'hommes d'ailleurs ne dépassent pas. Cette absence de logique extérieure lui rend la logique, la dialectique généralement impénétrables. Combien de Ninon dans l'histoire de la littérature ? Encore cette faculté de dialectique — particulière aux femmes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle — ne s'élève-t-elle pas au delà d'un certain niveau. Ninon, M^me^ du Deffand, M^me^ de Sévigné, M^me^ de Staël ont exercé le plus heureusement du monde cette disposition virile. Cependant il suffit de mettre en regard d'elles un Montaigne, un Descartes, un Pascal, un Bossuet, un Fontenelle, pour comprendre ce qu'elles représentent dans la

hiérarchie de l'esprit humain. Ce qui distingue l'intelligence de ces femmes supérieures, c'est le réalisme. Et, par réalisme, entendons cette faculté de donner de la réalité une traduction artistique. Les biologistes ont remarqué qu'elle est particulière aux peuples très évolués et que les races jeunes non plus que les enfants, n'en sont susceptibles. C'est dans les périodes les plus brillantes de la civilisation que le génie réaliste de l'homme se montre à son apogée. Quant aux œuvres féminines qui brillent si souvent par les dons de l'imagination et de la sensibilité, elles témoignent rarement de ce réalisme qui résulte d'une impersonnalité dont les femmes ne sont capables que par la plus heureuse des contradictions.

Comme l'esprit féminin manque de vigueur pour se délier les idées qu'il a embrassées avec une sorte de sensualisme, d'intellectualisme passionné, il réagit chez les femmes que l'individualisme a perverties par la violence, l'obstination et même la dureté. N'embrassant aucune idée, aucune opinion qui n'ait quelque rapport avec son but secret et quelque répercussion sur son économie intime, la femme ne peut avoir que des points de vue personnels et intéressés qu'elle

affirmera comme elle affirmerait son existence; et elle est encore dans le vrai en ce qui la concerne, puisque son opinion c'est elle. L'hospitalité intellectuelle lui est défendue, pratiquée avec un parfait désintéressement et dans les idées générales elle fera plus ou moins secrètement intervenir sa personne, une idée n'étant le plus souvent qu'un moyen d'exprimer son désir, une façon de revendiquer son existence. Ce n'est pas la curiosité, l'attrait de l'idée pour l'idée, le plaisir intellectuel pur, mais une arme le plus souvent pour un individualisme impérieux, et un moyen de domination.

Il est nécessaire à son eurythmie que la femme exerce une souveraineté irrésistible par le moyen de l'amour. Et le vrai mâle saura satisfaire à cette exigence secrète, il saura lui persuader qu'elle est la femme des femmes, l'unique, la perfection et l'harmonie du monde. Il lui donnera cette royale place, la mettra au centre de l'univers où la nature l'a placée intentionnellement.

Lorsque cette virtuelle souveraineté ne trouve pas l'occasion de s'exercer, pour arriver quand même à cet équilibre que lui procure l'amour, la femme essaiera de créer artificiellement son milieu vital. Cette domination à laquelle elle est vouée, ne pouvant se manifester dans son domaine naturel, se manifestera là où ses consé-

quences seront plus ou moins heureuses personnellement et socialement.

Voilà la source de toutes les erreurs et même de toutes les bassesses des femmes. Les natures morales incultes inclinent à ce fanatisme de soi qui conduit la femme aux pires excès, quelle que soit son intelligence. Même cette intelligence favorisera ses excès, elle lui fournit ses plus dangereuses armes. Par le sentiment la femme se sauve et se perd ; il est sa raison et sa morale, son péché et son crime. L'intelligence, son frein, peut devenir aussi l'outil de sa déchéance ; elle est son meilleur comme son plus perfide auxiliaire. Les grandes immorales et même les grandes criminelles sont le plus souvent des femmes particulièrement intelligentes.

La mentalité féminine, en ses vices comme en ses vertus, n'offre bien entendu aucune espèce de spécialisation. Les uns et les autres sont communs à tous les êtres de la création ; tout défaut féminin est à un degré différent un défaut masculin. C'est cependant cette différence de degrés qui fait toutes les différences humaines. L'intelligence a fourni à l'homme bien des moyens d'affirmer son égoïsme et sa férocité naturelles. La sensation le mène, lui aussi, et le désir. Mais pour n'être pas toujours capable d'objectivisme et de désintéressement,

il en a assez souvent donné des preuves. Dans bien des cas, ses ressources morales et intellectuelles furent employées à un but collectif, anonyme même. Et par là, il se montre plus social que la femme qui ne peut avoir de but qui lui soit tout à fait étranger, de but auquel elle ne s'identifie avec désir et passion. Car ce n'est que par les secours d'une haute discipline religieuse ou dans le calme de l'âge que la femme peut entièrement dominer la femme en soi.

M. Pierre Lasserre explique dans son livre du *Romantisme français* que le romantisme ne fût, en somme, qu'une victoire des facultés féminines sur les facultés viriles de l'esprit. Ce culte du moi, cet individualisme instinctif et dominateur qui caractérisent l'idiosyncrasie féminine dominent chez les écrivains de l'époque romantique comme ils dominent à toute époque chez les hommes féminisés. Les facultés de l'esprit sont presqu'aussi sexuées que les corps, mais elles ne le sont pas davantage. Il y a chez tous les êtres humains, mais à des degrés inégaux, un hermaphrodisme corporel et spirituel qui explique aussi bien la présence de l'élément viril dans l'esprit féminin que de l'élément féminin dans l'esprit mâle. C'est cette virilité intellectuelle qui éclaire une Cléopâtre, une Catherine II, une Staël. C'est une grâce féminine bien

dosée de virilité qui fait le charme d'un Stendhal, d'un Sainte-Beuve. C'est la prédominance de la féminité intellectuelle qui fait un Jean-Jacques, un Chateaubriand, un Verlaine.

Au demeurant, si cet individualisme et son complément, le bovarysme (pour l'appeler par le nom que lui a donné M. Jules de Gaultier), conséquences d'un subjectivisme excessif, peuvent être considérés comme une tare, une regression pour l'homme, il faut envisager l'individualisme féminin avec bien moins de rigueur. Régressif et désorganisateur chez l'un où il est accidentel et inorganique, il apparaît chez la femme fondamental, organique et la source même de la puissance. Trop bien servi par l'inculture morale, il aboutit au fanatisme de soi et menace à ce titre la santé intellectuelle de celle qui en a le germe latent, mais discipliné par la raison il est l'élément même du génie féminin.

Ainsi, dans la culture raisonnée de son sentiment la femme trouvera le secret de sa personnalité puisque ce sentiment est son éducateur, son maître, son outil de perfectionnement ; par lui elle arrivera à la lumière de l'intelligence. Toute sa supériorité est dans le cœur puisque l'esprit n'est chez elle que le reflet du cœur. Sa vie spirituelle, soumise à son organisme physique, dépend d'un système nerveux compliqué

dont l'amour seul est le régulateur naturel. Il sera, par suite, le pivot de son existence physique et morale, la cible de ses rêves, de ses désirs et de ses idées. Son intelligence soumise à la sensation nerveuse est soumise à l'amour. Par le mécanisme plus ou moins riche, plus ou moins subtil de ses sensations, la vie intellectuelle prendra plus ou moins d'intensité et de profondeur. La sensibilité amoureuse étant le phare qui lui éclaire le monde spirituel, ce monde se découvrira à leurs yeux selon que le phare qui projette sur lui sa lumière sera plus ou moins puissant.

Cette vérité apparaît clairement aussi loin qu'on regarde. Aujourd'hui comme hier, l'intelligence s'affranchit avec les mœurs. Dans l'antiquité il n'appartenait qu'aux hétaïres qui représentaient la tendresse et l'amour, de connaître les plaisirs de l'esprit. L'émancipation de l'intelligence allait de pair avec celle du corps. Les écoles d'amour qui formaient les courtisanes comprenaient les arts et les lettres dans le programme de la séduction. Dans notre société française, les beaux esprits, les épicuriens, les libertins sont les voluptueux de la chair et de l'intelligence. C'est au XVIII^e^ siècle que l'esprit féminin va le plus loin dans la voie de son émancipation ; la femme ne fût jamais avancée dans celle du

libertinage. Les Pompadour, les d'Epinay, les du Deffand, les Lespinasse, les d'Houdetot font songer aux hétaïres lyonnaises du XVI^e^ siècle français, à celles de la Grèce et de Rome qui partageaient leurs heures entre les jeux de l'amour et de l'intelligence, sacrifiaient à Vénus et à Apollon.

Impossible de trouver dans le monde une seule femme dont la célébrité ne tienne à l'amour. La duchesse de Chevreuse qui s'y connaissait bien, voyait en lui le seul ressort, le principe même de l'activité de l'âme. Elle disait du général des Capucins : « *Je parie que s'il nous racontait sa vie on trouverait que l'amour et les femmes ont contribué, de près ou de loin, à son élévation.* » Elle a encore raison pour l'amour ; mais en ce qui concerne les femmes, il n'est plus vrai qu'elles contribuent aujourd'hui à l'élévation de quiconque.

Dans toutes les grandes aventures féminines, chez les intrigantes comme chez les héroïnes, il y a de l'amour. Il est la cause de l'intrépidité guerrière d'une Sémiramis, d'une Cléopâtre. Toutes les héroïnes de la Fronde, les plus audacieuses, les plus viriles, sont les plus féminines, les plus gracieuses des femmes, toutes des séductrices. C'est leur beauté qui fait leur génie et qui explique qu'elles puissent devenir des chefs de

parti, fomenter des guerres civiles et des guerres nationales.

Que l'enchanteresse Longueville se montre avec ses yeux turquoise, ses cheveux blond cendré ; qu'elle parle de sa voix insinuante avec cette langueur divine qui n'appartenait qu'à elle — et tout lui est soumis. Condé et son frère Conti qui ne voyait que par elle, La Rochefoucauld, prendront les armes contre le roi, et Turenne lui-même, Turenne, ce héros dont Mme de Sévigné nous fait connaître l'âme admirable, Turenne trahira pour plaire à ses beaux yeux. Cette princesse de sang royal qui essaie de soulever la Normandie — où son féal La Rochefoucauld l'avait accompagnée sous bonne escorte — qui, errante au bord de la mer, monte, pour échapper aux émissaires de Mazarin, dans une barque où on la fait chavirer ; puis déguisée en homme parvient en fugitive en Hollande, est la même créature langoureuse et mystique — elle avait failli se faire carmélite avant son mariage, — qui finira avant l'heure sa vie terrestre par une admirable conversion.

Aussi surprenante Mme de Chevreuse. Elle ne le cède en rien à Mme de Longueville en grâce, en séduction ni en audacieuses entreprises. Elle n'a pas sa divine langueur, mais une vivacité, un goût du plaisir, une diablerie dans la beauté qui

la rend irrésistible. Louis XIII, le sévère Cardinal, lord Holland, un des plus brillants seigneurs de la Cour d'Angleterre, sont pris tour à tour à l'amoureux sortilège. Pour les besoins d'une intrigue elle séduit le jeune comte de Chalais qui lui voue au prix de sa tête la plus héroïque obéissance. On la voit à la cour de Lorraine, maîtresse du roi et du royaume, puis en France, où la sirène, pour taquiner Richelieu, affole son vieux serviteur Chateauneuf — il paya au fond d'un cachot l'éblouissement d'une minute de beauté — puis en Espagne, souveraine de Philippe IV, et en France à la tête de la Fronde... La duchesse de Chevreuse connut, elle aussi, les folles chevauchées sur la grand'route. Sans argent, déguisée en homme — afin d'échapper à Richelieu — elle traverse toute la France pour gagner l'Espagne. Enfin, lasse de l'amour et des aventures dangereuses, M^me^ de Chevreuse, comme sa sœur Longueville, donna les dernières flambées de son cœur belliqueux à l'amour divin.

Marie de Hautefort, fine et orgueilleuse beauté blonde, la pétulante, l'enjôleuse Chatillon, la duchesse de Bouillon, la Grande Mademoiselle et toutes les autres célébrités féminines de la Fronde sont des héroïnes de romans amoureux.

Les grandes amoureuses sont virtuellement des intellectuelles et les grandes intellectuelles des amoureuses, puisque l'intelligence féminine ne se développe qu'à l'aide du sentiment et tire sa puissance de sa richesse. Ce soin d'orner leur esprit sans rien oublier de leur corps, ne vise qu'à des séductions plus hautes, plus complètes. Quelques sots les accusent de n'être pas des femmes... Les malheureux! Il serait plus juste de leur retourner l'imputation. Non seulement cet intellectualisme inné ne nuit pas aux vertus les plus strictement féminines, mais il est leur multiplicateur. Elles sont simplement des femelles de génie. Des organismes féminins supérieurement doués, des femmes particulièrement évoluées cérébralement. Elles savent bien que leur pouvoir s'exerce autant par l'esprit que par le corps, et leurs désirs amoureux, leur invitation sexuelle se traduit par leurs coquetteries intellectuelles aussi bien que par leurs parures extérieures. Molière le comprenait-il ainsi lorsqu'il nous montre ses précieuses avec tout un attirail de fards et de laits de beauté à la vertu desquels elles joignent les séductions que leur prête le commerce de Vaugelas ou de Ménage ?

Que les femmes fassent des mathématiques, de l'astronomie, de la dialectique, de la musique ou de la poésie, elles font toujours de l'amour.

Mme de Staël l'avoue naïvement : « *Le talent dans une femme peut-il avoir un autre but que d'être un peu plus aimée* », et elle fait dire à Corinne : « *En cherchant la gloire j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer.* » Après de tels aveux il est permis au philosophe Proudhon d'apporter aussi son témoignage : « *La femme, n'a pas une idée dont elle ne fasse un petit amour.* » M. Jean de Gourmont, qui a étudié la poésie féminine, conclut clairement que « *tout acte féminin, même transposé en littérature, est sexuel.* » Poètes ou écrivains, toutes les femmes supérieurement douées sont des femmes au sens le plus physiologique du mot.

On ne saurait, au reste, donner ici la preuve que dans toute œuvre féminine, la sensibilité amoureuse est l'unique inspiratrice. Cette démonstration ferait à elle seule le sujet d'un livre. Remarquons simplement que dans notre histoire, le génie féminin s'accompagne presque toujours de beauté et d'amour : « *Je dois au Créateur*, dit Christine de Pisan avec une délicieuse humilité, *d'avoir un corps sans difformité et passablement agréable.* » Sa modestie n'a pu aller plus loin, mais nous savons ce qu'elle a voulu dire. Christine est coquette, élégante, même après sa ruine et son veuvage. « Gentil mantel, fourré de gris. Beau sarcot d'écarlate.

Radieuse ceinture de fleurs. » Ainsi ceinturée, les cheveux crêpés et « nattés gentiment par derrière », cette aïeule de la littérature féminine ne paraît pas si rébarbative... Ce n'est pas le bas-bleu moustachu, tel qu'on le montre aux petites femmes bien sages pour les effrayer ; mais le bas-bleu charmant, séduisant, dangereusement tentateur, ultra-féminin, enfin le bas-bleu tel qu'il doit l'être logiquement, couleur de ciel et d'azur.

Comment croire que la ménestrelle du Nord, celle qui se présente aux siècles futurs « Marie ai nom et suis en France », cette fervente de la beauté, inventrice de l'amour, n'ait point été, non pas seulement la plus belle, mais la plus coquette, la plus tendre, la plus féminine des femmes. Son œuvre amoureuse parle pour elle, son charme y éclate. Il ne faudrait pas s'y tromper : les « damoiselles » divinement jolies et élégantes de ses lais d'amour, Marie de France les a décrites en souriant à son image.

Belle, Marie Stuart, la savante reinette écossaise ; belle, Marguerite de Navarre ; belle, Marguerite de Valois, dont la beauté plus divine qu'humaine, célébrée par les écrivains contemporains, fait délirer Brantôme en plus de vingt pages et inspire à Ronsard cette élégie où elle mortifie Vénus. Et l'érudite Marguerite de

France, la « brune fleur rencontrée au jardin antique des Gaules », que chante Baïf. Aussi séduisante et lettrée que la reine Margot, la grande poétesse du XVI^e^ siècle, la Sapho lyonnaise. Les poètes amis de Louise Labé ont tressé, à leur douce muse une brillante guirlande, qui encadre à jamais sa beauté mignarde et ses tresses dorées :

Dou prinz l'enfant amour le fin or qui dora
En mille crespillons ta tête blondissante
En quel jardin prinz-il la roze rougissante
Qui le liz argenté de son teint colora

Contemporaines de Louise Labé, Pernette du Guillet, célèbre comme elle par sa poésie, son talent du luth et du chant et sa beauté ; les dames des Roches, des Rambouillet avant la lettre, Madeleine et sa fille Catherine, belles, spirituelles, éclairées, poètes toutes deux et gentils poètes, si j'en crois le joli sonnet à la quenouille de Catherine et quelques autres échantillons de leur talent poétique. Moréas nous dit que la lyre des dames des Roches ne frémissait pas toute sous l'archet d'Apollon. On le croit sans peine. Dans tout cercle littéraire qu'embellissent les femmes, la beauté et l'amour président. Il faut que l'art, la poésie, la philosophie, pour n'être pas préciosité, pédanterie sèche et stérile, soient vivifiés par le goût de l'amour et

de la beauté dont ils ne sont qu'une autre expression. Les hommes doctes et distingués qui fréquentaient chez les dames des Roches ne pouvaient s'y tromper. A quoi serviraient l'art et la littérature s'ils ne permettaient point à ceux qui les servent d'honorer le beau autrement qu'en fiction ?

On sait les succès mondains de Mme de Sévigné. Lorsque l'abbé Arnauld l'aperçut pour la première fois entre ses deux beaux enfants, il crut voir « Latone entre Apollon et Vénus ». Mme de La Fayette nous dit, de quelle ardeur, de quelle lumière, de quelle joie, l'esprit de Mme de Sévigné éclaire sa beauté physique et combien ainsi animée, elle séduit, éblouit ! Belle créature, passionnée de la vie et d'elle-même ; blonde rieuse, fraîche, vive, aux prunelles changeantes, Bussy nous la montre éprise de louanges et d'hommages : » *Elle aime tous les hommes, quelque âge, quelque naissance, quelque mérite qu'ils aient et de quelque profession qu'ils soient ; tout lui est bon, depuis le manteau royal jusqu'à la soutane, depuis le sceptre jusqu'à l'écritoire. Entre les hommes elle aime mieux un amant qu'un ami, et parmi les amants les gais que les tristes... Baise ses bras qui veut* », ajoute cet amoureux morose. Néanmoins il lui rend justice en ce qui concerne la pureté de ses mœurs : « *Si*

l'on s'en rapporte à ses actions, je crois que la foi conjugale n'a point été violée ; si l'on regarde à l'intention, c'est une autre chose. » — Mais vertueux Bussy, on ne peut répondre que de ses actes ! La nature humaine n'est pas foncièrement vertueuse comme nous le dira Jean-Jacques. Ce qui lui est naturel c'est de suivre ses désirs, ses passions. Il n'y a pas d'âme pure, mais il y a des vies pures. Une belle nature physique, un cœur débordant de joie et de passion nous charme comme un beau paysage, mais l'esprit qui tient sous sa tutelle et maîtrise tant d'exhubérance nous donne la sensation d'une autre beauté, cette beauté abstraite que nous avons le pouvoir de créer. Au reste les boutades de Bussy ne sont pas si méchantes et certes pas inutiles. Elles servent à mieux nous faire connaître celle que Walpole nommait avec une vénération affectueuse « *Notre-Dame-de-Livry* ». Elles la font plus vivante de grâce et de faiblesse et l'on admire cette ardente créature d'avoir transposé tant de passion en amour maternel. Je sais bien que le marquis de Sévigné disait que sa femme n'avait de chaleur qu'à l'esprit ; mais c'est là un mot de mari mécontent de lui-même et que tous les autres témoignages démentent.

Horace Walpole qui avait un sens très fin et tendre des femmes, nommait Ninon « Notre-

Dame des amours » et c'est le nom qu'il convient de donner à cette femme accomplie pour le corps et pour l'esprit. Sa beauté et son intelligence sont trop fameuses pour qu'on ose encore en parler. « *Vénus pour la beauté et Minerve pour l'esprit* », a dit un contemporain. A peine quelques femmes dans toute l'histoire du monde peuvent lui être comparées.

Parmi les femmes les plus célèbres par l'esprit, la beauté et l'influence mondaine, oublierait-on Mme de La Fayette qui partagea avec Ninon le gouvernement de la société lettrée. La célèbre La Vergne fut admirée et chantée par tous les écrivains de son temps. Et le chevalier de Méré et Mlle de Scudéry nous apprendraient, si nous ne nous en doutions un peu, que Mme de Maintenon ne fût pas toujours une dévote sous ses coiffes et la prude conseillère d'un vieux roi, mais une jolie femme de haute taille, « belle bouche, cheveux châtains et les *plus beaux yeux du monde.* » Sa nièce, la comtesse de Caylus, était une de celles qu'on ne pouvait voir, dit Sainte-Beuve, sans se sentir « son ami ou son amant ».

Belle aussi Mme du Deffand, l'amie de Walpole, de d'Alembert, de Pont de Veyle et d'Hainault ; belle, Mme de Pompadour autant qu'artiste et lettrée, et dont Voltaire dit en apprenant

la mort « elle était des nôtres ». Et Boufflers, « l'idole du Temple », amie de Jean-Jacques, de Diderot, de Hume surtout qui correspondit avec elle jusqu'à son lit de mort, et la maréchale de Luxembourg, la « chatte rose », Mlle de Lespinasse, la muse des encyclopédistes, Mme d'Epinay, Mme d'Houdetot ; les duchesses de Choiseul, de Richelieu, de La Vallière ; les romancières du romantisme, les Souza, les Duras, les Krudner, les Genlis, les Necker, les Staël, les George Sand, les Girardin, les Louise Colet...

Belle comme Ninon, Mme Récamier a, comme elle, sa place dans l'histoire des lettres. Sans avoir l'intelligence exceptionnelle et la culture de l'amie de Saint-Evremond, elle n'en est pas moins une intellectuelle au vrai sens du mot et une des femmes qui ont exercé sur la société lettrée de leur temps la plus aimable influence. Mais la muse de Chateaubriand, de Joubert, d'Ampère, de Mathieu de Montmorency, de Benjamin Constant, a, comme la grande dame courtisane de la rue des Tournelles, dédaigné toute œuvre qu'elle-même. Toutes les deux n'employèrent leur fine intelligence qu'à leur propre perfection. Pouvaient-elles mieux comprendre leur rôle, mieux subir leur destinée ? Qui sait ce que fût devenue leur œuvre ? Leur charme, chef-d'œuvre de vigilance et de sentiment, ce

charme, qui rayonne encore sur son siècle, ne périra pas. Leur supériorité est en cette haute sagesse, en ce sens très sûr de leur féminité. Qui se soucie aujourd'hui de l'œuvre d'une Louise Colet... La femme de lettres est morte, elle n'a pas existé. Mais la muse du romantisme, la belle amie de Flaubert n'est pas tout à fait oubliée. Mme de Girardin ne vit encore que par ses grâces, son esprit, son influence sociale ; elle est mille fois supérieure à ses écrits.

La femme du philosophe Carlyle, la jolie et spirituelle Jane Welsh, eût l'avantage de comprendre de bonne heure que le talent d'une femme égale rarement la supériorité que lui confère sa seule beauté lorsqu'elle est assaisonnée d'un charme et d'un esprit supérieurs. Cette beauté-là c'est le génie des femmes. Quelle œuvre littéraire l'égalerait ? Elle n'est pas seulement la source d'un bonheur perpétuel et d'une joie intime, mais encore la première raison de jouer un rôle heureux dans une société dont les femmes sont l'ornement. Jane Welsh, avec une sagacité précoce et une extraordinaire pénétration, avait eu l'intuition qu'elle ne dépasserait pas ses limites : « Je n'ai pas de génie ! » soupirait-elle. Mais ce qu'elle savait, du moins, c'est que par son charme, son intelligence, sa haute culture, elle pouvait occuper une

toute première place dans le monde : « Je vois que je puis être une femme du monde de premier ordre quand je le voudrais », écrivait-elle avec un peu d'amertume à son fiancé.

Toutes les belles et ardentes femmes qui, de près ou de loin, figurent dans l'histoire des lettres françaises, laissent apercevoir à travers les nuances de leur génie les accents les plus variés de la sensibilité amoureuse et de la beauté physique. Pour la plupart la littérature ne fut qu'un ornement, une grâce ajoutée à d'autres grâces, un motif de plus de charmes, un moyen plus irrésistible d'exercer une domination passionnée. C'est un moyen choisi de connaître l'amour. Les lettres, la poésie prêtent aux passions leur auréole ; elles estompent la grossièreté des désirs et donnent aux désirs timides un prétexte spirituel qui rassure et enhardit les cœurs. C'est enfin l'amour transposé en intelligence et en sensibilité et tel que les femmes le souhaitent.

En charmant aussi les hommes, en faisant passer en eux les finesses de leur sentiment, elles les ont inspirés, polis ; elles ont été des Muses et des éducatrices et, par cela même, méritent de vivre au-dessus du peuple innomé.

Dieu merci, l'amour et la beauté n'ont pas cessé de visiter l'antique foyer des Muses. « Toutes jolies ! » dit la malicieuse Rachilde des femmes de lettres de son temps. Approuvons-la mais sans malice et voyons dans la beauté physique d'une M^me^ Adam, d'une Gautier d'une Noailles l'expression concrète de leur aristocratie intellectuelle. Si le nom de M^me^ de Noailles est représentatif de ce « romantisme féminin » que Charles Maurras analyse dans un chapitre de son livre, L'Avenir de l'intelligence, il est aussi un des noms les plus représentatifs du génie féminin au XX^e^ siècle français. Ce romantisme, dont une poétesse venue du pays des fjords et des brumes avait apporté le germe, devait donner à la littérature féminine française un accent de panthéisme étranger à son génie traditionnel, hardi et vif, spirituel et subtil. C'était la rupture avec la discipline classique d'une La Fayette, d'une Sévigné, le reniement des caractères habituels du génie féminin de notre race. Et Charles Maurras a fait remarquer à juste titre l'influence étrangère chez ces romantiques féminines dont les plus expressives ne sont pas purement françaises,

Depuis Marie de France et Christine de Pisan, et même chez les plus voluptueuses, chez Labé, chez la reine Margot ou Ninon, la séductrice s'enveloppe de pudeur, de discrétion. Elle

consomme son œuvre amoureuse avec une habileté, une souplesse, un art tout instinctif. Elle se cache en se montrant, recule et avance, imitant en cela la femelle de l'insecte dont la coquetterie sexuelle est faite de provocation et de timidité.

Que la sensualité, la sensibilité amoureuse soit la source de toutes les manifestations de l'intelligence féminine — même en matière de sciences et de mathématique — cela n'apparaît qu'à l'observateur, au naturaliste qui cherche les raisons et les motifs cachés par les apparences, car ce sensualisme de l'esprit se voile instinctivement d'indifférence, s'enjolive de pudeur et de retenue.

Dans la littérature féminine contemporaine, c'est le désir sans déguisement, le sensualisme tout franc, fort de son bon droit. C'est la femme qui s'offre sans coquetterie, sans art, à l'amour, qui brave les pudeurs naturelles même à l'animal et contredit pour le plus grand malheur de l'amour à toutes les subtilités dont la nature nous donne le modèle.

Au reste, l'homme à qui ces provocations s'adressent ne saurait ignorer qu'elles ne sont point une expression sincère de la femme, mais un mensonge ,et un mensonge qu'il suggère, qu'il ordonne. Odalisque réduite à l'obéissance

amoureuse, elle prend les attitudes et les séductions qu'il désire, elle obéit à son vœu secret qui est d'être excité à l'amour. Obéir à l'homme dans l'amour, subir sa volonté, sa suggestion, c'est agir non en femme, mais en bête. Les provocations intellectuelles ont le sort des provocations les plus vulgaires, elles aboutissent à l'incuriosité, à l'indifférence. L'homme méprise ce qu'on lui offre trop libéralement, il veut que l'amour lui soit une victoire et c'est sur la femme non pas passivement, mais activement femme, qu'il veut l'emporter.

Tout en se délectant d'une littérature si aguichante, les critiques ne se sont pas mépris sur sa signification. Ils y ont vu — comme dans le romantisme en général — un retour à la sincérité de la nature, à la « belle pureté de l'instinct », mais du point de vue de l'art, une regression. Si l'art est une libération pour l'homme, une échappée hors de l'animalité, la littérature féminine a pris une voie dangereuse, en renonçant à sa traditionnelle discipline. Car par le développement libre et spontané de sa personnalité, la femme revient à ce culte d'elle-même qui est sa limite intellectuelle, à ce panthéisme natif dont la culture classique et chrétienne l'a longtemps éloignée. Elle peut redevenir femelle intellectuellement dans la proportion où la femme est

plus soumise que l'homme à sa nature physique. Redevenir femelle, ce n'est point seulement s'éloigner de l'art, mais encore de l'amour qui n'est nullement l'œuvre de la nature, mais celle de l'homme ; de l'amour, qui est un art et le père de tout art....

...L'amour, voilà la limite de l'intelligence féminine et la source unique de son activité. Principal facteur de son évolution, il est encore son point de constance ! S'il guide l'esprit féminin dans son ascension vers la lumière, il lui ferme aussi les portes d'une humanité interdite. Le génie des femmes n'est qu'une transposition de leur sentiment amoureux. Leurs œuvres sont les enfants spiritualisés de la volupté ; ils sont leur chair et leur sang. Aussi importe-il qu'ils gardent l'empreinte de la féminité créatrice. « Est-il si malheureux d'être en art ou en littérature quelque chose comme la Vénus de Milo ? disait Barbey d'Aurevilly, (que la question du génie des femmes piquait), et faut-il vouloir être Hercule ? » Barbey a raison. Il serait assez honorable pour nous d'être la Vénus de Milo. Et si nous ne le pouvons, il ne nous reste qu'à le regretter.

L'exceptionnel, le supérieur du génie féminin français, ce qui a fait son caractère unique, c'est qu'il reflète ce que la personnalité féminine a

de rare et de précieux. Sans doute, il faut qu'il soit l'écho du charme corporel, le prolongement de la séduction physique, mais non pas la seule expression de la femme physique et de la sensualité amoureuse. Image de la beauté féminine, c'est encore plus le miroir du spirituel féminin. Mais pour que les œuvres des femmes échappent à la sensation directe de la créature trop humaine qui les a façonnées, pour qu'elles persistent au delà d'elle et lui assurent la perennité, il faut que vivifiées par la chaleur du sang, elles subissent la transmutation de l'esprit.

DE LA CULTURE FÉMININE

L'Immutabilité de l'intelligence féminine et son évolution — La race et les grandes individualités féminines françaises. — Les grandes et les petites voluptueuses. — La culture des femmes et la société : conversation, correspondance, culture religieuse. — De l'instruction moderne.

Il est indispensable de poser quelques bases préliminaires à une étude de l'intellectualité comparée de la femme. La notion de la race éclairerait le secret de ces fortes personnalités féminines qui contribuèrent tant au prestige des grands siècles et à répandre à travers l'Europe l'idée de la supériorité de la société française. Mais si la plus rapide vision des civilisations disparues nous apprend que les peuples ont comme les hommes leurs moments de faiblesse et de force, l'homme est éternellement le même. Les philosophes de la grande guerre ont remarqué avec étonnement, que les cellules nerveuses du guerrier, du soldat des tranchées, résistent de la même façon qu'à l'époque néolithique. Ainsi s'effondrent aux yeux de l'homme

surpris et déçu, bien des credos de la sociologie humanitaire ! Sans doute, s'ils s'incrustèrent dans son esprit, c'est en raison des besoins religieux de son cœur. Ils furent, pour ses forces, limitées, comme un succédané du christianisme et on ne peut s'empêcher alors de remarquer que le christianisme seul reste le remède spécifique de la faiblesse humaine. Des théories nocives, parce qu'elles alimentent un individualisme anti-social, ne sauraient avoir la valeur altruiste du christianisme catholique qui connaît moins l'homme, que les hommes, et étend à tous ses vertus protectrices.

L'homme a besoin de toute sa lucidité pour que ses gestes soient raisonnés, coordonnés. Croire qu'ils aboutissent inévitablement vers un mieux comme les corps en raison de leur pesanteur se dirigent vers la terre, c'est affaiblir la volonté directrice de l'esprit, éloigner de soi l'idée d'une lutte qui doit être incessante. Un moment d'inconscience, de fatalisme peut entraîner les plus dangereuses conséquences. Sainte-Beuve explique qu'on peut perdre en trois semaines le résultat de plusieurs années, de plusieurs siècles d'efforts : « *La civilisation ajoute-t-il est une chose apprise, inventée, perfectionnée à la sueur du front de bien des générations et à l'aide d'hommes de génie suivis et aidés*

« *eux-mêmes d'une infinité d'hommes de goût,*
« *Les hommes, après quelques années de paix,*
« *oublient trop vite cette vérité et ils arrivent à*
« *croire que la culture est chose innée, qu'elle*
« *est pour l'homme la même chose que la nature.*
« *Avons-nous besoin d'être avertis ? La sauva-*
« *gerie est toujours là, à deux pas ; dès qu'on*
« *lâche pied elle recommence.* »

Au reste le dogme du progrès humain semble avoir fini son temps ; les esprits éclairés ou seulement sages en ont fait justice. Le biologiste n'en voit aucune confirmation dans la vie physique et la philosophie ne lui reconnaît pas plus de valeur que la science. Mais l'idée du progrès, et le mot même flatte l'homme dans ce qu'il a de plus sensible, l'espoir d'un meilleur avenir. Electrisant et magique il est, dans le discours du démagogue, ce roulement de tambour qui souligne la harangue de l'acteur forain : il donne l'impulsion aux forces inconscientes.

D'après une loi de constance formulée par Rémy de Gourmont, la puissance intellectuelle de l'homme étant constante et l'intelligence le produit d'une physiologie elle-même immuable, l'homme primitif manifesterait autant de génie inventif par la découverte du feu que l'homme du XIX^e^ siècle par celle de la vapeur ou de l'électricité.

L'immutabilité de l'intelligence féminine peut ainsi se traduire : la première femme qui fit œuvre de son aiguille pour assembler des peaux de bête et s'en vêtir, se parer de perles et de coquillages, la première des Eve pour séduire Adam, ne déploya pas moins d'intelligence que Célimène ou Manon.

Toutes les femmes de génie, qu'elles soient de l'antiquité, du Moyen Age, des grands siècles français ou de notre temps, ont atteint au même titre le point fixe et suprême de leur développement mental, ce degré supérieur d'une évolution cérébrale qui correspond étroitement à une évolution plus profonde, c'est-à-dire à un aristocratisme physiologique dont l'aristocratie intellectuelle n'est que la conséquence.

Les chroniqueuses des magazines ont beaucoup abusé de l'optimisme et de la flatterie ; le développement de la publicité en matière féminine, ainsi que l'absence totale de tout esprit critique, tout a contribué à nous entretenir dans les plus aimables dispositions vis-à-vis de nous-mêmes. La gloire de notre siècle semblait répondre de notre propre gloire, et, sur les ailes d'une civilisation éblouissante nous pensions aller tout droit vers notre apothéose. Il est difficile, en effet, de penser qu'à l'amélioration des choses ne correspond pas une amélioration des

êtres. Il est difficile d'imaginer qu'une femme du XII^e^ siècle qui ne portait pas de chemise, ou une femme du XVI^e^ qui en portait dont nous ne voudrions pas, ou même les gracieuses et élégantes femmes de Boucher et de Watteau, dont la petite vérole ruinait alors si souvent la beauté, sont des femmes au même titre que nous ! Le luxe qui a remplacé la véritable élégance des mœurs, l'hydrothérapie, l'électricité avec tous les raffinements qu'elle prête à la vie bourgeoise moderne, auraient-ils modifié notre valeur intrinsèque ?

Les conditions vitales sont soumises à un renouvellement incessant ; mais puisque le changement ne comporte pas forcément le progrès et que nous connaissons quels bénéfices nous a valus l'évolution matérielle de la vie, ne serait-il pas logique autant qu'intéressant de chercher ce que nous avons gagné ou perdu à cette évolution, nous autres femmes ?

Je pose en principe que nous n'y avons rien gagné et que nous ne sommes aujourd'hui ni plus cultivées, ni plus parfaites, ni plus heureuses. En second lieu, que les femmes des trois derniers siècles de l'ancien régime ont sur nous, l'avantage à tous les points de vue.

Il n'est point paradoxal de soutenir que la femme n'a plus actuellement aucune existence

sociale. Elle vit dans sa république particulière. L'écrivain, le savant, le philosophe, ne lui soumettent point les résultats de leurs travaux, et, à vrai dire, elle ne saurait leur être aujourd'hui une critique avisée, ni une sage conseillère. Il n'y a plus d'eux à elles les rapports étroits anciens ces échanges d'idées et de pensées favorables aux uns comme aux autres. Nous avons perdu cet aimable emploi de confidente, ce rôle de Muse et d'Egérie, et si l'œuvre masculine n'est plus vivifiée par la sensibilité féminine, l'esprit féminin n'est plus protégé ni dirigé par l'esprit des hommes supérieurs. La vie intellectuelle de l'homme ne se reflète plus dans l'univers de la femme. Aussi les mouvements d'idées les plus significatifs nous sont-ils étrangers ou à peine perceptibles.

Et comment prendre part à des mouvements qui nous sont extérieurs et dont notre intelligence, en raison de la spécialisation de notre nature physique, semble vouloir s'isoler, si l'homme, médiateur naturel entre la vie extérieure et nous, ne prend pas notre main pour nous conduire à elle. Aussi les plus intelligentes, les plus cultivées même, s'embarrassent-elles des lieux communs, des sophismes les plus surannés de la science et de la philosophie.

Pour juger de notre nuance présente ce n'est

pas à la femme de l'âge mégalithique qu'il convient de nous comparer, mais à l'image féminine la plus brillante que notre histoire pourra nous offrir. Nous la trouvons au XVII^e siècle, moment précis où la race française arrive à son apogée physiologique et intellectuel.

C'est à l'aristocrate, à la Française historique, image et reflet de la société française et son symbole, c'est-à-dire à une des plus hautes personnalités féminines des sociétés humaines, que nous allons nous comparer, nous autres, femmes du XX^e siècle et de la démocratie. Car, où donc, je vous le demande, les psychologues de l'avenir iront-ils étudier la Française d'aujourd'hui ? Sera-ce dans les romans de Zola, de Goncourt ? Ou bien dans ceux d'Anatole France et de Paul Bourget ? De même, pour étudier la femme du XVIII^e siècle, ira-t-on la chercher dans les cercles encyclopédistes, dans le salon des Luxembourg, des Boufflers, des du Deffand ? Ou bien aux Halles parmi les poissardes, ou encore parmi les filles galantes...? Il paraît bien évident que pour connaître la femme française à n'importe quelle époque, il faut la chercher, l'étudier dans la société. La Française, c'est la femme sociale, c'est-à-dire l'expression la plus évoluée, la plus parfaite, de la femme de

son temps. Cette société qui donna à la femme son existence et son rang, cette société, hier aristocratie est aujourd'hui bourgeoisie. Par la guillotine, la confiscation des biens, la démolition des châteaux, par l'émigration, l'ancienne société a péri. Sainte-Beuve et bien d'autres critiques ont constaté cette disparition qu'il serait oiseux de vouloir nier. On ne conserve pas une aristocratie comme un parfum dans un flacon. Elle est un produit d'une civilisation, d'une race. Déjà sous l'Empire l'aristocratie française n'existait presque plus. Pour survivre au désastre, pour ne pas mourir, les éléments encore vivants de cette aristocratie détruite durent s'accrocher aux éléments nouveaux, leur ressembler, prendre racine en eux. Qu'ils demeurent aujourd'hui dans l'ombre, ou qu'ils se soient fondus à l'aristocratie nouvelle, il n'en ressort pas moins que la société a changé de titulaire. A la faveur de la démocratie qui a tenu la chandelle, la bourgeoisie s'est installée dans la couche encore tiède de l'aristocratie.

C'est donc entre la femme sociale de deux sociétés totalement différentes, entre l'aristocrate et la bourgeoise que se limite le parallélisme que je veux établir. Il faudrait être doué d'un bien étrange optimisme pour s'imaginer que d'un bouleversement social tel que la Révolution française,

et ce qui la suivit, du mélange des sangs, du chaos enfin, peut sortir un être aussi racé, une femme aussi parfaite, aussi brillante que celle qui fût le résultat de plusieurs siècles de culture sociale. Rien qu'au regard clairvoyant s'impose impérieusement l'idée d'une différence de style... On ne s'improvise pas des facultés ; elles résultent de la race. Le génie social des femmes, comme toute autre sorte de génie a une cause physique.

Cette question de la race, délicate même pour les savants et les ethnologues, est de celles qu'une femme, en raison de son ignorance, ne saurait traiter avec assez de légèreté et de dilettantisme. Mais pourquoi faut-il que la causerie la plus gracieuse, le sujet le plus élégant, si on le creuse un peu, vous entraîne aux considérations les plus graves ! Au surplus cette question de la race si délicate soit-elle, est infiniment attrayante parce que plus dangereuse. — La race ! me disait-on avec mépris et véhémence — car il n'est presque pas d'hommes de notre république fraternelle qui reconnaisse à une femme le droit d'avoir une idée de quelque valeur. — Il n'y a pas de race française ; il n'y a qu'une nation française !

Laissons l'hypothèse de la pureté originelle des races. La race existe et ne résulte pas du

hasard mais de circonstances déterminées. Quel que soit le mélange primordial dont elle tire son origine, la spécialisation qu'elle représente est la conséquence d'un certain régime, d'une discipline entogénique, enfin d'une sévère et rigoureuse culture. Rien d'extraordinaire disent les éleveurs ne s'obtient sans spécialisation. Aucune spécialisation sans inégalité, aucune belle race humaine ou animale avec des principes de liberté et d'égalité.

Si donc, comme il ne semble pas douteux, la noblesse, la race est une spécialisation consistant dans « certaines conditions du sang » dans l'intensification de « caractères essentiels » dans « l'anoblissement de tout l'être », pourquoi la France ne serait-elle alors rien qu'une nation et pas une race ? Si l'héroïsme de ceux que Barrès nomme avec sensibilité « les Saints de la France » n'était pas vraiment un produit de la race, le fruit d'un atavisme guerrier dont nous ne soupçonnions pas la puissance, la supériorité de nos soldats ne serait pas explicable. Car cette supériorité ne fut jamais dans les moyens, mais dans l'essence, dans l'âme. Qu'importe que le Celte, le Romain, le Franc et d'autres sangs encore se soient mêlés, si du mélange est né quelque chose d'unique et de bien caractérisé : le Français. Sous l'égide des rois

qui ont joué le rôle d'éleveurs de marque, ce Français soumis à une discipline sociale — l'aristocratie française ayant été le résultat d'une sélection sexuelle de plusieurs siècles — et à une culture intelligente est devenu le Français historique du XVI^e^, du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles, c'est-à-dire une des plus nobles personnifications humaines, un des plus beaux types, des plus brillants, qui aient jamais honoré l'humanité.

Quand on considère le XVII^e^ siècle on se trouve devant une magnifique énigme. Comment et pourquoi est-il ce qu'il est ? Pourquoi pas avant, pourquoi pas après ? La raison pourrait en être celle-ci : la France du XVII^e^ siècle est comme une femme admirable peinte dans la perfection de ses trente ans par un artiste de génie. Elle figure ce moment précis et unique où la race française a atteint son maximum de beauté et de noblesse : elle est achevée. On a attribué le caractère de grandeur du siècle à 'influence d'un grand roi, Ni le siècle de Louis XIV, ni celui de Périclès. ni celui d'Auguste ne durent leur grandeur à Louis XIV, à Périclès, ni à Auguste. Louis XIV n'est que le roi de son siècle Il est en roi ce que Bossuet, La Fontaine, Corneille, Racine, Molière, Turenne, Condé, Richelieu, Poussin, Lorrain sont chacun dans leur genre. Tous égale-

ment grands, également nobles, ils ont un air de parenté, ce sont les magnifiques produits d'une belle race.

L'œuvre entière du XVII^e siècle, peinture, architecture, littérature, témoigne du même caractère de grandeur, de la même élévation de style : Il ne semble pas trop hardi d'inférer de cette noblesse intellectuelle l'idée d'une noblesse physique équivalente et d'énoncer que le XVII^e siècle marque le plus florissant épanouissement du sang français. La majesté corporelle de Louis XIV est une indication. Nous sommes devenus moyens aussi bien par le corps que par l'esprit, et le règne des « belles tailles », des « nobles ports » a fini avec une époque.

L'influence d'une race noble se fait sentir sur tout ce qui l'entoure. Il y a ennoblissement général par contact, par radiation. Il est facile d'imaginer quel fut le rôle du goût et de l'esprit dans l'heureux pays où ils régnèrent. Les demeures paysannes, les ajustements rustiques, les meubles, les objets les plus humbles ont leur distinction ; le siècle a une personnalité puissante que traduit la majesté de son style. On a là une preuve que « rien d'extraordinaire ne se produit sans spécialisation ». C'est une spécialisation, c'est l'aristocratie française qui a fait la France historique,

Les éleveurs nous disent qu'il faut dépenser autant d'art pour conserver que pour acquérir. Laissez au pur-sang toute sa liberté et l'on verra ce qu'il fera de sa race. La sauvagerie est à deux pas, répète Sainte-Beuve, on peut perdre en trois semaines le résultat de plusieurs siècles. Derrière le terre-neuve et le cheval de trait, le bouledogue, la jument sont prêts à réapparaître pour peu qu'on le leur permette. Pour ne pas l'avoir assez su ; pour avoir méprisé la vertu de ce fier adage « noblesse oblige » ; pour avoir oublié que la nature est là qui guette les défaillances de l'homme et qu'il ne peut lui échapper que par l'intelligence, la ruse ; pour avoir perdu le sens de cette discipline sociale, son protecteur et sa carapace, la société aristocratique a vu se détruire en elle, l'œuvre de plusieurs siècles. Dans l'ivresse de la liberté, des feux de l'intelligence, du plaisir, elle a volontairement déchiqueté sa carapace ; elle a dédaigné les nécessités les plus élémentaires de l'élevage social. La liberté, l'égalité ont abîmé l'œuvre de la spécialisation ; elles furent des outils de nivellement, c'est-à-dire d'abâtardissement. Détruire tout vestige de cette grandeur évanouie au profit d'une hypothétique égalité qui ne réussit plus désormais à dissimuler les mobiles de l'envie et de l'égoïsme démocratique, telle fut l'œuvre sys-

tématique de ceux qui continuèrent les démolitions révolutionnaires.

Et vous prétendez, vous, qui surgissez sans passé ni tradition du chaos social, qui arrivez à la vie de l'intelligence comme le parvenu à la richesse, être la somme des vertus de toute la civilisation humaine, comme le chiffre de l'année que nous vivons est le total de toutes les années de notre ère ! Vous souriez à cet âge d'or que vous inaugurez, à cette plus belle humanité qui s'avance vers vous avec des grâces... Vous ne croyez pas certes que l'ombre d'une antique barbarie veuille assombrir le ciel pur du XX^e^ siècle d'une civilisation... !

Racée ou non racée, la femme est la femme. Les ressorts de sa physiologie étant identiques, sa psychique comme sa physique invariables, toutes les différences accidentelles et secondaires qui tiennent à l'époque, aux mœurs, ne peuvent modifier ce qu'il y a d'immuable dans son organisation intellectuelle : fragilité du système nerveux, prédominance de la sensibilité sur l'intelligence, absence d'objectivisme et de rationalisme. Voilà ce qu'il faut poser en principe dès qu'on veut étudier la question de la culture féminine.

« *Toutes les fois qu'il faudra agir avec la divi-*

nation et avec l'instinct, les femmes seront supérieures aux hommes; toutes les fois qu'il faudra agir avec le raisonnement de la science, les hommes auront sur elles une formidable supériorité. » On ne saurait mieux dire que Mme de Girardin. Sainte-Beuve, rendant justice à la lucidité de son esprit, a dit d'elle : « Comment avec tant d'esprit et d'élégance, n'a-t-on pas toujours du goût, de ce goût que Mme de Girardin a si bien défini la pudeur de l'esprit ? » Il semble que Sainte-Beuve, n'était sa politesse, ait voulu dire ceci : Comment avec tant d'intelligence n'est-on pas un peu plus artiste... ? — Permettez... dirait Mme de Girardin. Et non moins sévère que Sainte-Beuve pour elle-même, dans une réponse loyale, peut-être enseignerait-elle au grand critique que cet « art » que Sainte-Beuve appelle le goût est plus près de l'esprit que de la sensation ; et que la femme, elle, est plus près de sa sensation que de son esprit. Politesse pour politesse...!

Il ne s'agit pas de démontrer ici que la femme se rattrape par le sentiment pour rétablir entre les sexes un équilibre qui a toujours existé ; mais en partant du principe de son inégalité intellectuelle, il s'agit de déterminer l'inégalité des moyens qui doivent servir à sa culture.

Même en supposant au cerveau féminin une

résistance nerveuse et musculaire équivalente à celle de l'homme, hypothèse déjà contraire à la vérité ; même en supposant l'égalité dans la puissance des efforts intellectuels, nous trouverions encore une inégalité dans les moyens qui nous sont offerts pour le développement rationnel de notre esprit.

L'homme et la femme conservent exactement dans la vie, quel que soit le degré de la civilisation, leurs attributions primitives. La femme moderne est tout aussi bien que la femme de la préhistoire, la gardienne de l'âtre ; il lui incombera tant que durera l'humanité le soin d'entretenir ce feu créé par le génie de l'homme et avec cette aiguille qu'il a encore inventée, elle devra se vêtir et se parer... Pour orner ses cheveux de fleurs et de coquillages, son cou, ses poignets de perles et d'anneaux, pour cultiver sa vénusté et attirer le mâle enfin, tout comme la femelle de l'insecte et perpétuer la race, les trois quarts de sa vie sont déjà employés. L'amour remplit sa vie et qu'elle en pleure ou qu'elle en rêve, il est là qui l'occupe, qui la tient enchaînée. Qui ne sait que pour acquérir un peu de science, pour arriver à cette spécialisation qui fait le génie, il faut le désintéressement, le sacrifice, l'oubli de soi. S'oublier, oublier son corps, oublier l'amour, ce serait oublier la vie, la trahir et la nature ne

le permettrait pas. Voilà pourquoi pédantes et érudites ne font qu'effleurer cette science qu'elles paieraient trop cher s'il était prouvé que des dispositions physiques exceptionnelles leur permettent de la posséder. Les femmes ont travaillé et écrit quand elles n'avaient rien de mieux à faire, quand l'amour le leur a permis et elles ont fait encore de l'amour.

Il ne s'agit pas sans doute de chercher entre la femme et l'homme une égalité dans la médiocrité, car alors comme réplique ce misogyne de Barbey : « Si la femme n'est égale à l'homme que quand il est médiocre, nous avons bien assez comme cela de médiocrités dans le monde et ce n'est pas la peine de les augmenter. » Il est visible que tout homme se juge supérieur à toute femme, par cela même qu'il est homme, comme l'Européen se juge d'essence supérieure à l'indigène qui lui est soumis, quelle que soit la valeur de cet indigène par rapport à lui. Ne serait-il pas vain de murmurer contre un sentiment instinctif qui échappe à la morale aussi bien qu'à la philosophie, et qui a sa valeur d'utilité humaine ? Aussi bien ce n'est qu'en leurs sommets qu'il nous paraît intéressant d'opposer l'intelligence mâle et femelle. Dans cette échelle hiérarchique de la valeur humaine où l'homme de génie, artiste, poète, savant, tient le som-

met, la plus géniale des femmes occupe un degré inférieur. A côté de l'érudition masculine, la femme la plus savante doit reconnaître toute son ignorance. Il faut donc que cette ignorance soit une loi secrète de son économie intellectuelle.

Amis et ennemis de la femme ont formulé sur elle un jugement identique. Legouvé dit, avec Voltaire, que sa puissance s'arrête là où commence la création. Les esprits les plus fins et les plus solides, les docteurs dont l'opinion est le résultat d'une longue expérience arrivent à la même conclusion. Carl Vogt, de l'Université de Genève, reconnaît que les étudiantes fournissent la même somme de travail que les étudiants, qu'elles possèdent toutes les matières traitées ; mais il leur refuse l'aptitude à raisonner par elles-mêmes.

« Que leur manque-t-il donc, demande le professeur Charaux, puisqu'elles *possèdent avec une intelligence égale à celle de l'homme, une sensibilité plus délicate et plus vive* ? *Une seule chose à notre avis du moins : l'attention dans le sens où Buffon l'égalait au génie, où Newton lui attribuait les merveilleuses découvertes, l'attention forte, persévérante, capable de découvrir enfin l'unité vraie, l'ordre vrai, pour la variété des phénomènes, à travers le voile épais des apparences trompeuses ; l'attention qui élève, surtout si le cœur l'accom-*

pagne, la raison à sa plus haute puissance. »

« *Les femmes sentent trop vivement*, dit le médecin-philosophe Bourdon, *pour beaucoup raisonner et longtemps réfléchir... L'étude des causes les déconcerte et les ennuie.* »

Un naturaliste génevois M. de Candolle, exprime la même idée : « *L'esprit féminin est primesautier. Il se plaît aux idées qu'on saisit par une sorte d'intuition. Les méthodes lentes d'observation ou de calcul par lesquelles on arrive sûrement à des vérités ne peuvent lui plaire. Les vérités elles-mêmes, abstraction faite de leur nature et de leurs conséquences possibles, sont peu de chose pour la plupart des femmes, surtout les vérités générales qui ne touchent à aucun individu particulier.* »

Ces quelques jugements impartiaux nous éclairent sur les particularités de l'esprit féminin : intuition, vivacité et délicatesse de la sensation intellectuelle, infériorité pour l'effort, la logique, la réflexion, inaptitude aux généralisations. Bien des femmes aussi clairvoyantes que Mme de Girardin, reconnaissent non point notre infériorité, mais notre négalité et en acceptent les conséquences logiques. La précieuse des précieuses, Madeleine de Scudéry, à qui il ne serait que juste de refaire une réputation, a sur notre sexe des opinions que la logique Chrysale

ne pourrait désavouer sans quelque folie. Enfin toute femme à l'intelligence lucide et loyale doit avouer que de rigoureuses li ites s'imposent à notre esprit. La supériorité ne consiste pas à nier ces limites, mais à les reconnaître, et les distinguer clairement c'est déjà les dépasser !...

Les femmes ne furent à aucun moment ni plus intelligentes ni plus sensibles ; seuls les modes de leur intelligence et de leur sensibilité varient. L'Eve primitive ne déploya pas moins d'art ni moins d'intelligence dans son œuvre séductrice que l'Inconstante de Mme de Régnier ou la Sabine de Mme de Noailles devant Philippe Fortier. L'intelligence, c'est-à-dire le concontenant étant toujours identique, seul le contenu de l'intelligence, c'est-à-dire les accidents, les notions, change et se renouvelle. C'est ce renouvellement qui donne l'illusion d'une amélioration. Les Cartésiennes du XVIIe siècle sont les Newtoniennes du XVIIIe siècle ; elles sont les « bergsonnettes » — ce mot heureux est de Léon Daudet — d'aujourd'hui.

L'homme n'est lui-même ni meilleur ni plus instruit aujourd'hui qu'hier. On conte qu'Agrippa d'Aubigné lisait couramment à sept ans le grec, le latin et l'hébreu. Un tel phénomène n'était pas si surprenant au XVIe siècle ! Qu'on se remémore

le plan d'éducation de Montaigne et celui de Pantagruel pour son élève Gargantua. Qu'on examine la boutique intellectuelle d'un Ronsard d'un du Bellay, ainsi que celle d'un simple « honnête homme » du XVII^e^ et l'on conviendra facilement que le haut humanisme qui résulte d'une telle culture est devenu infiniment plus rare. Seule la moyenne instruction qui n'est qu'une ignorance ornée a pu se vulgariser. Encore est-il prouvé maintenant que la prétendue ignorance du peuple sous l'ancien régime ne fut qu'une erreur de notre actuelle démocratie. L'instruction primaire existait avant la Révolution ; elle était donnée dans des écoles dont le nombre relativement au chiffre de la population était au moins égal, sinon supérieur à celui d'aujourd'hui. De nombreuses enquêtes littéraires ont enfin clairement établi que la culture française du XIX^e^ siècle n'a aucune supériorité sur celle des siècles antérieurs.

De même un simple regard dans le passé nous apprend que la femme instruite n'est pas une invention moderne. Des femmes instruites il y en a depuis Pythagore. Sa femme — qui avait été son élève — ses filles étaient des savantes. Nous sommes en retard sur l'académie des Valois où Henri III se rendait rien que pour le plaisir d'entendre argumenter les dames, et même sur

l'académie de Charlemagne qui comptait des femmes parmi ses membres. Des fresques de la Renaissance italienne représentent sainte Catherine dans des discussions infinies devant les docteurs et devant l'Empereur. Si les saintes elles-mêmes ne sont pas modestes, comment nous, pauvres pécheresses, pourrions-nous l'être ? La main de la sainte s'élève et l'index enseigne... il semble que le pinceau du primitif ait voulu fixer l'esprit du geste prophétique, et ce qu'il y a de féminin en cet enseignement inspiré. La science des femmes fut toujours sybilline. La Gaule eut des prophétesses, comme la Grèce a eu ses Pythies et Troie sa Cassandre.

Le XII^e^ siècle français fut pour les femmes, autant que pour les hommes, une magnifique époque de curiosité, d'activité intellectuelle. Que de femmes, et surtout parmi les religieuses, cultivaient alors la poésie et les lettres latines ! Héloïse, est le flambeau de ce siècle. Son instruction avait été presque virile : théologie,scolastique, lettres antiques. Elle est supérieure à toutes les femmes de son temps, nous dit Victor Cousin, et M. de Rémusat renchérit : « Non seulement à toutes les femmes, mais à tous les hommes de son temps. » Cependant ce n'est pas parce qu'elle est si savante qu'elle se montre supérieure, mais parce qu'elle est Héloïse. Elle est savante

parce que très supérieure ; car ce n'est point par la science seule qu'une femme s'immortalise et Héloïse a bien prouvé que la supériorité de l'intelligence féminine n'est qu'une supériorité de tempérament.

Au XIII^e^ siècle, les doctes discoureuses des cours de Provence et de Languedoc, ces savantes casuistes de l'amour courtois ; au XIV^e^ siècle, Christine de Pisan, issue de cette noble société italienne qui a donné les plus beaux modèles de femmes cultivées. Education de princesse, a-t-on dit, et virile encore : lettres antiques, sciences exactes, sciences naturelles, français, latin, rien n'y manque. Anne de Bretagne, la femme de Louis XII, lisait le grec et le latin et sa cour, d'après Brantôme, « était une belle escole pour les dames ». Entre treize et quatorze ans Marie Stuart — qui connaissait sept langues — compose et lit devant toute la cour cette fameuse harangue latine pour soutenir les droits de son sexe à la culture. Ce qui prouve bien que ces droits étaient alors contestés, tout comme aujourd'hui, car la malveillance du monde pour ce qu'il lui plaît de nommer les « bas-bleus », sans faire la différence que ce mot, absurde d'ailleurs, ne s'applique ni aux femmes cultivées, ni aux femmes supérieures, mais seulement à celles qui font un usage maladroit et pédantesque de leurs connaissances,

cette malveillance est maintenant ce qu'elle a toujours été, la morne critique de l'ignorance et de la bêtise. Admiratrice de Ronsard et de du Bellay, Marie Stuart est encore poète. Cette tendre créature qui se lamente dans des vers avec la sensibilité d'une Marcelline ou d'une Noailles, fut cette même reine que les puritains d'Ecosse nommèrent une nouvelle Jésabel. On s'étonne et puis on comprend que l'intelligence la plus ardente, le sentiment le plus féminiment subtil et même le plus généreux, demandent pour ne pas s'égarer le secours d'une raison tout particulièrement vigilante.

Il n'est pas indifférent de faire remarquer ici que le génie trouve parfois dans le cœur des femmes cette admiration, cet appui que l'homme lui refuse souvent. Ronsard raillé, discuté à la cour des Valois, se voit admiré et soutenu par Marie Stuart, par Marguerite de France. C'est la « Pallas de France » qui l'impose à l'admiration du roi, son frère, et de ses courtisans. La chevaleresque fille de François Ier, un jour que Mellin de Saint-Gelais lisait pour la tourner en ridicule une ode de Ronsard, arracha le livre des mains du railleur et se mit à lire l'ode elle-même avec autant d'esprit que de flamme. Cette triade de Marguerite, au XVIe siècle, a le même amour des arts et des lettres, la même soif de connaissance,

la même vivacité de l'intelligence. L'une correspond avec l'Hospital, l'autre avec Calvin. Mais la plus géniale des trois, c'est la plus belle et la plus amoureuse, la reine Margot, cette parfaite voluptueuse qui a sa place, parmi les houris célestes, entre Léontium et Ninon.

Parmi les savantes de ce siècle il faut nommer la maréchale de Retz, Catherine de Parthenay, Mme de Lignerolles, Mme de Rohan, et parmi les Muses, Louise Labé, « aussi docte, dit Moréas, que Christine de Pisan et Marguerite d'Angoulême », les dames des Roches, Pernette du Guillet, Jeanne Gaillarde à la « plume dorée », célébrée par Marot, les sœurs du poète Maurice Scève, Sybille et Claudine, Clémence de Bourges, amie de Louise Labé, Marguerite du Bourg et tant d'autres dont la célébrité de jadis n'éveille plus aucun écho.

Cette activité de l'esprit féminin qui a sa source profonde dans la physiologie de la femme ne s'exprime pas seulement par la voie des lettres, de la poésie, de la musique ou de l'érudition, elle fait aussi des scientifiques, des philosophes, des mathématiciennes. Hypatie était belle autant qu'éloquente. Bien d'autres femmes ont éprouvé l'attrait des sciences. Et ici encore il faut citer la célèbre Marguerite d'Angoulême, Renée de France, Mme de la Sablière, « ce joli parterre

fleuri », Christine de Suède, cartésienne comme Mme de Grignan, la « plus belle fille de France », Sophie de Hanovre et sa fille, la reine de Prusse, disciples de Leibnitz, Caroline de Brandebourg avec Mme du Chatelet, de Newton... Parmi les scientifiques de génie, Sophie Germain, qui correspondit avec Gauss et remporta le prix de sciences mathématiques, Marie Agnési, professeur à Bologne, auteurs d' « Institutions Analytiques », Sophie Kowaliski, qui professa à Stockholm les mathématiques supérieures et remporta à Paris le prix Bordin, Marie Sommerville, Lady Lovelace, fille du grand Byron et auteur de *Notes mathématiques.*

Ici la simple perspicacité ne saurait suffire pour juger du degré de génie scientifique dont quelques femmes ont donné des preuves. Je m'en rapporte à de plus autorisés. Il semble néanmoins que les ressorts de l'intelligence féminine, qu'ils s'exercent sur les sciences ou les lettres, sont mus par des raisons identiques.

Mais de même qu'à côté des femmes d'esprit il y a les précieuses, des vraies scientifiques il importe de distinguer les pédantes. Pédantes et précieuses se reconnaissent à l'impersonnalité de ce tempérament féminin qui seul est la raison du génie des femmes. Si dans la science était la supériorité, comment parmi les licenciées, les

agrégées de notre temps qui sont les Retz, les Parthenay d'une autre époque, ne se trouverait pas plus souvent quelque femme de génie ? C'est que pour la femme, plus encore que pour l'homme, le génie a une cause physique ; il résulte d'une évolution organique ; c'est un aristocratisme physiologique que toutes les conditions extérieures ne peuvent pas donner.

Quoi de plus logique alors que la beauté physique, expression concrète de cet aristocratisme foncier soit le plus naturel attribut des femmes de génie ? Et comment cette beauté ne serait-elle pas la raison d'une plus puissante disposition à l'amour, puisque la beauté est le mobile spirituel de l'amour, son symbole figuré ? Sans amour, pas de génie féminin. Sans amour, il n'y a plus que des pédantes, des précieuses, des snobinettes. Le snobisme intellectuel un aspect du snobisme tout court, est une attitude sexuelle de l'esprit femme. Les snobinettes d'aujourd'hui, ce sont les « caillettes » du XVIII^e^. Ninon les nommait en son temps les « jansénistes de l'amour ». Cette définition avait charmé Christine de Suède lors de son entrevue à Paris avec la courtisane philosophe. Ninon comptait sans doute M^me^ de Maintenon, alors M^me^ Scarron, parmi ces « jansénistes » ; car, écrivait-elle plus tard à Saint-Evremond à propos de M^me^ de

Maintenon, devenue maîtresse du roi : « Autrefois je l'ai trouvée trop gauche pour l'amour. » Les jansénistes de l'amour, les caillettes, les snobinettes, c'est, en un mot, les petites voluptueuses.

Comment au sein de la préciosité, au centre du cailletage, Mme de Sévigné, Ninon, Mme de La Fayette, Mme du Deffand ne sont-elles ni précieuses, ni caillettes ? Parce qu'elles sont de grandes voluptueuses au même titre que Pascal, Corneille, La Fontaine, hôtes assidus de l'hôtel de Rambouillet, sont de grands voluptueux. Les petits voluptueux c'est les précieux : Ménage, Voiture, Balzac, Chapelain ; et plus tard, par un certain côté, Voltaire...

Toute chrétienne qu'elle fût, Mme de Sévigné n'en était pas moins une « jolie païenne », comme le lui disait Nicole et apparentée à l'épicurienne Ninon. Par cette vitalité, cette païenne ardeur qui les distingue, elles dominent de haut des Maintenon, des Pompadour, des du Chatelet. Ces trois marquises sont d'aimables, de belles femmes, des femmes de mérite et d'esprit ; nullement des femmes de premier ordre. Elles ne se présentent qu'au second plan. Leur individualité n'a ni la puissance ni la généreuse spontanéité des autres. Louis XIV en fin connaisseur du sexe, et qui était de ceux qui pensent

que la véritable aristocratie de la femme réside en sa beauté et son charme, éprouva longtemps pour Mme de Maintenon un éloignement instinctif. Elle lui déplaisait. Il redoutait en elle la précieuse, le bel-esprit, cette minauderie intellectuelle insupportable lorsqu'elle ne s'accompagne pas de vraie séduction. Elle était pour lui l'antithèse de la femme vraie et douée qu'il distinguait là où elle se trouvait, avec une amoureuse lucidité. L'habileté de Mme de Maintenon, son esprit, l'habitude, ont pu vaincre seuls, un goût qui lui était si naturellement opposé. C'est l'intelligence du roi qui a accepté Mme de Maintenon, c'est sa raison avec les exigences de son âge, les défaillances de son tempérament.

Mme du Deffand trop passionnée pour être impartiale, mais trop clairvoyante pour s'en laisser imposer impunément, nous donne de sérieux doutes sur le génie scientifique de Mme du Chatelet. Elle la juge sans talent, sans mémoire, sans imagination, ainsi que sans beauté, ni charme ni grâce... mais c'est trop ! Non, Mme du Chatelet n'est point une janséniste de l'amour. Le duc de Richelieu, ce Valmont, aimé de tant de femmes jusqu'au désespoir, soutient brillamment sa cause... Mme du Chatelet a eu les faveurs de Richelieu ! Voltaire et Saint-Lambert ont eu les siennes ; en voilà assez pour soutenir

sa gloire de femme ! Ils attestent qu'elle ne fut dépourvue d'attraits physiques ni d'attraits spirituels. Cependant Mme du Deffand a son idée, elle a aussi ses raisons. S'élevant contre une réputation surfaite, elle a sans doute voulu démontrer que Mme du Chatelet n'était pas une femme de génie et elle était dans le vrai ; mais avec son habituelle impétuosité elle a emporté le morceau.

Au reste, même ni belles ni géniales, toutes les femmes n'en cherchent pas moins un emploi à l'activité de leur sentiment. Chez les mieux organisées, s'élève un irrésistible désir de domination passionnée qui fait que sans génie, même sans talent, elles rechercheront encore l'attention ou la gloire, que ce soit par les mathématiques ou l'algèbre, l'éducation, la charité ou bien la dévotion. C'est ce que Mme de Longueville montre avec son habituelle supériorité par sa conversion. Menant les jansénistes comme elle avait mené les frondeurs, elle est au sein de la piété, la souveraine qu'elle fût toujours « la mère de l'Eglise ». Son royaume, Mme de Maintenon le retrouve encore à Saint-Cyr où elle se réfugie après la mort du roi ; là elle fut encore la grande maîtresse, la régente... Mais ce qui prouve bien que les désirs de certaines femmes sont illimités, que cette souveraineté qu'elles recherchent est une

nécessité physique qui dépasse toujours en intensité, la réalité quelle qu'elle soit, c'est que Mme de Maintenon se plaignit de sa destinée jusqu'à son lit de mort. Son frère d'Aubigné avait un jour répondu à des plaintes amères et qu'il jugeait excessives : « Que voulez-vous donc alors, avez-vous l'espoir d'épouser Dieu le père ? »

Pour pénétrer dans l'olympe des déesses immortelles, les femmes n'ont pas besoin de beaucoup de science ; les divinités les plus honorées ne sont pas toujours les plus savantes. C'est par une sorte de grâce supérieure, d'ardeur un peu héroïque, qu'elles y ont leur place. Cléopâtre n'y serait pas sans son amour pour Antoine. Ce n'est pas par sa connaissance de la théologie et de la scolastique qu'Héloïse doit d'y être, mais par sa beauté et son amour pour Abélard.

Le véritable ami de la sagesse, pour Platon, tient le milieu entre le savant et l'ignorant » ; et Sainte-Beuve remarque que les hommes qui ont le plus ajouté au trésor de l'humanité étaient des demi-ignorants. Le même sentiment inspire à la marquise de Lambert cette belle maxime : « La vraie grandeur de l'homme est dans son cœur » et fait dire à Carlyle « qu'un cœur aimant est le commencement de toute connaissance ». Des raisons particulièrement impérieuses veulent

que le cœur soit l'unique source de la supériorité des femmes et leur interdisent alors d'être des savantes, des spécialistes, des érudites, le génie féminin ressortant du sentiment et non pas de l'intelligence. Mme de Genlis toujours pénétrante, fait la sagace réflexion que son esprit n'a profité de l'étude que dans la mesure où sa passion l'y aidait : « Aussi ai-je remarqué, dit-elle, que les femmes d'un savoir prodigieux par l'étendue et la variété des connaissances avaient toutes la tête et l'imagination froides et étaient incapables de se passionner pour un art ou une étude particulière. »

Presque toutes les femmes qui exercèrent leur influence sur les mœurs et eurent par leur talent ou leur beauté un premier rôle dans le monde n'avaient guère d'instruction, mais toujours beaucoup d'esprit. Mme de Longueville était fort peu nstruite et Mme de Chevreuse, tout autant qu'elle. La duchesse de Luxembourg, « l'oracle de la société polie » du XVIIIe siècle, qui jugeait sur un mot, sur un trait, donnait le ton, distribuait l'éloge ou la critique, admirée et crainte également, la protectrice de Jean-Jacques et la femme la plus parfaite de son temps est celle à qui Voltaire donnait cette leçon d'orthographe : « Madame la Duchesse, Electre ne s'écrit pas avec deux t. »

Mme de Genlis cite dans ses Mémoires une des spirituelles réflexions familières à cet oracle du bon ton. Elle trouve le trait comique, mais elle a tort : « *Un matin, c'était un dimanche, nous attendions pour la messe M. le prince de Conti ; nous étions dans le salon assises autour d'une table ronde sur laquelle nous avions posé tous nos livres d'heures que la maréchale s'amusait à feuilleter. Tout à coup elle s'arrête sur deux ou trois prières particulières qui lui parurent du plus mauvais goût et dont en effet les expressions étaient bizarres. Comme elle critiquait avec amertume ces prières, je lui objectais doucement qu'il suffisait qu'elles fussent dites avec piété, parce que certainement Dieu ne faisait nullement attention à ce que nous appelons un bon ou mauvais ton.* — « *Eh bien, Madame, s'écria la maréchale très sérieusement, ne croyez pas cela.* » Les éclats de rire qui accueillirent cette amusante saillie font penser que Mme de Genlis ne fut pas la seule à ne pas savoir discerner la parfaite raison, la subtilité du goût qui l'inspirait. Ne fallait-il pas que la maréchale fut vraiment bon ton pour ne pas tirer l'oreille à ces écolières étourdies qui rient de ce qu'elles ne comprennent pas. Mais Mme de Genlis ne comprenait encore pas cette sérieuse boutade lorsqu'elle fit ses *Mémoires* et elle avait alors bien plus de vingt ans ! « Elle accordait trop

d'importance, dit-elle encore de Mme de Luxembourg, à l'élégance du langage et des manières... » C'est pourtant par de telles exigences qu'une femme remplit son rôle social qui consiste à polir et affiner les mœurs et à « éduquer les hommes », selon l'heureuse expression de Mme Necker. La jeune duchesse de Choiseul, pétrie de grâce et d'esprit, subtilise comme la duchesse de Luxembourg elle-même sur le langage et fait la leçon à son savant ami, l'abbé Barthélemy. Mais l'orthographe intimide fort cette audacieuse grammairienne qui est encore plus hardie philosophe : « *Proposez ma difficulté au prince* — le prince de Beauveau — écrit-elle à Mme du Deffand, *mais ne lui montrez pas ma lettre, je ne veux pas qu'il trouve des fautes d'orthographe dans la lettre d'une femme qui s'avise de raisonner sur le langage.* » Et le prince de Beauveau, au nom de la grammaire dont il était le docteur, condamne l'abbé Barthélemy à la gloire de Mme de Choiseul et de la langue française.

Mme du Deffand qui est de la race des femmes vraies avoue facilement son ignorance. « Je ne sais pas un mot de géographie, je suis donc très ignorante, dit-elle. » Et son correspondant, l'abbé Barthélemy, n'en use pas avec moins de franchise avec elle : « *Ce qui est cruel pour vous, lui dit-il, c'est que vous n'ayez pas fait de bonnes*

études et que vous n'ayez pas puisé de bonne heure dans les auteurs grecs et latins, le goût de la saine antiquité ; alors vous ne demanderiez pas ce que nous font les navigations des Carthaginois et des Romains et l'histoire de Robertson ne vous aurait pas ennuyée. » Mais l'abbé qui a tant d'esprit se montre ici un tantinet pédant... Belle, et un peu libertine en son jeune temps, Mme du Deffand, âgée et aveugle, réunit les plus grands seigneurs, les esprits les plus distingués autour de ce « tonneau » d'infirme où elle passa toute sa longue vieillesse. Les personnages, les souverains de passage à Paris demandent à lui être présentés. Et ce n'est pas à son cuisinier qu'elle devait quelque chose de sa considération, si l'on en croit le président Hainault qui avait fin palais. Ce n'est ni à son rang ni à sa fortune, fort mince ; ce n'est plus à sa jeunesse ni à sa beauté ! Ainsi le même monde brillant envahissait l'humble logis de Mlle de Lespinasse où l'on ne donne pas à dîner, mais comme l'a dit plaisamment Grimm, rien qu'à digérer. Ceci montre ce que fut cette sociabilité française en son beau temps et le rôle des puissances spirituelles dans la plus brillante et la plus fine des sociétés.

Mme du Deffand, si familièrement morigénée par l'abbé Barthélemy, est l'amie de Voltaire, de d'Alembert, d'Horace Walpole ; Sainte-Beuve

l'appelle une « classique » au même titre qu'une Sévigné. Une classique qui ne connaissait pas les classiques, voilà le trait piquant ! Le docte abbé s'en doutait-il ? Les jugements les plus sains, les plus nets, les plus clairvoyants sur les choses et les gens du siècle se trouvent sous sa plume alerte et mordante. Nul n'a plus justement et en toute indépendance parlé de la littérature et des littérateurs. Elle raille les encyclopédistes, raille les beaux esprits ; comme tous les êtres de valeur elle médit de son siècle : « Il n'y a plus de goût ! » « Le bon sens est perdu ! » s'écrie-t-elle. Elle n'épargne pas plus les femmes que les hommes dans ses judicieuses critiques. Toutes les modes intellectuelles, le snobisme de l'esprit s'y trouvent mis à leur place et percés à vif : « *Il est vrai que je vois de grandes métaphysiciennes*, dit-elle, *mais ce ne sont pas elles qui dirigent mes critiques, je vous prie de le croire. Tout ce que j'acquiers de leur société c'est beaucoup de mépris pour moi-même par la distance infinie que je trouve d'elles à moi.* »

Le salon de M^me^ Geoffrin eut, au XVIII^e^ siècle, encore plus de célébrité que celui de M^me^ du Deffand. Qui était donc M^me^ Geoffrin ? — Une riche bourgeoise. Ni belle, ni jeune, ni géniale... mais spirituelle et riche simplement. A l'époque où son salon devient célèbre, M^me^ Geoffrin est

une vieille femme sans autre coquetterie qu'une mise noble, simple, élégante ; sans autre prétention au génie qu'un bon sens, une clairvoyance, un jugement excellent. Elle n'a laissé pour toute correspondance que quelques rares lettres où elle n'a rien d'un bel esprit du temps. Sa curieuse destinée avait piqué la curiosité de Catherine II qui l'avait interrogée sur son éducation première :

« *J'ai été élevée*, lui avait répondu Mme Geoffrin dans une lettre, *par une vieille grand'mère qui avait beaucoup d'esprit et une tête bien faite. Elle avait très peu d'instruction, mais son esprit était si vif, si éclairé, si adroit, si actif qu'il ne l'abandonnait jamais et qu'il était toujours à la place du savoir. Elle parlait si agréablement des choses qu'elle ne savait pas que personne ne désirait qu'elle les sût mieux et quand son ignorance était trop visible, elle s'en tirait par des plaisanteries qui déconcertaient les savantes qui avaient voulu l'humilier. Elle était si contente de son lot qu'elle regardait le savoir comme une chose inutile pour une femme. Elle disait* ; « *Je m'en suis si bien passée que je n'en ai jamais senti le besoin. Si ma petite fille est une bête, le savoir la rendrait confiante et insupportable* ; *si elle a de l'esprit et de la sensibilité elle fera comme moi, elle suppléera par adresse et avec du* SENTIMENT *à ce qu'elle ne*

saura pas ; quand elle sera plus raisonnable elle apprendra ce à quoi elle aura plus d'aptitude et elle l'apprendra bien vite. » Elle ne m'a donc fait apprendre dans mon enfance simplement qu'à lire ; mais elle me faisait beaucoup lire ; elle m'apprenait à penser en me faisant raisonner ; elle m'apprenait à connaître les hommes en me faisant dire ce que j'en pensais et en me disant aussi le jugement qu'elle en portait. Elle m'obligeait à lui rendre compte de tous mes mouvements et de tous mes sentiments et elle les rectifiait avec tant de douceur et de grâce que je ne lui ai jamais rien caché de ce que je pensais et sentais. » — Sainte-Beuve dit que ces lignes pourraient être jointes à celles de Montaigne sur l'éducation. Un tout petit peu « bonne femme » peut-être, ces réflexions de Mme Geoffrin, mais la vérité même !

Ainsi sans jeunesse ni beauté, sans talents, Mme Geoffrin sut grouper autour d'elle artistes et gens de lettres, la fleur des esprits de son temps. Elle est l'amie d'un Fontenelle et son exécuteur testamentaire, l'amie de d'Alembert, de Grimm, de Raynal, Thomas, Morellet, Marivaux, Vanloo, la Tour, Boucher... et j'en oublie des meilleurs et des plus intimes. Horace Walpole, esprit fin mais sévère, la vit avant de connaître Mme du Deffand, et, frappé de son entendement, l'un des meilleurs, dit-il, qu'il ait jamais ren-

contrés, il la fait son « Confesseur et son Directeur : « O sens commun, assieds-toi là ! s'exclame-t-il. » Cette originale vieille femme qui avait la tête aussi bien faite que sa grand'mère ne se soucie guère d'apprendre l'orthographe. On en juge par ce billet qu'elle écrivait à David Hume, l'ami et conseiller de Mme de Boufflers — celui que Mme du Deffand nomme le paysan, — pour le rappeler à l'ordre :

« *Il ne vous manquait mon gros drôle pour être un parfait petit maître, que de jouer le beau rigoureux en ne faisant pas de réponse à un billet dou que je vous ai fait écrire par Gatti. Et pour avoir tous les aires possibles, vous voulez-vous donner celui d'être modeste.* » Voilà le ton, la leçon au rustre philosophe. C'est de cette façon que les femmes font sentir leur influence et polissent les mœurs des savants et des philosophes eux-mêmes. Après cela, une faute d'orthographe ou même deux, ça ne change rien du tout.

Les rois, les princes, les ambassadeurs rendent visite à Mme Geoffrin pendant leur séjour à Paris. Elle fut tout particulièrement l'amie du jeune roi de Pologne, Poniatowski ; celui que Mme du Deffand, qui a toujours le mot, nomme le « prince Geoffrin ». Mme Geoffrin tira le prince de Fort-Lévêque, où ses créanciers l'avaient fait incarcérer : « Maman, lui écrivait-il plus tard de Po-

logne, votre fils est roi. » Et la maman Geoffrin, sur ses affectueuses instances, entreprend son glorieux voyage de Pologne, elle qui n'avait jamais quitté Paris, pour aller voir son fils.

Marraine de l'Encyclopédie, amie de Fontenelle et de Voltaire, correspondant avec une impératrice et un roi, Mme Geoffrin n'eut besoin pour remplir si parfaitement ce rôle de grand ministre de la société, d'aucun autre génie que son génie social. Ce sont des femmes de sa trempe qui furent les souveraines de leur siècle. Une Mme Necker infiniment plus savante n'aurait pas eu son rôle sans Necker. Elle manquait de cet esprit, de cet à-propos, de cette finesse française qui donnent le sceptre dans la société, et le sentait cruellement. Elle avait professé à Lausanne les langues et les choses savantes et voici qu'elle ne peut même pas briller dans les cercles parisiens. « Elle n'a aucune des grâces d'une jeune Française », disait Marmontel qui l'aimait pourtant beaucoup.

Gibbon, qui connut à vingt ans celle qu'on nommait alors en Suisse « la belle Curchod », la dit « savante sans pédanterie, animée dans la conversation, pure dans les sentiments et élégante dans les manières ». Elle charme Necker aussi facilement qu'elle avait charmé Gibbon, mais voilà qu'à Paris son succès ne répond nulle-

ment à tant de qualités physiques et intellectuelles.

Personne ne sait mieux que Mme Necker ce qui lui manque et elle fait les plus sérieux efforts pour l'acquérir. Le monde lui est apparu plus nuancé qu'elle ne l'imaginait. Les idées sur lesquelles elle a vécu lui deviennent inutiles et elle s'aperçoit avec stupéfaction qu'on n'est pas grand seulement par les livres et le savoir. Nul ne lui avait encore dit ce que Carlyle enseignait à sa fiancée que c'est « *le fait d'un bas-bleu de se figurer que toutes les affaires de la vie sont comprises dans les lettres de l'alphabet. Une femme supérieure sait que bien des gens qui ignorent toutes les branches de la littérature et ne s'en soucient pas méritent plus d'attention que les quatre-vingt-dix centième de la foule des Messieurs qui écrivent avec facilité. Il existe un monde qui n'est pas celui des caractères d'imprimerie.* » Mme Necker n'eut pas la fortune d'entendre une voix si sévère. Une si haute direction lui manqua. Aussi est-ce toute une révolution en elle : « Il lui faut refaire son esprit tout à neuf. » Avec tant d'intelligence et de lumière, elle n'a pas un mot à dire dans le monde, et en ignore même la langue : « *Obligée par mon état de femme de cultiver les esprits* — Mme Necker ne se trompait pas sur le rôle social réservé aux femmes — *j'ignorais*

toutes les nuances de l'amour-propre et je révoltais quand je croyais flatter. Ce qu'on appelait franchise en Suisse devenait égoïsme à Paris ; la négligence des petites choses était ici manque aux bienséances ; en un mot détonant sans cesse et intimidée par mes bévues et par mon ignorance, ne trouvant jamais l'à-propos et prévoyant que mes idées actuelles ne s'enchaîneraient jamais avec celles que j'étais obligée d'acquérir, j'ai enfoui mon petit capital pour ne le revoir jamais... »

Ce capital, cette science, cette érudition inutile que Mme Necker abandonnait ainsi, c'est ce qui fut toujours indifférent aux femmes qui avaient de plus sérieux motifs de régner. Car malgré l'effervescence intellectuelle à la fin du XVIIIe siècle, alors que les duchesses d'Aiguillon, de Richelieu, les comtesses de Stainville, de Coigny et tant d'autres se précipitent dans les cours d'anatomie, de physique, de chimie, de géographie, qu'on ne cause dans les salons que Newton et économie politique et que les principes de la Révolution future fermentent dans les causeries et les correspondances ; il ne faudrait pas croire que l'intelligence féminine se soit départie de sa sereine constance. Cette frénésie de science. tant raillée des gens de bon sens du siècle n'est nullement le signe d'une culture qui veut se consolider et s'approfon-

dir. Elle n'est que du libertinage intellectuel. Par un sensualisme cérébral porté à l'exaspération la femme manifeste un appétit immodéré de l'intelligence. Dans une sorte de vertige érotique, il semble qu'elle veuille porter à leur maximum toutes ses puissances séductrices. C'est la machine féminine chair et esprit emportée par le feu du plaisir, le délire des sens et leur corruption. Dans cette hyperesthésie de la sensualité, l'esprit a la même avidité que le corps. Sabine de Fontenay, l'héroïne de Mme de Noailles qui est de la génération d'Héloïse, a la fureur de savoir comme elle a celle d'aimer : « Moi aussi, dit-elle à Philippe Fortier, je voudrais tout savoir. » Quand une femme se prépare à l'amour elle se précipite dans les livres comme chez sa couturière.

Mais si le tempérament, c'est-à-dire la puissance psychologique, conditionne l'intelligence féminine, cet état d'excitation spirituelle ne l'améliore point. Un appétit si désordonné de l'esprit ne rend la femme ni plus savante ni plus subtile. La Pallas de France, la sage Marguerite avait pour devise : « *Rerum sapientia custos* », « la sagesse est la conservatrice des choses ». Cette sagesse est essentielle pour discipliner les connaissances et rendre l'intelligence féconde. Elle est l'ordre qui est la santé de l'esprit. La

lucide du Deffand sait bien ce que cette attitude intellectuelle des femmes de son temps cache de minauderies, de snobisme et que l'esprit n'y gagne qu'un brillant superficiel ; elle la chansonne selon la mode :

Tel qui lit une page
Pour paraître savant,
S'il a du parfilage
Le secret imposant
La plus petite idée
Qu'on attrape en passant
Tiendra lieu de talent.

Si quelques femmes ont entre toutes, au XVIII^e siècle comme au XVII^e, une très solide culture, il faut bien avouer qu'elles étaient alors aussi exceptionnelles qu'elles le seraient encore. Et même pour celles-là leur culture se perfectionne et s'achève dans la société, par la vie mondaine. M^me de Sévigné se cultive encore au moment de sa mort. Elle a lu et relu durant toute sa vie, Montaigne, Rabelais, Descartes, Saint-Augustin, Nicole, Pascal, saint Chrysostome, Tacite, Virgile — ceci dans toute la majesté du latin et de l'italien, dit-elle — elle suit fidèlement les sermons de ses prédicateurs préférés : Bossuet, Bourdaloue, Mascaron. Qu'on ajoute à ces noms ceux de Corneille, de Racine, de La Fontaine dont on savait les vers presque

par cœur, et comme gibier de moindre importance, La Calprenède, Scudéry, Voiture. On conviendra aisément qu'une telle nourriture constitue une sérieuse base pour un esprit doué, et l'esprit qui batifolera sur une philosophie si bien comprise a des chances de batifoler avec grâce.

Mais même sans grec ni latin, sans italien ni espagnol, instruite ou non instruite; d'où vient que toutes les femmes soient comme pénétrées d'humanisme ? Comment se fait-il qu'elles aient non point de l'instruction, mais de la culture. Où donc se forment-elles pour apporter dans leur langage et leur correspondance cet aristocratisme de l'esprit qui en est le fruit ?

Dans le monde ! La société est le centre de formation intellectuelle, le grand éducateur. Les femmes y arrivent de leurs couvents, l'esprit presque vierge. Leurs mères, leurs aînées sont leurs modèles ; les hommes sont leurs maîtres. C'est l'honnête homme du XVII^e^ siècle, le bel esprit, l'amoureux, le galant homme enfin qui développe en elles les joies de l'esprit et le goût de la beauté. Il met sa science à leurs pieds comme un autre hommage, il la leur insinue avec l'air et l'encens qu'elles respirent ; il la fait vivante à leur usage. Si les

femmes ne goûtaient qu'entre elles les plaisirs intellectuels elles leur trouveraient moins de saveur. Mais une noble émulation les pique, les fait persévérer dans des efforts intelligents ; la souveraineté amoureuse les incite à rivaliser, la plus géniale l'emportera, savoir : la plus féminine, la plus coquette. Toutes les sociétés précieuses, depuis les dames des Roches et Mme de Rambouillet jusqu'à la marquise de Lambert, ont compté de ces femelles de génie qui font les grandes intellectuelles. La préciosité, le bel air, le bel esprit ne sont que la doublure de la galanterie.

Pour comprendre comment l'esprit peut se former rien que par le commerce du monde et quelle est la vertu éducationnelle d'une société supérieure, il faut se représenter ce qu'elle fut vraiment. Rien n'est plus difficile pour nous, confinés dans un individualisme étroit et anti-social qui est l'antithèse de l'altruisme séduisant et facile qui se dégage de la société polie. La vie sociale est parvenue, à la fin du XVIIIe siècle à sa limite ; elle touche même à l'excès. On ne vit plus ni pour soi ni chez soi, mais avec les autres du lever à l'heure du coucher. Pour ne pas perdre un temps si précieux, les femmes reçoivent même à leur toilette. On a toujours quelques intimes au petit déjeuner et le soir

c'est le dîner ou le souper en grande compagnie. Les Choiseul donnent à souper chaque jour, excepté le vendredi et le dimanche réservés aux soupers de Mme du Deffand. Chez le duc d'Orléans, c'est le souper sans invitation tous les jours d'opéra. Chez le prince de Conti, il y a pour les petits jours une société intime de vingt personnes et souper de cent cinquante personnes tous les lundis. La maréchale de Luxembourg a deux soupers par semaine. Enfin Mme Geoffrin, Mlle de Lespinasse, Mme Necker, toutes, ont leurs jours et leurs dîners et la semaine se trouve trop étroite pour satisfaire aux exigences d'une sociabilité si chaleureuse.

Dans les villégiatures on part avec son cercle ; la vie mondaine et les plaisirs intellectuels qu'elle comporte ne sont pas interrompus. La conversation fait les frais de toutes les heures ; coupée d'amusements, de jeux, de danses, de promenades ; elle est élégante, polie, mais facile, précise mais légère, sans prétention, sans pédanterie, ni vulgarité. Elle n'exige que de l'esprit. Mme de Rambouillet a le mérite d'avoir enseigné la valeur sociale de l'esprit et d'avoir compris que c'est par l'esprit et non par le savoir que la conversation se fait animée et vivante. Aussi est-il le meilleur introducteur auprès d'elle. Talents, science, rang, fortune sont pour la marquise de

moindres avantages. C'est par des innovations si heureuses que le génie des femmes se manifeste.

Cet hôtel de Rambouillet dont on s'est fait depuis une idée si romanesque est, au contraire, le salon de France où le goût et la politesse se marient parfaitement à la fantaisie. On y est aussi bien l'ennemi de la pédanterie que de la vulgarité. Le sens parfait de Catherine de Vivonne n'eut pas plus souffert l'un que l'autre ; son goût éclairé était naturellement éloigné de tout excès. Mais son talent était trop personnel — comme tous les talents — pour être facilement imitable. Les maîtres ont des vertus trop originales et que l'imitation dénature. Ce ne fut pas à l'hôtel de Rambouillet que Molière prit ses modèles et à coup sûr si quelque précieuse pût s'y glisser, Mme de Rambouillet ne saurait être visée. Conçoit-on que Ninon ait fait école et que cet épicuréisme qui prend chez elle tant d'élégance physique et intellectuelle ait suscité des épicuriennes de second et de troisième ordre ? Une sous-Ninon n'eût été, sans doute, qu'une femme pervertie de goût et de sentiment. Ninon avec sa beauté, son admirable intelligence, son tact, sa « vertu » au sens où l'entendait Saint-Simon, son « honnêteté » au sens où l'entendait La Rochefoucault, Ninon est une fée. Elle ne se reproduira pas plus qu'une Récamier. De tels

échantillons de l'espèce humaine sont toujours uniques.

Les précieuses à la manière de Catherine de Vivonne sont, avant tout, des mondaines. Et par mondaines il faut entendre des femmes sociales. Qu'est-ce que la sociabilité, sinon un effort vers l'altruisme ? La politesse, l'aménité, le personnalisme discret qui en font les principes essentiels favorisent les rapports sociaux. Faire prédominer sa personnalité, l'exhiber, c'était là une dissonnance qui n'eût pas été permise, même chez les libertins. Chez Ninon, le ton était aussi parfait que chez Mme de Rambouillet. Comment la société la plus policée d'Europe n'aurait-elle pas acquis, par ces exercices moraux perpétuels qu'exige la vie en commun, la fleur de ces vertus sociales qui sont aussi celles d'une haute moralité. Se dominer, dominer son égoïsme, sa vanité, son intérêt sous le couvert du sourire et de la grâce mondaine n'est-ce pas se vaincre à moitié ? Le catholicisme du grand siècle était trop humain pour exiger une victoire complète et la défaite pure et simple des passions. Sans cette urbanité, cette politesse dans les manières et le langage qui ne sont, en somme, que l'expression d'un haut respect humain, les rapports sociaux n'eussent point été ce qu'ils furent ; la vie de société n'eût pas pris une telle

ampleur. Car, en tout temps, les hommes sont hommes, ils ont les mêmes passions, les mêmes sentiments ; la façon de les conduire et de les maîtriser seule change...

Il faut voir en Mme de Rambouillet une grande artiste des mœurs. Son œuvre artistique c'est son œuvre sociale ; son œuvre sociale, c'est elle. Elle a l'ambition, la coquetterie des coquetteries de se créer une vie digne d'elle et tout en perfectionnant son image — cette image qui par ses soins est arrivée toute fraîche jusqu'à nous — elle a su composer son cadre, son harmonieuse chambre bleue. Architecte de son hôtel, de ses jardins, elle montre son génie inventif dans un aménagement jusqu'alors nouveau, uniquement inspiré par son désir de plaire, par le sens supérieur qu'elle eût de sa beauté. Avec un œil de peintre qui saisit l'harmonie générale, elle a placé son modèle dans la lumière qui le fait « chanter ». Son habileté jusqu'à la modestie :

« *Elle sait diverses langues*, dit Mlle de Scudéry dans le portrait qu'elle fait d'elle, *et n'ignore presque rien de ce qui mérite d'être su ; mais elle le sait sans faire semblant de le savoir et on dirait à l'entendre parler, tant elle est modeste, qu'elle ne parle de toutes choses admirablement comme elle fait que par le simple bon sens commun et par le seul usage du monde. Cependant elle se connaît à*

tout : les sciences les plus élevées ne passent pas à sa connaissance, les arts les plus difficiles sont connus d'elle parfaitement.

Mme de Rambouillet usait de sa fortune spirituelle en véritable aristocrate et non en parvenue. Elle n'étalait pas ses richesses. Au reste peut-être savait-elle aussi que l'art est fait de sacrifices ? Si elle n'eût été qu'une femme trop visiblement éprise de soi, avide de louanges et de souveraineté, une pédante dominatrice, aurait-elle compté parmi ses hôtes un Corneille, un Pascal, un Bossuet et un La Fontaine ? Non ! toutes les femmes qui eurent un salon célèbre n'ont pas dû cette célébrité à leurs seuls charmes ni à leur seul esprit, mais encore, mais surtout à des vertus de tact, de finesse, de modération et de modestie. Des femmes déjà vieilles et expérimentées ont parfois réussi, là où de plus jeunes et de plus belles auraient sûrement échoué. Mme Récamier, aussi bien que Mme du Deffand et Mlle de Lespinasse, avaient en fines psychologues compris que ce n'est pas sur son propre plaisir, sur son propre orgueil qu'une femme doit édifier son empire, mais sur le plaisir et sur l'orgueil des autres.

De quoi parlait-on chez Catherine de Vivonne ? De tout. On y avait, comme disait Mme de Sévigné, des « conversations infinies », de ces causeries souples, serpentines qui font,

comme les ruisselets des zigzags capricieux au travers des prairies. On dirait qu'ils suivent les arbres, les herbes qui leur ont plu en route. On parle guerre, politique, Richelieu, Turenne, Condé. On lit, on traduit, ou on commente les nouveautés. Un soir, c'est le jeune Bossuet qui prêche ; c'est Corneille qui lit *Polyeucte*, c'est La Fontaine, c'est Pascal, La Rochefoucault ; c'est de la poésie, de la morale, de la grammaire. Et c'est surtout de la galanterie ; on parle du cœur et des sentiments, sujet inépuisable, où toute femme peut apporter des nuances personnelles, établir des rapports nouveaux. Chapelain, Desmarets, M. de Boisset y soutiennent chacun leur thèse amoureuse tout comme à la cour d'Eléonore d'Aquitaine. C'est le XII^e^ siècle de la poésie chevaleresque qui refleurit à l'hôtel de Rambouillet, ce sont les antiques traditions de la Gaule amoureuse qui revivent dans la France galante. Il y a aujourd'hui dans la pensée et dans le sentiment quelque chose qui semble s'être dérobé ; une sorte de rétrécissement dans le champ de l'observation psychologique aussi bien que dans l'expression qui ne permettrait pas à notre métaphysique sentimentale d'entrer dans tant de subtilité sans y gagner de la monotonie.

Et puis on parle du monde encore, et là encore

le sujet est inépuisable. En revenant aux choses de la vie réelle, on demeure dans la vie, on contrebalance l'effet des lettres et des arts par celui des réalités ; on ne perd pas pied. C'est le dernier mot de Ninon qu'on répète en souriant, les dernières nouvelles de la cour, un trait du roi qu'on commente ; on s'afflige ou on se réjouit pour Mlle de La Vallière. Mme de Sévigné nous apprend qu'on peut « potiner » avec distinction. Ah ! ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire : « Elle ne parle jamais mal de personne. » Non, non, elle n'est pas si vertueuse ! Le monde est un spectacle trop peu varié pour qu'elle veuille en ignorer quelque aspect, ni qu'elle perde l'occasion de faire bondir sa belle âme et d'amuser son gentil esprit. Ni une égoïste indifférente, ni une hypocrite. Elle veut critiquer tout à son aise, louer ou blâmer, admirer ou mépriser : « *La duchesse de La Vallière fit hier profession*, écrit-elle à sa fille. *Elle fit donc cette action, cette belle et courageuse personne, comme toutes les autres de sa vie d'une manière noble et charmante ; elle était d'une beauté qui surprit tout le monde.* » Moqueuse sans méchanceté, curieuse par amusement, ultra-féminine et « inégale jusque dans ses prunelles », Mme de Sévigné dans ses passe-temps malicieux voudrait deviner tous les « dessous de cartes ». Mais dans ce rôle de critique,

de dilettante, il y a un tour de plume, un tour de langue, qui n'est pas à qui veut le prendre. Il y faut surtout un cœur vrai.

Comment dans une atmosphère si favorable, si flatteuse, les femmes ne seraient-elles pas arrivées le plus facilement du monde à développer leurs facultés, ainsi qu'à exercer brillamment la vivacité d'esprit qui leur est naturelle. Avec quelques heureuses dispositions natives, comment n'eussent-elles pas acquis la plus fine culture ?

La trouvaille de la société précieuse fut cette culture de l'esprit féminin sans le concours de la science.

Mlle de Scudéry qui la redoutait beaucoup — encore qu'elle en fût pleine — veut qu'on ne l'aborde qu'avec « *cet air galant qui met le je ne sais quoi aux choses les moins capables de plaire et qui mêle dans les entretiens les plus communs un charme secret qui satisfait et divertit.* » N'était la politesse du langage, Mlle de Scudéry recommande aux femmes d'envelopper tous leurs propos de séduction et de charme, et que leur esprit ne cesse point d'être amoureux même à travers les mathématiques. Elle n'était pas dépourvue elle-même de cette beauté qu'elle prisait si fort : « *Encore que vous n'entendiez parler de Sapho,* dit-elle dans le grand Cyrus, *comme de la plus*

merveilleuse et de la plus charmante personne de toute la Grèce, il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté soit une de ces grandes beautés en qui l'envie ne saurait trouver aucun défaut. Elle est pourtant capable d'inspirer de plus grandes passions que les plus grandes beautés de la terre... Pour le teint, elle ne l'a pas de la dernière blancheur; il a toutefois un si bel éclat qu'on ne peut dire qu'elle l'a beau, mais ce que Sapho a de souverainement agréable, c'est qu'elle a des yeux si beaux, si vifs, si amoureux et si pleins d'esprit qu'on ne peut en soutenir l'éclat ni en détacher les regards. »

Tallemant est moins complaisant pour la beauté de Sapho, mais c'est Sapho qu'il faut croire. Aucun amant ne comprend mieux la beauté d'une femme qu'elle-même. Elle en sait toutes les nuances et le pouvoir. Les femmes faisaient autrefois leur portrait ; quel dommage que cette habitude soit perdue. Les lettres y gagnaient des morceaux charmants de finesse féminine et d'auto-psychologie. L'hypocrisie des mœurs actuelles nous défend de nous louer avec un esprit de critique et de vérité. Le portrait que M^lle^ de Scudéry fait d'elle sous le nom de Sapho est certainement ressemblant ; si elle se fût peinte trop avantageusement, son succès n'eût été ni si franc ni si persistant. Elle

s'est flattée encore de connaître toutes les nuances de l'amour et, là aussi, elle n'a point menti. Elle a prouvé tout simplement qu'on peut mourir vierge à quatre-vingt-dix ans et avoir de l'amour un sentiment que l'expérience ne saurait compléter.

Mlle de Scudéry ne fut pas l'original dont Molière se servit pour esquisser les figures de ses précieuses, car Sapho qui aime les femmes éclairées, hait les savantes. Elle déplore qu'on ne veuille lui parler qu'en haut style et s'efforce de causer de la « nouveauté de la saison, des nouvelles qui courent »... trop intelligente pour vouloir circonscrire la conversation rien qu'à des sujets élevés, ce qui est l'écueil inévitable des prétentieuses. Son éducation avait été fort soignée ; tout lui était familier, « depuis la propriété des simples et la confiture jusqu'à l'anatomie du cœur humain ». Elle en remontrerait à Martine pour les choses du ménage.

Cette incapacité ménagère, ce mépris pour les choses matérielles de l'existence dont les esprits communs font grief injustement aux femmes cultivées, sont défauts de fausses intellectuelles, de snobinettes et de pédantes ; travers de parvenu dont les intelligences vraiment aristocratiques ne sont pas susceptibles. Tout au contraire, les femmes supérieures ont odinairement

des vertus ménagères de tout premier ordre. Colletet disait de Catherine Neveu, la belle muse de Poitiers, qu'elle était « *femme d'estude et de ménage et qui ne laissait de mettre en œuvre la laine et la soie quand il était besoin.* » La duchesse de Duras affirmait que le latin lui avait servi à mieux faire les confitures. Toutes les femmes-poètes font d'excellentes confitures. Louise Labé en offrait de délicieuses à ses poètes et amis qui les dégustaient en vers et en musique. La docte mère du charmant Chénier en confectionnait d'exquises d'après des recettes orientales pour ses réunions littéraires et nous savons par, Léon Daudet que sa « chère patronne », Mme Juliette Adam, est fort experte en confiture et en ménage. Carlyle a reconnu hautement que sa femme était incomparable pour ses talents ménagers, toute bonne latiniste, mathématicienne et lettrée qu'elle fût. L'envie démocratique aidée d'un peu de déraison romantique a pu seule propager ce préjugé si bourgeois : que les humbles travaux, l'art de l'aiguille sont impénétrables aux femmes d'une intelligence élevée. La sagesse antique se rit d'une logique si puérile... N'est-ce pas Minerve qui apprenait aux femmes à filer, à tisser, à broder ? Déesse de l'intelligence et de sagesse, elle est encore « Ergané l'ouvrière ». Moréas compare la poétesse Louise

Labé pour la perfection avec laquelle elle tissait et brodait « à la fille de Xuthus Euphro à l'harmonieuse navette, et même à la Lydienne Arachné qui osa rivaliser avec Minerve ».

Si Madeleine de Scudéry conniassait l'italien, l'espagnol, le métier de la peinture et du dessin, elle connaissait aussi l'agriculture, le jardinage et tous les travaux de la campagne — elle y avait été élevée — et du ménage. Ses talents pratiques étaient encore plus étendus ; elle savait les causes et les effets des maladies et la composition des remèdes, c'est-à-dire qu'elle était à la fois médecin et pharmacien. Mais, femme et coquette, elle savait encore distiller les parfums et préparer les eaux de senteur. Que lui aurait appris Martine, vraiment ? Et que de choses Martine aurait pu apprendre d'elle !

Mlle de Scudéry pensait que la première raison de la culture était de rendre les femmes plus belles, plus irrésistibles. La société précieuse discerna très finement que ce qui leur est naturel, ce qui fait leur charme, ce n'est pas le savoir, mais l'esprit et que leur rôle intellectuel est en quelque sorte un rôle de dilettante. Dilettantisme qui correspond aux exigences de leur nature physique et morale, à la place qui leur est réservée dans le monde et aussi à leur destinée puisqu'il favorise l'amour. Comme les poètes

chevaleresques du XIII^e siècle, les précieuses éprouveront la vertu de cette belle pensée dont l'invention revient à Marie de France : « L'amour est la source de toutes les vertus sociales. »

Le comte du Plessis qui a fait une sérieuse étude sur les femmes d'esprit en France, voit une erreur dans l'efficacité morale que les précieuses accordèrent à la galanterie. Si erreur il y a, ce n'est pas à elles qu'en revient l'honneur, car ce fut la conception de la société courtoise et d'une littérature encore antérieure à la poésie chevaleresque. « *Elles ne se sont pas doutées*, explique-t-il, *qu'elles ne faisaient que voiler sous des formes séduisantes la passion qu'elles prétendaient bannir.* » Il ajoute : « *Ces fines psychologues débutaient par un pas de clerc en psychologie. Le vice grossier qu'elles chassaient par la porte devait rentrer tôt ou tard par la fenêtre qu'elles lui ouvraient.* » Mais ne serait-ce pas le comte du Plessis qui fait ici le pas de clerc ? Les précieuses n'ont jamais voulu bannir la passion, mais seulement l'embellir, l'affiner. Si elles lui ferment la porte c'est certainement avec l'intention formelle de lui montrer subrepticement le chemin de la fenêtre et de lui donner l'occasion d'exercer sa grâce et sa légèreté... Elles n'ont pas considéré l'amour comme un vice grossier, mais elles ont voulu que du moins son expression n'en fut pas

grossière. Quel serait le but de l'art s'il n'allégeait ou ne sublimisait les réalités... Mais s'il en faisait abstraction il ne serait plus de l'art. Le vice grossier, c'est la vie grossière,... c'est nous-mêmes... toutes choses que nous ne pouvons qu'accepter en les améliorant et non pas en les niant ce qui serait d'ailleurs inutile. Les précieuses n'en voulaient point à l'amour ; elles savaient trop bien qu'il était leur raison secrète, leur motif profond. Pouvaient-elles mieux faire que d'employer à embellir la vie cet amour qui, en étant la source, peut en être la beauté ? Les troubadours en avaient fait aussi un moyen de civilisation et de culture sociale. Le roi François Ier disait en sa joyeuse finesse : « Les dames rendent les gentilshommes de ma cour aussi vaillants que pourraient le faire leurs épées. »

Ainsi la vie mondaine, loin d'être une perte de temps pour l'esprit, était au contraire une école d'intense culture. On n'étudie point dans des manuels moroses la philosophie et les lettres ; on n'en fait ni une religion ni un enseignement, ni un métier, mais un amusement, une haute distraction. On détrône d'augustes entités pour mieux se glisser dans leur intimité. On juge, on critique, on compare, on traduit, on lit les œuvres elles-mêmes, enfin on travaille sur le vif et comme

on travaille sans le savoir, tout en jouant, le bénéfice, est immense pour l'intelligence. Mme de Genlis a remarqué très judicieusement que ce sont nos pensées habituelles, nos réflexions journalières qui forment notre genre d'instruction.

A tel jeu on devient vite habile pour peu qu'on ait des dons naturels. Ainsi, les femmes se sont trouvées tout savoir sans avoir rien appris. Rien que par leur correspondance on a vite fait de comprendre que ce qui est formé chez elles, c'est l'esprit. L'accumulation des connaissances, ces nomenclatures stériles si vite oubliées sans influence sur l'intelligence elle-même, ne pourrait pas mettre à leur disposition un jugement toujours prêt et ferme ni donner à leur pensée une telle vigueur, cette sorte de virilité qui le fait s'exercer sur tout.

Pour caractériser cette culture aimable, souriante, sans sécheresse ni pédanterie, on l'a appelée la politesse de l'esprit. L'esprit a ses grâces, ses charmes comme les manières. On n'est pas poli parce qu'on sait par cœur les principes de la politesse, mais pour s'être appliqué longtemps à le devenir. On est poli comme on est brun ou blond. On a remarqué que les femmes du XVIIe et du XVIIIe siècles écrivaient toutes parfaitement. C'est qu'elles parlaient bien, puisque la littérature —tout au contraire de notre littéra-

ture contemporaine beaucoup trop narrative — n'est que le langage de l'époque. Aussi les femmes les plus simples, les moins savantes nous donnent-elles avec leurs lettres de véritables bijoux qui ne sont que des fragments recueillis et vivants de cette merveille : la conversation au XVII^e siècle. Ne dites donc pas : elles écrivaient bien, mais dites, elles parlaient bien.

Remarquons tout en passant combien on s'est trompé en s'imaginant que notre époque avait abusé de la littérature, alors que les lettres ont infiniment moins pénétré la vie sociale que dans d'autres siècles. Quelle femme ne faisait alors sa petite pièce de comédie ou ses mémoires, une chanson, une épigramme, un sonnet, ou un portrait ? Une femme du monde, rien que par son esprit et son goût, était en matière de belles lettres un juge redoutable. Les critiques de salon ne se montrent pas moins rigoureux que Boileau lui-même ; et les plus grands écrivains craignent l'épreuve des cercles autorisés, du salon de Rambouillet, du cercle de Ninon, de M^me de La Fayette ou d'Henriette d'Angleterre. Le jour où *Polyeucte* subit l'échec du salon bleu, le malheureux Corneille fut atterré. Et voilà qui n'est pas pour prouver l'indéfectibilité de la critique.

Que de femmes sans nom dans l'histoire litté-

raire ont laissé des lettres qu'un écrivain ou un philosophe de métier pourrait signer avec honneur : la duchesse de Choiseul, par exemple. Certes, elle n'est point « caillette » et s'en flatte. Son goût lui rend toute prétention odieuse, mais son aristocratique modestie n'empêche pas une âme de feu de s'élever à la hauteur qui lui est naturelle. Dans sa correspondance avec Voltaire, elle ne paraît pas inférieure à son génial partenaire et joue au plus fin avec une hauteur, de sentiment auquel Voltaire, malgré tout son esprit, a peine à atteindre. Il lui témoigne une admiration, un respect qu'elle lui rend avec quelque parcimonie. C'est que tout en se délectant de l'œuvre et de l'intelligence elle voit nettement le moral de l'homme, et le caractère lui est insupportable. Carlyle ratifiera, un siècle plus tard, le jugement de M^me^ de Choiseul. Mais comme chez toute femme passionnée l'expression dépasse la pensée : « *Qu'il est pitoyable, ce Voltaire, qu'il est lâche ! Il s'excuse, il se noie dans son crachat pour avoir craché sans besoin ; il chante la palinodie, il souffle le froid et le chaud. Il fait pitié et dégoût.* » Et dans une autre lettre : « *La lettre que je vous envoie de Voltaire est pitoyable. Il croit, en rassemblant tous ses contraires, se donner un air de candeur et prendre le ton de la vérité. Il nous mande qu'il est fidèle à ses pas-*

sions ; il devrait dire à ses faiblesses. Il a toujours été poltron sans danger, insolent sans motif et bas sans objet. Et cela n'empêche pas qu'il ne soit le plus bel esprit de son siècle, qu'il ne faille admirer son talent, savoir par cœur ses ouvrages, s'éclairer de sa philosophie, se nourrir de sa morale ; il faut l'encenser et le mépriser ; c'est le sort de presque tous les objets du culte. »

Voilà de la critique honorable pour une femme. Des déceptions personnelles rendent le ton de la duchesse de Choiseul un peu vif ; il n'en reste pas moins que notre grand homme se laisse morigéner comme un garçonnet par cette maîtresse de haut style. L'apologie de Catherine II indigne et irrite la duchesse et dans une lettre à Mme du Deffand (trop longue pour être citée), elle fait le procès de cette idole voltairienne. Son argumentation serrée et impitoyable, tissée de fine main de femme, met les mobiles de Catherine en lumière ; d'une logique aussi imperturbable que son réalisme, elle réduit au point de vue moral, comme au point de vue intellectuel et même politique ce qu'il y a d'un peu enflé dans la légende. Avec l'assurance d'un esprit délié, Mme de Choiseul se prononce aussi très nettement sur le génie du marquis de Guibert et la postérité ne l'a pas contredite. Le bien-aimé de Mlle de Lespinasse faisait alors jouer

une pièce dont Mme du Deffand elle-même se montrait très curieuse : « La pièce est sans intérêt », lui répond-t-elle. Et à propos d'un discours de Guibert couronné par l'Académie, elle ne montre pas plus d'enthousiasme : « *M. de Guibert nous avait lu le sien il y a un an, autant qu'il m'en souvient il me semble que j'y ai trouvé des beautés, de la force et parfois aussi un peu de bouffissure.* »

Toutes les femmes richement douées ont la pédanterie et la préciosité en horreur. Mme du Deffand tremble parfois qu'on l'en accuse. — Vous, pédante ! lui répond Mme de Choiseul. Ah ! cela est neuf ! La maréchale de Mirepoix nomme les beaux esprits des personnages de serre-chaude. On redoute la cour de Sceaux où la duchesse du Maine préside à de nouvelles cours d'amour, on la nomme sans ménagement « les galeries du bel esprit ». Avec quelle sévérité on juge les précieuses et comme on les fuit... Les jolies comtesses d'Egmont et de Tessé sont « les deux minaudières du siècle », Mme Necker, Mme d'Houdetot et Mme de Marchais « les trois furies d'esprit ».

« *Je ne connais d'elles que Mme de Marchais*, écrit Mme de Choiseul, *et l'on m'a dit que les autres étaient pires. Je me divertissais à faire la bête avec celle-là pour faire paroli à son esprit...*

Il ressemble (cet esprit) au chaos qui contient bien le principe de toute chose, mais qui ne présente le développement d'aucune. » Mais Mme de Choiseul est un de ces esprits très pénétrants et difficiles à satisfaire vraiment critiques et comme le XVIIe et le XVIIIe en ont produit avec prodigalité. Elle dit n'avoir eu aucune éducation, aucune instruction, rien qu'un principe de sa mère qu'elle n'a jamais pu hélas, utiliser : « Ma fille, n'ayez pas de goût ! » lui disait-elle. Mme Crozat du Chatel savait aussi bien que La Fontaine que « les délicats sont malheureux ». Et même au XVIIe siècle. Au reste, de tels principes ne sont énoncés que par ceux qui ne peuvent pas s'en servir et Mme de Choiseul qui ne saurait s'empêcher d'avoir du goût ne peut se garder d'avoir du dépit : « *Je vois tous les jours que le défaut de goût nuit si peu à l'esprit que je serais tentée de croire que l'esprit nuit au goût.* » On ne dirait pas mieux aujourd'hui, mais avec combien plus de raison.

Ne pas croire que les femmes dont nous citons les noms et les traits fussent exceptionnelles. Ni Mme du Deffand, ni Mme de Choiseul, ni Mme de Luxembourg ne sont isolées ; d'autres aussi charmantes et spirituelles les entourent : La maréchale de Beauveau, la princesse de Poix, la princesse d'Henin, la séduisante Boufflers, la

duchesse de Lauzun, la duchesse de Mazarin, la belle amie de Saint-Evremond, la duchesse de La Vallière, si jolie à soixante ans passés, la comtesse de Brionne, cette Vénus chez laquelle Marmontel lut pour la première fois ses *Contes moraux*, la comtesse d'Egmont, Mme d'Houdetot, et sa belle-sœur, la fine d'Epinay, à qui Voltaire disait : « Vous êtes une aigle enfermé dans une cage de gaze. » Et que de noms à ajouter.

Pour toutes ces femmes dont la société développa si heureusement les facultés naturelles, la correspondance fut une forme de la culture. Ecrire comme on parle est le signe d'une belle lucidité d'esprit et d'une vigoureuse franchise de caractère. Mais on correspond alors pour de tous autres motifs qu'aujourd'hui. Ecrire est un moyen de prolonger les relations sociales, d'étendre la causerie, de rendre les rapports d'esprit plus étroits, plus profonds, de communier intellectuellement et moralement de façon plus intime encore que par la causerie. La correspondance est comme la conversation un moyen d'éveiller les idées, de leur donner forme et vie, et de les discipliner pour les exprimer ; exercice intellectuel de premier ordre.

Il y a encore dans la vie féminine au XVIIe et du XVIIIe siècle un élément dont on ne saurait assez reconnaître l'extrême importance. J'entends

les directions de conscience. L'homme alors, n'est pas seulement ce compagnon attentif et chevaleresque qui témoigne à la femme son respect et sa tendresse par ces gestes ravissants, expression de sentiments qui se sont eux-mêmes perdus, il est aussi son ami intellectuel, le compagnon de son esprit. Les directeurs de conscience, ces éducateurs, s'appellent un abbé Barthélemy, un Galiéni, c'est un Buffon, un d'Alembert, un Marmontel, un Diderot, un Fontenelle, Voltaire. Aucune femme célèbre qui n'ait été en intimité intellectuelle avec des hommes supérieurs. M^me^ de Genlis raconte dans ses *Mémoires* que parmi les hommes d'esprit qui aidèrent à son développement intellectuel, M. de Sauvigny fut celui qui eut la meilleure influence sur son goût.

Bien souvent le directeur de conscience est quelque chose de plus qu'un éducateur laïque, un ami intellectuel, il est vraiment le directeur de l'âme, son soutien, un appui moral. De la vie de la jeune duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy se fait le vigilant gardien. Il était de ces prêtres qui ajoutent à un esprit supérieur les grâces enjouées d'un cœur d'enfant.

Voyons une autre raison encore à la supériorité des femmes de l'ancienne France dans leur culture religieuse dont les bienfaits s'étendent

jusques aux plus indifférentes. Car une culture religieuse c'est quelque chose, c'est beaucoup : « *Tout ce que j'ai de bon*, écrit Mme de Sévigné à sa fille, *c'est que je sais bien ma religion et de quoi il est question, je ne prendrai point le faux pour le vrai.* » Quoi de surprenant qu'elle y ait trouvé une grande force intellectuelle et un aliment pour sa supériorité ! Savoir sa religion, cela ne veut pas dire seulement connaître la doctrine chrétienne, mais avec elle les moralistes chrétiens et la sagesse antique : Aristote, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Pascal, Bossuet, enfin la pensée humaine elle-même et toute la philosophie.

Rien que les sermons étaient un excellent exercice pour l'esprit. Entendre parler plusieurs heures Bossuet, Bourdaloue, Mascaron, demandait une attention soutenue qui exerçait l'intelligence, lui donnait de la vigueur et de la fermeté. Est-ce à dire que toutes les femmes fussent de parfaites chrétiennes ? Pour être chrétien, disait un jésuite à Boileau indigné, il n'est pas besoin d'aimer Dieu... Au reste toutes les femmes aiment Dieu puisqu'elles aiment à l'infini ! Leur cœur est naturellement religieux et ne cesse jamais de l'être. On le vit à la fin du XVIIIe siècle où celles qui n'allaient plus à l'église couraient au baquet de Mesmer et remplaçaient Dieu par un charlatan, le christianisme par l'occultisme. Les

libre-penseuses le remplacent par la théosophie, le spiritisme ou même le bergsonisme. Les femmes ont besoin de croire ; leur religiosité errante ne cherche qu'un prétexte pour se fixer. L'amour est là dans les belles années, mais lorsqu'il se dérobe, où donc porteront-elles ce cœur qu'elles n'ont pas la force de garder ? Le stoïcisme viril de Ninon ne saurait servir d'exemple. Combien peuvent regarder la vieillesse et la mort si fièrement ? La conversion, pour celles qui ne sont ni épicuriennes ni philosophes, est l'asile ouvert aux cœurs ardents qui ne savent vivre sans brûler. Les belles repenties, les Longueville, les Sablé, les Conti, les La Vallière trouvent alors cette tranquillité, cette douceur amoureuse que leurs passions terrestres ne leur avaient jamais donné. C'est vraiment l'amour tel qu'elles le désirèrent, sans angoisse ni amertume, sans déception, sans tache, l'amour divin dont l'amour humain ne fût qu'une fragile apparence.

Qu'on ne présume pas que le goût, la politesse d'esprit et de manières, le style enfin, chez les femmes des grands siècles, exclue en quoi que ce soit le piquant. Les plus aristocratiques ont le tour d'esprit un peu gaulois. Chez elles la finesse et la subtilité rehaussent la plus-

savante coquetterie ; elles parachèvent la séduction. Leur aisance de langage et de geste serait plutôt faite pour nous surprendre, nous qui sommes infiniment plus guindées et moins à notre aise. Elles emploient le mot propre, le mot pittoresque, hardiment, et nomment une bête une bête, un cochon un cochon, un imbécile un imbécile : « Vous me faites crever d'ennui, écrit la classique du Deffand. » Et encore : « Je tousse, je mouche, je crache, j'éternue. » La gracieuse duchesse de Choiseul, aussi élégante dans son langage que dans sa personne, ne boude pas à la plaisanterie :

« *A propos de lettre*, écrit-elle à sa vieille amie *vous avez parié qu'une de l'abbé écrite en mon nom était véritablement de moi. Cette méprise me ferait souvent honneur, mais pour cette fois je ne comprends pas comment vous avez pu vous méprendre au ton. Il me faisait dire que je prenais mon cul pour mes chausses et cent autres gaietés du même genre qui ne ressemblent point du tout à votre grand'maman* — la vieille Mme du Deffand appelait ainsi la jeune duchesse de Choiseul qui lui répondait ma chère petite fille — *qu'on accuse plutôt d'être un peu prude.* »

Mais on était joyeux autrement qu'en paroles. Le plaisir de vivre tempère heureusement l'activité de l'esprit : « La joie de l'esprit en montre la

force, » a dit la sage Ninon. L'homme ne peut pas vivre que de son intelligence et cette intelligence pour être saine veut être joyeuse. On a des amusements infinis, toutes sortes de petits jeux, de plaisanteries et de folies. Mme de Sévigné et Mme du Deffand, chacune en leur temps, vont à la foire. Aujourd'hui elles iraient au cinéma au grand étonnement des délicats. Horace Walpole conte que lorsqu'il revenait de dîner avec sa vieille amie d'un château voisin de Paris, celle-ci trouvait toujours qu'il était trop tôt pour s'aller coucher et l'entraînait avec toute la compagnie à la foire jusqu'au matin. Que d'histoires on pourrait raconter qui montreraient que cette société si distinguée et si polie, fournit les exemples les plus variés d'un naturel et d'une simplicité délicieuse. Demandons-en une à l'abbé Barthélemy.

Il s'agit de la duchesse de Lauzun alors en visite chez les Choiseul à Chanteloup où l'abbé était inamovible : « *Savez-vous*, écrit-il à Mme du Deffand, *que personne ne possède à un plus haut degré, une qualité que vous ne lui connaissez pas, celle de faire les œufs brouillés. C'était un talent enfoui ; elle ne se souvient pas du temps où elle l'a reçu. Je crois que c'est en naissant. Le hasard l'a fait connaître. Aussitôt on l'a mis à l'épreuve. Hier matin, époque à*

jamais mémorable dans l'histoire des œufs pendant le déjeuner on apporta tous les instruments nécessaires à cette grande opération, un réchaud, du bouillon, du sel, du poivre, des œufs ; et voilà Mme de Lauzun qui d'abord tremble et rougit, et qui ensuite avec un courage intrépide casse ses œufs, les écrase dans la casserole, les tourne à droite, à gauche, dessus, dessous, avec une précision et un succès dont il n'y a point d'exemple. On n'a jamais rien mangé d'aussi excellent. L'expérience fut faite en petit car il n'y avait que six œufs ; on l'essaiera aujourd'hui en grand. Si elle réussit de même c'est une supériorité décidée... »

Demandons-en une autre à Mme de Genlis qui en conte tant qu'on en veut. La jolie et pétulante comtesse de Livri, se disputait un jour, nous apprend-elle, avec le marquis de Hautefeuille, d'un bout à l'autre d'une chambre. Avec une vivacité qui lui était familière, la voilà qui tire précipitamment une mule de l'un de ses pieds et l'envoie à la tête de son contradicteur... On devine la fin de l'histoire que Mme de Genlis ne continue pas autrement. Le marquis de Hautefeuille, dûment moralisé, vint sans doute rapporter la mule cendrillonesque et baiser le joli pied tout honteux de sa colère.

* * *

« Qu'il y a de peuple à la cour ! s'écriait Mme de Lambert, j'appelle peuple, tout ce qui pense bassement et communément. » Et Mlle de Scudéry, cette ennemie déclarée des femmes savantes, s'effarouche de ce que « la grossière ignorance de tant de femmes de qualité déshonore son sexe ». Nul besoin de leur témoignage pour savoir que la grossièreté et l'ignorance existèrent toujours et même dans les meilleures compagnies. Si le génie humain se montre toujours égal et constant à travers les âges, l'esprit féminin garde, lui aussi, dans son mal comme dans son bien, la même immutabilité. Mais avec cette constance du meilleur et du pire, il y a un renouvellement nécessaire des qualités et des défauts féminins et c'est en ce changement que consiste notre évolution.

La culture féminine de la vieille France a cédé la place à un autre mode de formation intellectuelle depuis que la société qui la donnait n'existe plus. On s'aperçut qu'il n'y avait plus de salons en constatant qu'il n'y avait plus de société. Les derniers salons de cette société disparue furent ceux de la comtesse de Boigne, de Mme de Staël, de Mme Récamier. La nièce de Mme Récamier,

Mme Charles Lenormand, nous dit dans une préface à la correspondance de sa tante, que dans ces cercles on ne causait déjà plus : on était trop préoccupé d'intérêts matériels. Chacun ne pense qu'à se faire sa place ou à conserver celle qu'il a le bonheur d'avoir. Le parvenu avait apporté une profonde perturbation dans la vie sociale ; il en avait perverti les mœurs, le ton ; il avait remplacé par un luxe insolent la plus aristocratique simplicité. Mais Mme Lenormand ne fait pas l'erreur de croire que l'esprit, privé de son théâtre naturel qui est la société, ait pu s'éclipser d'un monde où il avait contribué libéralement, anonymement à l'embellissement des mœurs. Elle lui voit prendre une toute autre direction. Il se matérialise comme le siècle lui-même ; il s'individualise, et trouvant sa valeur marchande, renonce au désintéressement qui lui avait été si naturel. L'instant n'est plus aux conversations fleuries. Il faut aux esprits que les grandes questions politiques passionnent, un autre théâtre que les salons, il faut la tribune, le livre, l'article et même la terrasse des cafés révolutionnaires.

Notre époque peut prêter à des considérations analogues. Les questions sociales politiques ou religieuses absorbent encore et même davantage aujourd'hui toute notre attention et demandent

l'emploi de toutes nos facultés. Ce n'est pas sous un régime d'opinions et de partis que la société pourra de sitôt se reconstituer et redevenir non pas ce qu'elle fut, mais ce qu'elle pourrait être. Il n'y a plus de sociabilité parce que le principe dominant de notre société actuelle est un individualisme pratiqué à outrance et justifié par les dogmes mêmes de la philosophie révolutionnaire. L'art du savoir-vivre tel qu'il fut pratiqué sous l'ancien régime était de nature à maîtriser les passions du cœur et d'esprit instinctivement ennemis ; il imprimait aux relations des êtres un caractère d'affectuosité et de respect humain ; c'est lui seul qui donne à la vie sociale le sourire. Laissés à leurs impulsions, les hommes retrouvent spontanément la férocité et la méfiance des âges primitifs.

Non seulement les fossés qui séparaient autrefois les esprits sont devenus des abîmes, mais encore à cet antagonisme des choses un individualisme anti-social nous a fait une loi d'apporter notre antagonisme individuel. L'anarchie pénétra si fort la pensée française, qu'il n'y avait avant la guerre, aucun sujet, aucun point de vue sur lequel trois personnes réunies pussent s'accorder un instant. Et cette diversité dans les opinions, passait sous le couvert d'une erreur, comme la preuve même d'un immense bénéfice

intellectuel, alors qu'elle n'était qu'une preuve de l'anarchie de la pensée française. Une barbare cacophonie paraissait préférable à un harmonieux concert. Conceptions confuses, informes, bigarrées, s'affaiblissant l'une l'autre pour l'appauvrissement de l'intelligence individuelle et générale donnait l'illusion de la plus haute somme de richesse. D'où en art comme en littérature pas plus d'unité qu'en politique ; pas de confiance ni de crédit. L'individu est roi et autocrate, donc, autant d'autocrates que d'individus.

Les dogmes révolutionnaires n'ont pas amélioré l'homme ; ils n'ont fait qu'ouvrir la porte à ses sauvages instincts. Matée par le génie social, la bête humaine s'apaisait, faisait des grâces, elle s'était prise au piège de ses coquetteries, de sa propre séduction. Avec la liberté elle a retrouvé son animalité et alors l'homme est devenu vraiment un loup pour l'homme. On a vu que la source des injustices humaines n'a pas été tarie avec la chute de l'ancien régime. L'égalité devant la loi n'a pas fait régner la justice, mais elle a ruiné l'amour. Le démocratisme, le socialisme pratiqué n'ont été jusqu'à ce jour pénétrés ni d'altruisme ni de ce qu'on a appelé récemment la démophilie. Un homme d'esprit a fait ce logique paradoxe : « Le démocrate méprise le peuple. » Le démocrate, le vrai, est en

principe un oppresseur. L'amour du peuple est un sentiment aristocratique incompatible avec un démocratisme dont le principe moral est l'intérêt individuel, c'est-à-dire l'égoïsme, c'est-à-dire la haine et le recul vers les instincts barbares les plus assoupis. L'aristocratie française a fait la révolution parce qu'elle eut l'amour du peuple. Car la Révolution française était déjà un fait accompli dans la noblesse et l'aristocratie intellectuelle et jusque dans la famille royale, lorsque le premier coup de canon de la Bastille fut tiré. Mais si l'élite française de l'ancien régime avait ainsi perdu le sens de son rôle et de ses obligations, si elle avait bénévolement abdiqué, c'est sans doute que sa supériorité lui devenait une charge qu'elle n'avait pas la puissance de soutenir. Elle était déjà physiologiquement diminuée. Lorsque la bourgeoisie aura évolué quelques siècles dans le bien-être et l'opulence, se suicidera-t-elle à son tour en faisant en faveur du vrai peuple, cette révolution que l'aristocratie fit à son profit ? C'est peu probable heureusement.

Pour l'instant « l'aristocratie nouvelle » est encore dans l'enfance ; elle est trop près de sa nature physique, de ses appétits les plus matériels pour être susceptible de cette *démophilie*. Sa sensibilité est encore dans toute sa verdeur ;

elle n'est mûre ni pour l'amour, ni pour la pitié. On a stigmatisé la morgue aristocratique. La morgue démocratique n'est pas moindre. Les défauts humains, comme les qualités, en changeant d'époque ne changent pas d'essence. Une fille d'avocat, de médecin ou de commerçant fortuné a exactement la même hauteur qu'une fille noble de l'ancien régime. Je ne sais si elle aura la même grâce dans la parfaite simplicité. Les moins observateurs ont pu faire cette remarque que la simplicité est le naturel apanage de la vraie noblesse. Pas d'aristocratie sans cette simplicité inimitable parce qu'elle est un signe de race.

Jamais encore l'altruisme n'avait été plus étranger à nos mœurs, à présent plus accessibles au caïnisme qu'à l'amour. Dans la société et jusque dans la famille, les individualités antagoniques entrent en lutte. L'individualisme social entraîne nécessairement l'individualisme familial. Si les droits des parents sur les enfants sont aujourd'hui si limités, il est permis de croire qu'à cet affaiblissement des droits correspond un affaiblissement des sentiments familiaux. On dit qu'il faut vivre sa vie et que les animaux nous donnent eux-mêmes l'exemple de l'égoïsme et de l'indifférence. Misérables raisons qui ne servent qu'à fortifier un instinct qui aurait assez de santé

pour se passer de théorie. La reconnaissance et le respect envers nos parents sont au même titre que l'amour un acquit de la civilisation, des sentiments développés dans une société pleinement humaine et que les principes démocratiques au nom des droits illimités de l'individu ne tend qu'à affranchir.

Cette absence d'altruisme se fait sentir jusque dans la servitude qui a pris aujourd'hui un caractère plus humiliant que ne l'eût jamais l'esclavage. On voit encore ce que fut l'esclavage rien que par les mœurs de cette société musulmane qu'il a été donné à l'auteur de ce livre d'observer en Tunisie. Il a pu voir quels rapports d'affectuosité unissent maîtres et serviteurs, la familiarité des vieux domestiques et le respect des jeunes maîtres pour ces vieillards qu'ils n'oseraient pas nommer par leurs prénoms seuls, mais par le prénom précédé de l'appellation affectueuse de père, oncle, mère, tante. On peut leur rendre cette justice, qu'ils apportent dans leurs rapports sociaux un sentiment très élevé de la dignité de l'homme. L'esclavage existe parfaitement chez eux et il est plus doux que notre servitude. Les formes de notre sociabilité moderne paraissent à la bourgeoisie indigène — quasiment contemporaine de Louis XVI et non pas moyennâgeuse comme on l'a dit —

souvent fort dures. Le « garçon ! » impératif habituel aux cafés et aux restaurants blesse le musulman dans le sentiment tout religieux qu'il a de la fraternité humaine. En ce qui le concerne il a trouvé une façon ingénieuse d'interpeller le garçon de service dont il ignore le nom. Il l'appelle « frère ». Ainsi, dans l'ancienne noblesse française et particulièrement dans la noblesse de province, celle qui tirait l'épée pour le service du roi, il existait entre maîtres et serviteurs des liens d'affection et de reconnaissance qui n'existent plus dans la société nouvelle.

Ce dont nous ne nous apercevons pas suffisamment, c'est que l'argent qu,i seul, fait actuellement les différences sociales, est ce qui les marque le plus durement.

S'il ne faisait pas naître hélas d'autres regrets, l'individualisme serait déjà suffisamment regrettable rien que par sa nocivité à la vie sociale. On a dit avec raison qu'il n'y a de conversation qu'entre gens de même avis. Ajoutons, et de même culture et de même niveau. La conversation devient alors une force de communication, de pénétration intellectuelle et à ce titre elle est non seulement attrayante, mais utile. Si elle se borne à n'être qu'une façon d'affirmation de soi,

ou de domination sur les autres, elle apparaît vaine et sans résultat. La conversation est aujourd'hui un art périmé; occupation d'intellectuels et d'artistes flâneurs ; d'individus isolés et dépareillés ; plaisir tout désintéressé qui ne peut être cultivé que pour lui-même. Cette déchéance de la conversation entraîne nécessairement l'amollissement du langage. Notre langue parlée actuelle, dont le théâtre moderne, par exemple, est une expression très réaliste, les gens du XVII^e^ siècle, habitués à s'expliquer avec une ferme et élégante précision, ne l'auraient pas comprise. Echange instinctif et rudimentaire d'idées, choc de sensations qui n'échappe pas toujours à la banalité et à la vulgarité tant pour la forme que pour le fonds.

Il est logique que ne sachant plus parler nous ne sachions plus écrire. Les femmes de la vieille France n'ont dû la supériorité de leur style qu'à la perfection de leur langage. Alors que la femme la plus ignorante avait le style le plus charmant, la femme la plus cultivée aujourd'hui n'a pas de style. Aussi n'écrira-t-elle plus. La correspondance disparaît de nos mœurs comme la conversation. Je veux parler de cette correspondance qui est un mode de culture, celle qui a une action sur les mœurs et les esprits. Notre langue qui ne se maintient ni par la conversation ni

par la correspondance ne garde toute son intégrité qu'à travers les quelques grands écrivains qui en conservent la pureté. France, Maurras, Moréas, Gourmont. Barrès, Lemaître, voilà les meilleurs gardiens de la nationalité française, les seuls protecteurs de ce qu'une société toute entière gardait autrefois. Aussi sont-ils les champions de nos traditions, bref de notre civilisation.

La culture féminine aristocratique a été remplacée par l'instruction démocratique. L'instruction, c'est-à-dire pour les besoins strictement pratiques, le nivellement qui diminue le nombre de ces supériorités qui font la valeur des sociétés. Outre que ces supériorités sont seules productives du point de vue d'une contestation supérieure, c'est à leur contact que la masse elle-même se cultive et se développe dans une certaine mesure. Ce n'est pas en instruisant la masse qu'on la tire le mieux de la véritable ignorance, mais en laissant librement s'exercer sur elle l'influence de cette élite qui a le pouvoir de projeter son rayonnement sur les parties obscures de l'édifice dont elle est la lumière.

Beaucoup plus de femmes savent aujourd'hui l'orthographe : voilà le bénéfice ! Mais nous avons désappris à penser, à écrire, à parler et voilà la perte. Nous ne sommes pas devenues des sottes,

mais nous ne sommes plus des femmes d'esprit, voilà la différence. On n'est pas des femmes d'esprit sans culture, et il n'est pas de culture sans société. Par l'effet d'un juste équilibre des choses, à mesure que la sociabilité a disparu de nos mœurs, la vie du dehors a pris une plus grande envergure. Les heures consacrées autrefois à des causeries sur la poésie, la littérature, la métaphysique et l'amour, on les passe sur les avenues et les boulevards, les magasins ou les five o'clock. On fait l'amour, mais on ne le pense plus, ce qui est tout différent.

Comment s'étonner que les mœurs féminines, ayant pris un caractère nouveau, l'esprit féminin se soit aussi modifié ? La vie actuelle des femmes privées de tout sérieux aliment intellectuel ressemble plutôt à la vie des femmes musulmanes qu'à celle de leurs aïeules de la vieille France. La forte culture religieuse ayant elle-même disparu de notre éducation moderne, la religion n'apporte plus que par hasard les bienfaits de son spiritualisme et de sa discipline. Bien des femmes, même des plus ignorantes, professent non sans fierté, l'indépendance religieuse comme si l'athéisme ou l'agnoticisme leur conférait une supériorité. Elles ne font pas la réflexion que cet état intellectuel tout négatif ne saurait être à lui seul comme une culture religieuse un

moyen, mais actif, d'enrichissement et de supériorité intellectuelle et morale. Si bien qu'au seul point de vue de l'esprit l'absence de culture religieuse serait déjà un mal, Ce n'est pas dans cette sorte d'instruction à l'allemande qui a remplacé notre culture à la française que nous trouverons les éléments nécessaires à notre formation morale. Privées des joies de l'esprit et du cœur, les femmes demandent aux plaisirs de la vie matérielle éperdument renouvelés, cet oubli de la vie indispensable à qui veut vivre avec force. Les femmes de l'ancien régime n'étaient ni plus vertueuses ni plus pures, elles n'avaient pas plus de « vertu » au sens étroit où l'on entend aujourd'hui ce mot, mais elles étaient de plus grandes natures morales, c'est-à-dire que leur vie intérieure avait, jusque dans le péché, plus d'intensité et plus de profondeur.

Cette instruction dont les femmes sont pourvues pendant leur adolescence, comme elles sont pourvues d'un trousseau, elles en perdent rapidement un bénéfice par trop hâtif. Distribuée à coups de manuel elle déplie devant l'intelligence toutes les images de son kaléidoscope. Extérieure à elle c'est une haie proprement taillée qui cache un jardin stérile et inculte, une honnête façade à la médiocrité. C'est pour l'esprit encore informe sur lequel elle s'exerce un germe qui avortera si

des conditions exceptionnelles n'en favorisent l'éclosion au moyen d'une culture patiente, permanente et dont la durée ne se circonscrit pas dans un nombre défini d'années.

Les femmes ne lisent plus ou ne savent plus lire. Les plus éclairées ne peuvent se vanter d'avoir fait seulement les lectures de Mme de Sévigné. Notre esprit n'a pas la même vigueur ou il manque d'entraînement. Car si Mme de Sévigné lisait saint Augustin, Pascal ou Bossuet, ce n'était de sa part ni snobisme, ni pédantisme, mais curiosité passionnée pour une haute pensée et l'enseignement qu'elle allait en retirer ; il s'agissait de savoir ce que saint Augustin, Bossuet, Pascal pouvaient lui apprendre pour la vie du jour même qui allait s'écouler. La lecture des maîtres est aujourd'hui de l'enseignement pour l'enseignement. Effleurer la littérature ou la philosophie pour les exigences d'un programme d'examen, ce n'est pas connaître la littérature et la pensée humaine. Ce n'est pas fortifier son intelligence, sa sensibilité de la raison et de la sagesse du monde accumulées.

Il y avait autrefois entre les hommes et les femmes inégalité d'instruction et égalité de culture. L'égalité d'instruction correspond aujourd'hui à une inégalité de culture et cette différence est à notre détriment. Il est impossible de n'être

pas frappé de ce fait significatif que la mentalité des hommes cultivés est sensiblement plus élevée que celle des femmes malgré l'équivalence des moyens dont ils disposent les uns et les autres.

Cette lacune de l'instruction féminine, la société ne peut la combler, la vie mondaine ayant perdu toute valeur éducatrice. On a donné à l'esprit féminin une nourriture trop riche alors qu'il était encore dans l'enfance et voilà qu'au moment de son plein développement on le laisse languir. Rien d'étonnant qu'il perde sa vigueur !

L'instruction des femmes se termine actuellement au moment où les femmes d'autrefois commençaient à peine à se former. L'amour, le mariage avant la culture c'est dans l'ordre et dans la nature des choses. Il faut que le développement des sentiments aide à celui de l'esprit.

Mme de Genlis nous apprend dans ses mémoires qu'elle s'était mariée de bonne heure et ne sachant rien. Elle fournit un bon exemple de la formation intellectuelle d'une femme du monde de son temps. Sans doute, avait-elle appris quelques notions de grammaire rien qu'en assistant aux répétitions de latin de son frère. Un familier de sa petite enfance lui apportait en cadeau les poésies de Gresset ou les fables de La Fontaine en l'engageant à les apprendre par cœur. Chez Mme de la Popelinière elle avait entendu lire des

pièces, des vers, des chansons, vu jouer la comédie, causé familièrement avec l'abbé d'Olivet, le poète Bertin, le peintre La Tour, le musicien Rameau, le comte de Saint-Germain qui avait des connaissances universelles, et tant d'autres... Cependant elle était ignorante et ce fut dans un couvent où elle fit un séjour pendant que son mari était aux armées, que Mme de Genlis commença une instruction qu'elle devait toujours continuer. La voilà qui, livrée à ses seules inspirations, entreprend l'histoire romaine — avant l'histoire ancienne — et tous les livres qui tombent au hasard sous ses yeux : c'est l'*Histoire ecclésiastique de Fleury* qui fait ses délices, puis les *Provinciales*, les *Lettres* de Mme de Sévigné, le théâtre de Corneille. Elle lit le *Spectacle de la Nature* de Pluche et s'éprend d'histoire naturelle. Un chirurgien lui donne des leçons d'ostéologie, lui apprend à saigner et à panser. De l'*Histoire de Rollin* elle saute aux comédies de Marivaux, du père Bougeaut au père Bonhour, de Saint-Evremond à Pascal, à Bossuet, à Massillon, à Buffon :

« *Je lis ainsi ces trois sublimes écrivains*, dit-elle de Pascal, de Bossuet et de Massillon, *d'abord le profond Pascal pendant une demi-heure ; il fortifiait ma foi par ses admirables raisonnements ; ensuite je lisais avec saisissement une trentaine de*

pages de Bossuet, après cela je me reposais dans le ciel avec Massillon. » « *Que je plains,* ajoutait-elle encore, *ceux qui n'aiment ni l'étude ni les beaux-arts !* »

On imaginerait volontiers que la comtesse de Noailles qui soutient brillamment dans notre siècle la tradition du génie féminin français, eût une formation d'esprit de ce genre, personnelle et passionnée. Toute pétrie de sensibilité romantique elle n'en est pas moins dans la tradition de la culture féminine à la française. Son esprit et sa sensibilité ne s'ouvrirent point entre les murs étroits d'un brevet ou d'un baccalauréat, mais dans la large atmosphère de la beauté et de l'amour. Son gracieux génie n'est pas alourdi de science... Non, Mme de Noailles n'est pas savante ; elle a fait son miel des cœurs et des intelligences de choix qu'elle a butinés avec flamme et tout en passant.

Il n'est pas d'autre manière de concevoir l'éducation des femmes, non pas celle qui permet à des milliers d'entre elles de prendre un titre pour des nécessités pratiques, mais celle qui favorise les plus hautes facultés féminines. Les grandes écoles ne sont pas la pépinière des femmes de génie. Mme de Maintenon en fit l'expérience à Saint-Cyr. Elle n'avait pas suivi la bonne tradition ; son innovation allait à l'encontre de ces

mœurs à qui elle devait sa formation personnelle. Louis XIV qui ne s'y était pas mépris, jugeait sévèrement son œuvre : *Mme de Maintenon s'est trompée avec d'excellentes intentions*, disait-il. *Ces filles sont élevées de manière qu'il faudrait de toutes en faire des dames du Palais, sans quoi elles seront malheureuses et impertinentes.* » La grand'mère de Mme Geoffrin ne disait-elle pas aussi : « *Si ma petite-fille est une bête, le savoir la rendrait confiante et insupportable.* » L'instruction à l'allemande qui ne suffit pas à faire des femmes cultivées à la française, ni des femmes supérieures, suffit à faire des sottes prétentieuses. Mme de Maintenon s'aperçut qu'elle n'avait pas formé des femmes d'esprit comme elle l'avait cru, mais des pédantes et elle eut à réagir contre son premier système. La science qui n'est pas vivifiée par une culture large et ardente qui perfectionne l'esprit et le cœur lui-même et agrandit le champ de la vie morale est non pas seulement inutile, mais dangereuse. Elle peut n'avoir aucunement amélioré l'intelligence et gâté le sentiment, et chez les femmes, l'esprit ne va pas sans le cœur. Pédantes et précieuses sont vouées à l'oubli ; il faut quelque chose de plus aux femmes pour survivre. Ce quelque chose c'est le sentiment de l'amour où le génie féminin puise toute la force.

DE L'AMOUR

Evolution de l'amour français. — Altruisme et individualisme amoureux. — Le triomphe de l'amour au XVII^e siècle ; Louis XIV amant chevaleresque. — Déchéance de l'amour à la chute de l'ancien régime. — La femme et l'individualisme démocratique. — Supériorité de la sensibilité amoureuse féminine. — La Joconde.

Par un décret de la Cour d'amour que nous présidons, nous avons décidé que la nation la plus spirituelle devait être la plus amoureuse (1). Cette supériorité ressort à chaque page de notre histoire et de notre littérature... Mais il faut reconnaître pour satisfaire à la vérité, que cette supériorité n'avait jamais été moins brillamment soutenue ni plus faiblement démontrée que dans le dernier temps du XIX^e siècle et la première décade du XX^e.

Comment l'amour n'aurait-il pas évolué avec les mœurs ? Alors que la vie française a subi

(1) Notre livre à paraître sur « La vertu de l'amour français ».

dans son ensemble une transformation si totale, lui seul garderait-il encore ce même tendre et brillant visage qu'une société portée à son plus haut point de perfection lui avait donné...? Non ! Et s'il était possible de s'abstraire d'un spectacle où nous sommes à la fois acteurs et spectateurs, peut-être verrait-on cet amour à la française, spirituel, héroïque, chevaleresque, tel qu'un astre glorieux qui marche vers son déclin.

Pourrait-il en être autrement ? L'amour a toujours le caractère de son temps. Expression momentanée et permanente de l'intelligence et de la sensibilité humaine, il tient de l'homme sa force et sa faiblesse, ses vertus et ses vices. Tant vaut l'époque, tant vaut l'amour. Osons le dire aujourd'hui, à l'aube d'une renaissance de la vie française : la débilité de l'amour ne fut pas dans notre temps un fait isolé, accidentel, mais le résultat de notre propre débilité.

La France a connu l'amour mystique du XIII^e^ siècle, l'amour païen de la Renaissance, l'amour classique et chrétien du grand siècle, l'amour libertin du XXIII^e^ et avec la philosophie sentimentale de Rousseau, l'amour romantique.

Le vice de l'amour libertin vint de l'excès même de ses qualités. Il est à l'image de l'homme parvenu au zénith de la vie sociale, au comble de

l'art du savoir-vivre et qui n'a plus assez de sève dans son corps — cependant puissant — pour satisfaire aux exigences démesurées d'un esprit emporté au delà des limites qu'impose la sagesse : essor audacieux et, hélas, funeste, mais conçu dans l'ivresse du plus merveilleux équilibre. C'est l'épanouissement ultime de l'amour, sa suprême floraison, instant unique dont un germe de mort accentue encore la suavité.

A l'aurore du XIX^e^ siècle, l'amour est comme une belle femme qui s'évanouirait à l'aube, après une nuit de fête et de trop fortes voluptés : il est exténué. Fatigués de toutes les délicatesses d'une vie élégante et belle, les gens du siècle avaient déjà cherché dans les joies de l'idylle : bergeries et paysanneries le tonique passager, le fortifiant illusoire dont ils sentaient le cruel besoin.

L'amour romantique fut l'enfant de son siècle, et un siècle malade ne pouvait donner le jour à un enfant vigoureux. Aussi l'amant romantique ira-t-il vers *la Nature* comme à une fontaine de Jouvence pour retrouver la force, l'énergie si follement dépensée, pour se perdre en elle, s'identifier à elle et cette lâche rupture avec la raison et la volonté sera la plus insigne erreur. Dans l'amour le génie de l'espèce et le génie humain ne se peuvent impunément confondre. La subordination volontaire de l'homme à la

nature suppose la subordination de l'amour à la sexualité de l'art à l'animalité. A la source régénératrice la seulement romantique ne trouvera que l'individualisme, l'individualisme aux longues dents, toujours un peu carnassier qui ne sait rien de l'amour ni du généreux désintéressement qui en fait la sublimité.

A le bien pénétrer cet amour romantique est de l'amour un peu barbare ; un sentiment primitif que le génie de l'homme n'a pas encore poli, qu'aucun art n'a ciselé. Qu'est-ce que l'amour, sinon l'altruisme le plus facile et le plus séduisant, le plus capable encore d'améliorer cet animal humain dont la civilisation ne peut, à elle seule, contenir les instincts immuables. Il est le rayon qui éclaire sa vie, le souffle qui le parfume. Par sa grâce, le cœur s'élargit, l'esprit s'illumine... A la seule vue d'une créature humaine la bête se tait mâtée par une puissance supérieure... elle s'oublie ! S'oublier, oublier l'animal exigeant, égoïste, s'éloigner de lui, voilà tout le miracle de l'amour ! L'être qui respire et vit dans un autre corps, dans une autre âme a la sensation d'être doublé ! Tout cet amour qu'il se portait à lui-même et qu'il gardait prisonnier s'est enfin libéré ! Son âme plus légère est vraiment libre de ce moi dont elle était l'esclave.

Cet altruisme sans lequel l'amour ne serait rien de plus que l'expression violente de l'égoïsme sexuel et même de la haine, tempéré par la raison et animé par l'esprit, permet à l'homme de participer d'un peu plus près à cet humanisme dont il poursuit éternellement le rêve et qu'il n'atteint que très rarement dans l'amour.

...Il semble qu'aimer soit aisé et si naturel et qu'on n'ait qu'à suivre la douce pente de son inclination : un amour raisonné n'est pas de l'amour peut-être, mais un amour sans raison, un amour inculte n'est pas de l'amour non plus. Nous nommons ainsi de faux-semblants, des sensualités superficielles ; joies instinctives où l'esprit est déchu de sa souveraine place. Aimer est tout autre chose. C'est un art, une science, une religion ; une disposition naturelle du cœur qui veut, pour s'enrichir, toutes les lumières de l'intelligence.

Mais art, mais religion, ce n'est pas dire spiritualité pure. L'esprit et le corps ne font qu'un et ne pourraient être diminués qu'au préjudice du tout. La physique est qu'on le veuille ou non, la base de toute activité humaine ; elle est le *substratum* de l'amour. Les êtres n'inspirent d'amour qu'en raison de la sensualité qu'ils font naître. Il est beau que ce soit par les cellules, par le sang, que l'amour se trahisse ; il est beau

que la « fleur d'amour » colore les joues de Vincent et de Mireille surpris et que d'un feu inconnu ils sentent l'échappée ardente ! Envisager l'amour rien qu'en sa spiritualité ce ne serait pas de la vie ; mais l'envisager rien qu'en son sensualisme, ce ne serait pas de l'amour. Toutefois dans l'harmonieuse communion du corps et de l'esprit, de l'âme et de la chair, une direction, une prédominance s'impose et c'est à l'esprit que revient la souveraineté.

Cette souveraineté de l'esprit, cette maîtrise du génie de l'homme, sa supériorité sur le génie de l'espèce caractérise l'amour français dans ses expressions les plus éloignées et les plus différentes. Si le sentiment romantique en revenant vers la nature a divinisé l'individualité, le sentiment classique français, lui, s'éloigne tout au contraire de la nature pour mieux la vaincre, et, par son altruisme, dépasse l'individu. Il n'est pas l'amour naturel, il est l'amour social.

* * *

Voulons-nous connaître l'amour moderne ? Ouvrons les livres des femmes amoureuses. Car

si l'impitoyable enfant de Vénus blesse de ses flèches innocentes dieux et déesses, c'est sur le sein fleuri de sa mère qu'il a coutume de s'abriter. Il est visible que l'amour a gardé, dans la littérature féminine contemporaine, bien de ses tares romantiques. J'ai déjà signalé, dans le premier chapitre de ce livre, que le panthéisme qui caractérise l'imagination littéraire de nos femmes écrivains marque une régression de l'esprit féminin. Et non pas seulement au point de vue d'un art et d'une culture supérieurs, mais encore au point de vue de l'amour qui est l'œuvre de l'homme et non celle de la nature.

Au surplus, ce romantisme débridé, cette sensualité franchement démasquée, ce n'est pas tout l'amour moderne. Un simple regard sur nos tendances et nos mœurs actuelles suffit à nous révéler que l'amour est surtout affaibli par le matérialisme du temps. Matérialisme qu'il serait vain de stigmatiser et qui ne sera peut-être pas sans fruit. Il faut que des êtres fassent provision de vitalité pour que d'autres s'épanouissent luxueusement de ces richesses accumulées. Les beaux siècles du Moyen Age, non pas seulement féconds en biens spirituels, enrichirent l'arbuste qui porta les fleurs brillantes de la Renaissance, et le XVII^e^ siècle fut le parfait chef-d'œuvre de cette magnifique éclosion. Sans oser vaticiner, il

y a bien des raisons d'espérer une reviviscence de notre civilisation française et de ne voir, dans le XIX^e siècle, que le préparateur vulgaire d'une riche époque de culture et d'esprit.

Au reste, utile ou non, productif ou non, ce matérialisme n'en est pas moins un fait, un des caractères les plus sensibles de l'époque que nous vivons. Comment s'étonner que la fluctuation des rangs sociaux, l'esprit de lucre et le goût du luxe, la nécessité absolue pour chacun de suivre le mouvement accéléré de la machine sociale, aient détourné l'âme française de ses inclinations élégantes, affaiblissant les ressorts affectifs qui commandent l'amour! Lequel de nous n'a entendu dans sa province une vieille personne, quelque cher aïeul, se plaindre, s'étonner du changement des mœurs, de ce changement tout moral qui a imprimé aux sentiments, cette dureté, cet égoïsme dont ils apparaissent confondus, eux, gens d'un autre âge, presque d'une autre histoire. Car il suffit d'avoir une grand'mère de quatre-vingt-dix ans — et j'en sais une ! — pour connaître une petite fille de la seconde Restauration, une jeune femme du règne de Louis-Philippe, dont le grand-père aurait vécu sous Louis XIV. Les relations des hommes, en raison d'un individualisme que les conditions politiques rendent inévitable, ont

perdu l'urbanité, la complaisance et même cette affectuosité dont quelques-uns d'entre nous ont pu percevoir les tous derniers accents. Elles ont perdu leur caractère d'humanité. Dans l'histoire de notre temps, celle que nous ne lirons pas, on verra sans doute que les effets moraux de la démocratie se résument en deux mots éloquents : envie et haine.

Sans crainte d'être désavouée par les esprits vrais et lucides, aptes à voir les nuances morales et à les évaluer, on peut dire que les mœurs actuelles sont grossières. Le galant homme de la France historique, « l'honnête homme » du XVII^e siècle, possédant cet ensemble de vertus solides et brillantes, véritable brevet de distinction morale et d'honneur qui imprimait à la galanterie ce quelque chose de spirituel et d'élevé qui dépasse de beaucoup le simple but qu'elle vise, cet « honnête homme » n'existe plus ! Qu'il existe par exception et que l'amour résistant parfois au courant général se révèle ici et là chez des êtres choisis avec les nécessités spirituelles qui l'ennoblissent, sans doute ! Mais ce n'est pas quelques êtres isolés qui donnent leur caractère aux mœurs. Le XVIII^e siècle a bien vu avec les débauches amoureuses de la Régence, le platonisme du cercle de M^me de Gourgues et du chevalier de Jaucourt — le chevalier du clair de

lune — et l'héroïque passion de Mlle Aïssé !

L'honnête homme et la femme d'esprit furent les chefs-d'œuvre de la société qui en a laissé d'impérissables images. A cette femme d'esprit qu'il faut regarder comme une des puissances spirituelles de son temps, a succédé une femme qui n'est plus qu'un sujet de plaisir dont on rêve comme on rêverait d'une automobile, d'un cheval ou d'une maison de campagne. La femme a cessé de représenter une idée, un art ; elle a cessé d'émouvoir l'intelligence et la sensibilité de l'homme ; elle ne touche plus que sa sensualité ; elle est devenue un objet.

Comment l'amour, ce miracle de la civilisation et cet art, ne l'oublions pas, serait-il encore ce qu'il fut jadis : l'inspiration du génie, « la source de toutes les vertus sociales », comme le disaient Marie de France, les troubadours, Mlle de Scudéry et même le galant Corneille. Lui, le divin brandon qui enflamme les cœurs et les intelligences, le maître des poètes, des artistes et des héros, et qui fait la perfection des mœurs, leur politesse : ce goût de l'amour préside à toute notre histoire héroïque ; il fut un élément primordial de la vie française à ses époques les plus brillantes. En un mot, l'amour a chez nous un caractère ethnique.

On a dit à propos de la formation politique de

la France que c'est une œuvre d'art. On peut en dire autant de l'amour français où se sont mariés à travers les âges pour produire sa plus brillante fleur au XVII^e siècle, les éléments des races du Nord et du Midi, la rêverie celtique et la grâce provençale ; la passion italienne, la fierté espagnole. Mais il faut néanmoins que cet amour si savamment formé réponde à un génie constant de notre race pour qu'on en trouve l'inspiration aussi bien dans la poésie chevaleresque et dans les œuvres de la plus lointaine littérature que dans la poésie la plus classique. La légende celtique de Tristan, les lais d'amour de Marie de France, la poésie de Ronsard, la tragédie de Racine, les poèmes de Mistral et d'Anatole France, c'est le vieil amour de notre sol gaulois, celtique, français, en ses accents de grâce, de tendresse, de sensibilité passionnée, avec le même idéal de beauté et de noblesse qui donne aux gestes de la passion humaine quelque chose de vraiment supérieur. Amour au sens platonicien du mot, synonyme d'art et de beauté, sentiment essentiellement civilisé et civilisateur que l'intelligence domine, que le sens de l'honneur élève : « Fine et loyale amour », chantaient les troubadours. Mais les scrupules, les délicatesses, les loyales constances, charme de la poésie courtoise, ne sont pas froides mièv-

vreries, gracieuses grimaces d'un délicat snobisme. C'est vraiment dans le cœur qu'ils prennent leur source, et dans un esprit fier comme le cœur. Ils tiennent à cette aristocratie de l'âme dont les sentiments chevaleresques sont les produits naturels. L'amoureux français, qu'il s'appelle Roland, Amadis, le Cid ou même le prince de Nemours, est un paladin, avec son idéal d'honneur, de gloire et de tendresse.

Au XVII^e^ siècle l'amour français qui eut au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, et pendant la Renaissance, de si charmantes floraisons, arrive au point culminant de son épanouissement. Il est « l'amour courtois » de la poésie chevaleresque, « l'*amor divina* » de la Renaissance italienne, enfin « l'amour français » avec le caractère de noblesse de son siècle. C'est à la puissance, à l'énergie de ce sentiment amoureux, fortifié par une raison non moins active, que l'on doit en partie l'œuvre du XVII^e^ siècle. Si deux siècles plus tard on a pu trouver cette œuvre sèche et froide — comme de malheureux critiques l'ont dit et écrit à leur honte pour Racine — c'est que le goût devenu barbare, la raison faible, la passion molle, n'avaient plus le pouvoir de découvrir, sous la pureté de l'expression et de la manière, la chaleur, la violence de passions amoureuses auprès desquelles leurs sœurs romantiques

paraissent, ou plutôt sont véritablement efféminées et maladives.

Jamais encore l'amour français n'avait été si ardent, si puissamment païen sous des apparences si contenues et si polies. Le mot aimer paraît faible aux amants classiques. Ils s'écrient, et avec quelle fougue : j'adore, je brûle !...

Dans la littérature, la sculpture, la peinture, la beauté féminine a le même caractère. Elle est la grâce, l'élégance aristocratique française rehaussée d'une païenne luxuriance ; la vénusté mariée à la spiritualité.

Débarrassée de ses perruques et ses fontanges, surprise,

dans le simple appareil
d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

l'amoureuse classique, Chimène, Bérénice, Hermionne, Andromaque, est le noble animal féminin, souple, robuste, nerveux que Jean Goujon et Poussin nous représentent. Qu'ils se soient servis de modèles italiens de même que Corneille et Racine prenaient leurs héroïnes, à la Grèce, à Rome ou à l'Espagne, c'est cependant l'image physique de la femme du XVII^e^ siècle qu'il nous faut voir dans ces œuvres ; aussi classique que les belles canéphores de la frise de

Phidias ou les jeunes filles de l'Erecteion. L'amoureuse française est, au moral comme au physique, le même mélange d'ardeur et de noblesse, de flamme et de pudeur, brillant dans une nudité robuste et gracieuse. Elle ne ressemble que de fort loin à ces voluptueuses créatures de Boucher, de Fragonard ou de Watteau, qu'on lutine et baise à la dérobée. La « noble dame », la « suzeraine » de la poésie courtoise, inspiratrice de passions héroïques et de dévouements chevaleresques est un être fier, fort, ardent, qu'on ne prend pas mais qu'il faut conquérir.

Classique, avons-nous dit de la femme du XVIIe siècle, que Chimène, Andromaque, ou la princesse de Clèves symbolisent, mais qu'on pourrait aussi bien voir sous les traits de Ninon ou de Mme de La Fayette ; classique ou mieux attique ! Attique, comme les demi-dieux et les demi-déesses du grand siècle, comme le siècle lui-même, qui procède d'une surhumanité supérieure à notre humanité moderne. Atticisme ou clacissisme, cette haute qualité d'une race privilégiée, explique que l'art, le génie et l'amour lui-même puissent fleurir par une sorte de miracle, et illuminer tous les siècles postérieurs du rayonnement impérissable de ces fugaces éclairs qui symbolisent la civilisation. Mais il y a d'autres raisons encore pour expliquer l'énergie

du sentiment amoureux classique et la puissance des passions du XVII^e siècle français.

L'amour n'est beau que contrarié a-t-on dit ; ce paradoxe bien français contient une bonne part de vérité. Le XVIII^e siècle, athée et affranchi de bien des préjugés et aussi de certains points d'honneur, affranchi de ce sentiment du devoir qui avait été le frein de la passion classique et sa force, a perdu l'exaltation, le mysticisme amoureux. Pour avoir transgressé les lois morales de l'amour, il ne le connaît plus. Il cherche le plaisir et n'en trouve que l'ombre dans le libertinage et la débauche.

Il ne faut pas douter que l'énergie de l'amour au XVII^e siècle, n'ait été une conséquence de cette forte éducation religieuse qui. préparant l'âme au choc des passions, la préparait par contre beaucoup plus puissamment à elles. Car se défendre des passions, opposer à leurs égarements les forces de la raison et de la volonté, ce n'est pas toujours se soustraire à leur pouvoir ni en triompher... Le sentiment religieux ne suffit pas à rendre les mœurs tout à fait pures ; et au XVII^e siècle où les êtres ont tant de vitalité et de richesse physique, moins que jamais. Mais si l'homme ne se montre, à aucun moment, ni plus chaste ni plus vertueux, les moyens donnés à ses défauts comme à ses qualités, ne sont pas tou-

jours les mêmes. La crainte du péché, inefficace à transformer le cœur humain, ajoute à l'amour une valeur singulière. Donner à la faute d'amour une plus grande importance, c'est donner au plaisir d'amour un prix plus rare. L'ardeur de la défense est aussi celle de la défaite. Le désir maîtrisé sur les plus fiers sommets de l'être dévale d'une plus belle chute vers l'abîme redouté... Craindre l'amour c'est reconnaître sa toute-puissance, le révérer... Et le fuir ce n'est pas toujours lui résister, ou c'est lui résister du moins en l'adorant en succombant encore.

La XVII^e^ siècle, tout chrétien qu'il soit, a de l'amour l'idée la plus païenne. On a reproché à Racine d'avoir cherché ses modèles dans l'antiquité et aussi d'avoir peint des sentiments qui n'étaient que trop visiblement ceux de son temps. Et sa gloire est de mériter à la fois ces deux critiques ! Comment eût-il pu, avec tant de bonheur, faire frémir et brûler des âmes étrangères, s'il n'eût trouvé dans des êtres bien vivants ces grands sentiments communs aux grandes époques. Andromaque, Hermione, Phèdre, c'est la passion, l'amour féminin dans ce qu'il a de permanent ; et aussi bien et plus encore peut-être, la femme du XVII^e^ siècle que celle de l'antiquité. L'honneur de Racine est d'avoir si parfaitement synthétisé ce qu'il y a

d'invariable dans les passions humaines d'une société supérieurement civilisée et ce qu'elles ont de commun chez les puissantes individualités, dans des figures où la noble simplicité antique se marie à la pure grâce française.

Dans l'amour classique comme dans l'amour païen, la créature mortelle est le jouet de la divinité. Et si elle montre la même faiblesse, la même humilité, elle oppose aussi la même résistance à la fatalité. Phèdre, que poursuit l'implacable vengeance de Vénus, implore la cruelle déesse ; elle essaie de l'attendrir de ses larmes et de ses offrandes. Ainsi Louise de La Vallière, en pleurs au pied de son crucifix, les yeux et le cœur pleins d'une trop chère image, implore-t-elle les divins secours ! Et quand la divinité rigoureuse demeure sourde aux cris et aux supplications, la faible créature, brisée par une force supérieure, s'abandonne à l'amour cruel et triomphant. C'est « *Vénus tout entière à sa proie attachée...* » « *Elle n'est pas coupable*, disait le vieux Priam en parlant d'Hélène, *ce sont les dieux qui ont tout fait.* » La même humaine pitié accueille les belles repenties au sein de l'Eglise chrétienne, celles mêmes qui trouvent, comme Phèdre, l'amour jusques aux pieds des autels où elles se prosternent et le nom qu'elles y viennent oublier. Mme de la Sablière, outragée dans son amour, ne

fait qu'un pas pour aller de son amant au confessionnal, et de la passion à la sainteté. Toutes les brebis égarées sont ramenées au divin bercail par l'humaine douceur du pasteur, aussi indulgent que le vieux Priam pour la créature mortelle qu'il rassure et dont il sait l'innocence

Si l'on se plaçait un instant à un point de vue moral strict et tout inhumain, le XVII^e^ siècle chrétien apparaîtrait plus païen, plus immoral même que le XVIII^e^ athée et libertin. Mais la morale commune qui ne voit l'immoralité que dans cette faillite de l'instinct — laquelle serait la faillite de la vie — que favorise l'affranchissement de l'esprit, en a bien jugé. Le but de la vraie morale est de protéger la vie en protégeant l'amour, c'est-à-dire en le défendant. L'immoralité est bien dans le fait de s'abandonner à lui et de le laisser se détruire de ses propres forces. Les scrupules religieux, la crainte du péché ; ce sentiment du devoir qui fait toute la valeur de la passion d'une héroïne cornélienne ou d'une princesse de Clèves, c'est l'amour voilé aux regards ardents de Psyché. Plus de péché, le spectre du devoir évanoui, et voilà que l'imprudente Psyché, inondée de la lumière qu'elle a fait jaillir voit fuir l'amour de ses yeux déçus...

Il faut donc reconnaître que si l'esprit religieux du XVII^e^ siècle a, si on peut dire, favorisé

le sentiment amoureux et rendu l'amour plus dangereux en le faisant plus redoutable, il a, du même coup, embelli des mœurs qu'il n'avait pas le pouvoir de rendre plus pures. Les chroniques de Bussy et de Tallemant ne suffisent pas à en atténuer l'éclat doux et poli. Car si le siècle classique connut les passions les plus brûlantes, il eut aussi ses amours platoniques — amours que les scrupules fortifient en les combattant, mais dont la spiritualité maîtrise la sensualité. Louis XIII fut, dans toutes ses passions, de ces amants scrupuleux et délicats qui placent assez haut l'amour pour vouloir se défendre de l'atteindre. En tremblant il aime Marie de Hautefort ; il s'impose, non pas seulement de lui taire ses sentiments, mais même de ne pas la voir, l'approcher, l'entendre... Tout aussi platonique avec Mme de La Fayette, qui, platonique elle-même, s'enfuit au couvent pour ne pas succomber et n'employa son influence sur le roi qu'à le rapprocher de sa femme. A ce platonisme, on doit la naissance de Louis XIV.

Si l'on écrivait une histoire complète de l'amour français, les amours royales ne fourniraient pas les documents les moins intéressants. On verrait que les plus grands rois furent les plus grands amoureux. Sur la liste de ces rois-amants, après le nom de l'ardent Béarnais, et

celui du roi-chevalier qui inscrivait avec le diamant de sa bague de mélancoliques vers d'amour sur la vitre de sa fenêtre, on pourrait nommer Henri II, digne fils en amour du glorieux François Ier. La légende a réduit la longue passion du roi pour la belle Diane de Poitiers à une aveugle habitude des sens. Il serait plus juste peut-être de discerner en elle un exemple de cet amour à la française, où l'intelligence domine et qui est le contraire de la basse sensualité.

« *C'était grand pitié*, dit Mezeray, *de voir un jeune prince adorer un visage décoloré, plein de rides, une tête qui grisonnait, des yeux à demi éteints et parfois rouges.* » Mais ce témoignage, même s'il était désintéressé, n'enlève point à la beauté « éternelle » de Diane cette auréole dont la légende — qui ne ment pas — l'a entourée à jamais... Et pourquoi la beauté ne serait-elle pas éternelle sur la terre, puisque, se perpétuant dans notre mémoire elle est immortelle!.. Chez une Diane de Poitiers ce n'est pas seulement la chair qui rayonne, mais l'âme, l'intelligence; et de telle façon qu'elle retarde la déchéance physique et l'atténue. Que le rayonnement spirituel d'une telle créature ait en intensité et en durée une supériorité qui procède de la sienne propre, qu'il ravisse encore des yeux qui ne perçoivent plus les changements corporels tant ils sont

inondés d'une plus subtile lumière, quoi de plus naturel ? Mais ce n'est plus par les sens alors que l'amour persiste, c'est par l'intelligence. Là est sans doute la raison de cet amour tenace de Henri II que l'on n'a point compris — et c'est dans l'ordre — amour qui atteint par le génie de la femme qui l'a inspiré ses limites extrêmes.

Mais comment parler de cet amour français, de cet amour classique du grand siècle à la fois païen et chrétien, tout vibrant de vie physique et de vie spirituelle, sans parler de celui qui le symbolise si fortement de ce Titus, de cet Assuérus, de ce Pyrrhus, de Louis XIV, enfin, le royal, le chevaleresque amoureux !

La constance de l'amour courtois se trouve chez lui parfois en défaut, mais bien moins que de tendancieuses légendes voudraient le faire croire. Au reste il a tant montré qu'il était homme au sens le plus fort du mot, qu'on peut oublier qu'il fut roi aussi. Louis XIV avait, comme François Ier et Henri IV, une âme d'amant ; c'est un poète de l'amour... un artiste... Une femme n'est pas pour lui rien qu'un instrument de plaisir, un simple objet de volupté. Celle qu'il aime, sa « souveraine », sa « dame », devient la maîtresse de ses gestes et de ses pensées. Dans sa passion pour la duchesse de La Vallière brille cette fine fleur de cour-

toisie qu'il tenait de son aïeul Saint-Louis. Aussi impatient amoureux que savant casuiste de l'amour, il professe que « *plus une femme a d'esprit et de sagesse, plus enfin elle a de cœur, et que lorsqu'elle l'a donné il n'est plus en son pouvoir de rien refuser à son amant.* » C'est dire que l'intelligence qui enrichit la sensibilité enrichit aussi la passion. Ses amours — et il n'en eut de vraies que deux ou trois, ce qui pourrait bien être un minimum pour un royal amoureux de sa trempe — sont empreintes de spiritualité et d'idéalisme. Chez lui l'esprit domine et choisit. S'il s'éprend de la beauté toute spirituelle de cette blonde vierge boiteuse, lui, convoité des plus brillantes femmes, n'est-ce pas une preuve de son esprit magnanime et de son grand cœur ? On le voit auprès de cette touchante jeune fille au cœur tremblant, en suppliant, comme un vrai troubadour, lui disant ce qui l'a charmé, ce qu'elle a de supérieur, de noble et de rare, toute la tendresse qu'il rêve de mériter... Aussi n'est-ce pas au roi que La Vallière se rend, mais à l'homme, au génial amant.

Outré d'indignation chevaleresque, prêt à anéantir sa famille et la cour au moindre outrage, à la moindre humiliation faite à sa douce amie, sa sensibilité est telle qu'une fâcherie d'amoureux le trouble au point de lui donner des maux

de tête et des vomissements. On s'étonne de le voir aller chez elle trois fois par jour et de l'y voir entrer bien souvent à midi pour n'en sortir qu'à quatre heures du matin, alors que leurs amours n'en sont déjà plus à leur aube. Il passe des heures et des heures à jouer avec les « je vous aime ». Lui, si impressionnable et qui ne supporte pas la vue d'un accouchement, assiste Louise de La Vallière dans le sien. Le cou enlacé par les bras de sa maîtresse, il se voit mettre en pièces un beau collet de dentelles de mille écus ; une magnifique veste de broderies et de diamants porte des traces de la douloureuse crise. Rien ne rebute sa tendresse. Ce roi majestueux n'est qu'un admirable amant, le plus dévoué des époux.

Le docteur Chison contait un jour à Henriette d'Angleterre qu'après cet accouchement le roi, l'ayant fait appeler, lui demanda avec une extrême émotion si la maigreur de la duchesse n'était pas un mauvais présage, et que devant la joie du roi, il avait promis, non pas seulement la vie à sa maîtresse, mais même l'immortalité.

« *Vrai Dieu*, s'écrie Madame — qui était un peu jalouse — *quels charmes secrets a donc cette créature pour inspirer une si grande passion* ! — *Je vous assure*, reprit Chison, *que ce n'est pas son*

corps qui les fournit. — *Imaginez-vous*, dit Madame, *que l'on dirait qu'il n'y a que cette personne dans tout l'univers, qu'il la regarde avec autant d'amour et de passion dans le dernier moment d'une visite de sept ou huit heures comme dans le premier. Enfin je ne connais personne qui aime si bien que le roi.* »

La duchesse de La Vallière fit une chute de cheval qui nécessita une saignée. Le roi usa de tant de recommandations avec le chirurgien que celui-ci affolé, manqua par deux fois son coup. Bussy qui rapporte le trait — et on ne saurait le taxer de trop de bienveillance — conte que le roi devint pâle comme un linge au moment où Mme de La Vallière, en retirant son pied, fit rompre le bout de la lancette. D'un royal coup de pied il envoya le chirurgien à l'autre bout de la chambre, et tenant dévotement le pied de sa maîtresse dans ses deux paumes, il attendit l'arrivée d'un autre chirurgien.

La Vallière qui s'était relevée de ses couches diminuée dans sa santé et son corps, s'attristait pour son amour. Mais le roi, très tendrement, la rassurait : « *Je sais*, lui disait-il, *que je ne trouverai en personne les divins caractères qui m'ont su charmer et que je ne trouverai qu'en vous cet esprit aimable et charmant... Non, non, Madame, croyez que je ne me suis pas donné à vous par*

l'éclat de votre teint et le brillant de vos yeux. Ça a été par des qualités si belles que vous ne me perdrez jamais de la vie, en un mot, ça a été par votre âme, par votre esprit, par votre cœur que vous m'avez fait perdre la liberté. »

Quelle inconstance ne serait rachetée par un si noble langage ? Le roi parlait en poète... Et sans doute qu'il la reprit cette liberté, mais Louise de La Vallière ne la retenait alors que d'un cœur détaché de la terre. Elle avait méprisé ses humaines armes, elle ne pouvait être que l'épouse de Dieu.

Louis XIV était d'une telle susceptibilité amoureuse que les défauts de l'esprit et du cœur, une vulgarité, une sottise ou une méchanceté l'eussent éloigné en dépit de tous les attraits physiques. En entendant causer certaines dames de sa cour, il se tournait vers La Vallière et la remerciait tendrement de ne savoir dire que d'agréables choses. Les femmes qui ne retinrent pas son esprit ne surent capter ni son cœur ni ses sens. Mme de Montespan eut, pour se faire aimer, d'autres armes que sa beauté triomphante. Encore qu'elle ne sut point parfaitement l'orthographe et se fit tourner parfois ses lettres d'amour par Mme de Maintenon, elle était vraiment ce qu'on appelait alors une « femme d'esprit ». D'un esprit cultivé, éclairé, mais surtout vif et

mordant : l'esprit des Mortemart, nous dit Mme de Sévigné.

Mais le roi ne voulait pas seulement que sa maîtresse fût spirituelle ; il la désirait bonne. A Mme de Maintenon qui se plaignait un jour à lui de la dureté de la favorite, cet amant chevaleresque, qui défendait la cause de celle qu'il avait pourtant cessé d'aimer, donna avec l'impétuosité d'un cœur juvénile cette raison charmante : « Ne vous êtes vous point aperçue que ses beaux yeux se remplissent de larmes lorsqu'on lui raconte quelque action généreuse et touchante ? » Enfin Louis XIV avait besoin d'estimer l'objet de sa tendresse, véritable signe de noblesse des cœurs amoureux.

Ce qui caractérise surtout l'amour classique français, c'est que l'obstacle s'y oppose ordinairement à la passion. L'amour demeure voilé aux regards de Psyché ardente et curieuse. C'est cette réaction contre l'amour qui ne se trouve plus dans la passion romantique où l'amour n'est point défendu, mais recommandé, mais recherché. Il s'agit, non pas de ne point se laisser séduire par lui, mais de le séduire. Audacieux défi de la créature mortelle au Dieu qui abandonnera la curieuse Psyché à ses larmes.

Que cet obstacle de l'amour classique soit scrupule religieux ou sentiment du devoir, il ne retiendra sans doute que dans une assez faible proportion les amants qu'une violente passion possède. Le cas le plus commun est qu'on s'abandonne, après bien des luttes, à la passion et puis ensuite qu'on l'expie comme Mme de La Vallière. Mme de Montespan et Louis XIV se séparent parfois pour vaquer au salut de leur âme ; elle, se réfugie à Saint-Joseph et, par sa contrition, les pénitences sévères qu'elle s'inflige, essaie de regagner les grâces divines. Ainsi La Vallière avait, au second étage de son hôtel, sa cellule de carmélite et son cercueil ; et lorsque s'éloignait le bruit du carrosse royal, elle allait s'humilier dans ce sacré refuge et demander à Dieu la force de surmonter sa passion. Ces regrets, ces remords, ces pénitences qui contrarient l'amour, n'en rehaussent pas moins sa valeur. Bien défendu, il n'en a que plus de puissance sur l'âme qui se dérobe.

Ninon est une des rares amoureuses de ce temps qui soit demeurée étrangère à tout sentiment religieux. Une pure païenne, une sœur de la grecque Leontium. Epicurienne et pyrrhonienne, elle n'y perd point en grâce ni en beauté ; elle n'y perd qu'en amour. A cette vie harmonieuse — une des plus esthétiques, des

plus grecques qui soient — il manque quelque chose ; et la lacune est ici dans une philosophie trop intelligente, dépourvue de cette générosité qui seule fertilise l'âme. Au point de vue de l'amour, cette amoureuse de race, cette grande hétaïre du XVII^e siècle qui ne voulut souffrir ni pâlir des tourments amoureux a fait faillite ; et ainsi le cruel Eros, s'est vengé de cette audacieuse Psyché.

Parvenu à l'apogée de sa gloire, l'amour français ne pouvait se cristalliser dans une perfection qui a moins de durée encore que toute chose humaine. La réaction s'imposait. Il eut fallu une raison surhumaine à la femme française pour résister à un vertige devenu général. Souveraine de la société la plus brillante elle ne saura tenir entre ses mains troublées le sceptre que son esprit déjà ne protège plus. Cet atticisme parvenu au plus haut point de son évolution dans la société française aura-t-il les mêmes destinées que dans la Grêce antique et l'Italie de la Renaissance ? Sera-t-il là encore vaincu par les dieux qu'il a offensés.....

Un regard d'ensemble sur la civilisation européenne donne l'impression que le XVII^e siècle fut pour la France ce que le XVI^e siècle a été pour l'Italie et le V^e siècle pour la Grèce. L'intelligence humaine semble y avoir atteint

ce maximum de beauté et de lucidité qui présage des réactions prochaines et des ruines. La ruine de la civilisation italienne à la fin de la Renaissance et la Révolution française, ce sont là des vengeances habituelles aux dieux jaloux du génie quasi-divin des hommes.

A l'apogée de son bonheur et de sa gloire, la femme française est à la veille de sa déchéance. En bonne aristocrate elle fera, elle aussi, sa nuit du 4 août. De ces petites mains que Boucher et Watteau nous montrent tenant une navette de nacre et d'or, elle tissera joyeusement sous l'égide d'un amant philosophe, d'un Rousseau, d'un Voltaire, les chaînes de son esclavage.

Avec la chute de l'ancien régime, la femme, principe aristocratique de la société, civilisatrice traditionnelle, est déchue de son trône. Cette société, édifiée, améliorée par la vertu des sentiments chevaleresques qu'elle a cultivés et faits fleurir, disparaît. Plus de société, plus de souveraineté féminine, partant plus d'amour. Plus de sociabilité française et la femme qui a trouvé en elle ses titres de gloire et les raisons de sa souveraineté n'existe plus socialement. Elle rentre dans la masse ; et cesse d'être une supériorité. Dépossédée, elle recommencera une existence rétrograde, et des siècles s'écouleront avant

qu'elle arrive au sommet où elle avait eu le bonheur de s'élever.

II

La déclaration des Droits de l'homme en proclamant le citoyen, roi, devait, du même coup, porter atteinte aux prérogatives féminines. La souveraineté politique de l'homme ruinait la souveraineté sociale de la femme que les conceptions de l'ancien régime avaient permise et même favorisée. Affermi légalement dans le sentiment de son orgueil et de son égoïsme, jaloux de limiter exclusivement à lui tous les droits que lui conférait cette souveraineté, l'homme ne pouvait, d'aucune façon, en éviter les conséquences morales et sociales.

Les mœurs chevaleresques d'une société aristocratique peuvent seules donner à la femme sa valeur sociale et le rang qui lui convient ; avec elles l'amour et la beauté, la grâce et la faiblesse auront une place d'honneur. Ce n'est pas, en effet, par la vertu d'un individualisme développé par des institutions nouvelles, que l'homme s'effacera de bonne grâce pour céder le pas à la femme, mais par la vertu de sa générosité et d'un sentiment tout viril de son honneur. Le

féminisme moderne qui fonde sur les idées libérales pour relever la situation morale des femmes fait fausse route. Les principes révolutionnaires qui eurent pour effet la ruine de la souveraineté sociale féminine ne sauraient favoriser ce qu'il ont détruit de par leur nature.

La dureté, le mépris du fort pour le faible, voilà l'essence même du sentiment démocratique. L'égoïsme et l'envie que l'art social ne compriment plus dans le cœur de l'homme ont vite retrouvé leurs énergies premières. Le tigre qui veille sournoisement en lui,le vieil instinct jaloux prend sa plus douce voix d'agneau pour parler de l'égalité des hommes... Et l'humaine médiocrité, toujours attentive à lui plaire, établit son règne sur sa férocité.

Mais l'intelligence, mais la beauté, cette aristocratie de la femme oserait-elle exprimer royalement une supériorité naturelle ? N'aurait-elle pas le juste sentiment de son inopportunité, même de son illégalité ? « *La beauté, la première vertu du monde* » est devenue timide et honteuse depuis que les hommes pervertis ont cessé d'honorer la déesse.

Que Vénus cache bien ses épaules et ses seins, les roses de son teint et les rayons de sa chevelure, car l'hypocrisie sociale qui teinte de fausse vertu, la plus basse envie, la ferait pâlir et trem-

bler ! Comment serait-elle émue de son innocence et de la jeune mère d'Amour devinerait-elle la chasteté ? Nous ne sommes plus au temps où Phryné sortait de l'onde vêtue de ses seuls cheveux dorés, aux acclamations d'un peuple délirant d'admiration. Phryné ne perdit rien de son pouvoir en recevant ses voiles du christianisme ; elle perdit sa fierté avec son rang dans le monde, son bonheur avec le respect.

Ce mépris de la femme considéré comme une idée révolutionnaire est bien antérieur, d'ailleurs, à la démocratie républicaine. C'était déjà une idée révolutionnaire au XIII^e^ siècle. Jean de Meung, ce promoteur de la démocratie au Moyen Age l'apporta avec d'autres dans ce *Roman de la Rose* où il a continué à rebours l'œuvre de Guillaume de Lorris.

Le culte de la femme et de l'amour avait jusqu'alors caractérisé la littérature aristocratique ; le mépris de la femme et de l'amour fut considéré comme le nouveau caractère de la littérature bourgeoise.

Il est logique qu'à une conception aristocratique de l'amour ait succédé une conception toute bourgeoise, puisque l'esprit des sociétés suit les fluctuations de leurs destinées politiques et sociales. Que la première affinée par des siècles de goût et de savoir-vivre fut supérieure à celle

d'une époque essentiellement positive, quoi de plus naturel ! Un but, quel qu'il soit, demande une concentration des efforts, toute l'activité de l'âme et de l'esprit. Qui veut honneur et fortune, ou les biens matériels, fera fi des biens spirituels ! A notre dure époque il faut choisir sans hésitation. Perfectionner son esprit, ses sentiments, suppose un certain détachement des plaisirs vulgaires. Mais les durs soucis du parvenir s'éloignent aussi bien des joies de l'intelligence que des jeux délicats de la galanterie. Non seulement ils ne savent pas flatter, mais ils font fuir ces divinités farouches : le beau, le vrai, le bien. Une dure ambition en captant tous les désirs de l'homme a ruiné en lui l'amour.

Pour une société qui suit des destinées strictement économiques, les amusements spirituels de jadis ne sont plus de saison. La lutte pour la vie, « struggle for life », veut que les plaisirs procurent à ceux qui leur demandent l'oubli des agitations vaines, d'une vie inquiète, instable, pressée, une ivresse plus brutale. La curiosité intellectuelle, le goût de l'amour ne sont plus des stupéfiants assez forts pour l'organisme actuel.

Ayant cessé d'être un art social, l'amour a cessé d'être un inspirateur. Il a disparu de nos mœurs avec quelques-unes de nos croyances. Encore une tradition dont l'âme française

perd, hélas ! le goût et le souvenir. Ce sentiment de l'honneur qui faisait la beauté de la passion classique est absent de l'amour démocratique. Un sensualisme à l'africaine a remplacé la courtoisie amoureuse.

Cette faillite de l'amour français, tout l'atteste : le roman, le théâtre, la peinture, le dessin. *Mort de l'amour*, tel est le titre sous lequel un spirituel artiste nous présente des dessins enlevés d'une plume finement française, cruelle aussi. On y saisit au vif les caractères essentiels de l'art contemporain : absence de tout idéalisme amoureux, prédominance de l'animalité passionnelle. La préoccupation constante des romanciers, des poètes et des dramaturges fut de noter consciencieusement — et ils ont fait en partie leur devoir d'artiste — toutes les nuances de la sensualité actuelle, et de donner de l'âme contemporaine une fidèle image. Ils ont marqué pour l'avenir que l'amour, non pas celui de demain ou d'aujourd'hui peut-être, mais l'amour d'hier, celui d'avant la guerre, fut incapable de dominer son individualisme, c'est-à-dire son égoïsme et son animalité.

Les Maximes de La Rochefoucauld, *Les Mémoires* de Retz, *Les Lettres* de Mme de Sévigné, *Les Mémoires* de Mme de La Fayette, pour ne citer que quelques chefs-d'œuvre qui donnent,

sous la plume de ces amateurs supérieurs des lettres, des mouvements de l'âme de leur temps, nous disent d'assez haut que la psychologie du grand siècle dépassait de beaucoup la nôtre. La gamme de nos sentiments semble s'être rétrécie de quelques tons.

Mais c'est dans le théâtre actuel que nous trouvons de la femme et de l'amour l'expression la plus plate, l'image la plus vulgaire. Où êtes-vous Chimène, Andromaque, Bérénice, Iphigénie, âmes fortes et altières, symbole de l'âme féminine française fière et un peu farouche, tendre, cependant et toujours belle ou gracieuse ? Des femelles au même titre que les « Parisiennes » d'André Rouveyre, les fantoches féminins de M. Bataille et de Porto-Riche, prétendent s'imposer à notre admiration. Des femmes veules qui se tordent dans les convulsions de la passion la plus animale, des vaincues d'alcôve, des mendiantes d'amour charnel, des esclaves humiliées qu'on repousse et qui tendent leurs bras lascifs... Des femmes qui ne savent point parler pour dire les choses les plus simples et dont l'horizon moral ressemble au chaos..., qui ne savent pas commander à leur visage, à leurs nerfs, à leurs mots, à leurs sentiments et ignorent que la puissance d'un être est dans son esprit ; Mais des femmes qui se tortillent

comme des chattes frénétiques et n'emploient pour arriver à leurs fins que les moyens aussi bas qu'élémentaires bons tout au plus à cette créature primitive dont quelques gestes et quelques expressions sont les seules armes de séduction amoureuse ! Non, ce n'est pas là la femme française ; ce n'est pas celle qui revivra demain et dont l'image d'hier n'est pas encore effacée !

Il faut avouer ici que les femmes écrivains ont pour la plupart, durant ces dernières années, méprisé les spirituelles coquetteries, les pudeurs charmantes, les hardiesses franches et modestes de leurs sœurs du temps jadis.

Des images bien tracées par leurs soins nous les montrent non pas en « Vénus sereine comme le calme des mers », ni sous les traits purs et spirituels de Minerve, mais en bacchantes, en faunesses délirantes...

Le panthéisme qui fut la dernière mode de la littérature féminine a donné à la sensualité amoureuse son caractère le plus outré. Etre femelle, devint l'esthétique des poètes et des romancières de l'amour. « — Je suis très animale », nous disait un jour la plus gracieuse femme avec un fin sourire... Hélas !...

La littérature masculine avait déjà enlevé à la beauté l'auréole spirituelle qui l'achève et refusé à la femme sa nature morale et son attrait

intellectuel. Elle avait perdu le souvenir des grands modèles féminins de la France classique et de la Renaissance italienne, pour ne s'attacher qu'à la robe lustrée de la primitive femelle, à ses gestes félins minutieusement décrits. Les femmes ont fait mieux encore ; enflammées de zèle et d'obéissance elles ont dépassé la simplicité du réalisme pour aller jusqu'au lyrisme du symboles Dans l'exaltation de ce sexe dont elles étaient la glorification, elles sont allées jusqu'à célébrer les grâces de leur animalité et leurs dyonisiaques sursauts.

* * *

Ayant dans un précédent chapitre concédé à l'homme la supériorité intellectuelle qu'il mérite, il est une autre supériorité que je ne suis pas disposée à lui reconnaître, celle du sentiment. Il paraît logique que l'inégalité intellectuelle se complète d'une inégalité morale et si la première est à notre détriment, la seconde est à notre honneur. Qu'on me permette de rappeler qu'il s'agit uniquement ici de la sensibilité amoureuse et que je ne traite point l'entière sensibilité féminine

L'organisation masculine présente en général pour la finesse de la sensibilité amoureuse, le même inachèvement, si on peut dire, que l'organisation féminine pour la puissance intellectuelle. C'est, chez l'homme, une sorte de rusticité innée et comme physiologique encore aggravée par l'actuelle inéducation du sentiment masculin. Et ce qui prouve bien qu'il y a dans le cœur de l'homme une native imperfection, c'est que même chez les artistes et les hommes de génie dont la sensibilité est particulièrement riche, il en est peu de sensibles au sens féminin et large du mot.

Cette prédominance du sentiment, cause habituelle d'infériorité dans les œuvres de l'esprit est l'unique raison de la supériorité morale des femmes en général. La plus simple a une casuistique sentimentale que l'homme supérieur pénètre rarement. Mais l'œuvre de la sensibilité amoureuse féminine est toute spirituelle. Obscure, humble, elle ne laisse pas de traces dans le monde. Sa grandeur est sans éclat, sa sincérité toute silencieuse. Sa gloire modeste n'est visible que pour les yeux qui l'ont une fois surprise. Dans ses vers dédiés à Delphine Gay, Lamartine l'exprime magnifiquement.

L'étoile de la gloire, astre de sombre augure,
Semblable à l'insensé qui secoue un flambeau,
Eblouissant nos jours les pousse à l'aventure,
Vers un brillant tombeau.

L'étoile de la femme est la pâle lumière
Qui se cache le jour dans l'azur étoilé,
Monde mystérieux que seul à la paupière
La nuit a révélé.

Sur le front qui l'admire elle luit en silence,
Elle illumine à peine un point du firmament
Et de ses doux rayons l'amoureuse influence
N'enivre qu'un amant.

De cette sensibilité frémissante on ne saurait donner des preuves. Prouve-t-on la clarté de la lumière ou la douceur de la brise ? L'homme qui n'en a pas éprouvé la générosité doit renoncer à comprendre rationnellement ce que son cœur n'a pas senti. De cette absence aussi complète d'égoïsme qu'il est humainement possible, de cette naturelle disposition à s'oublier, d'une tendresse inépuisable, certaines femmes et pas des plus triomphantes peut-être, ont donné des chefs-d'œuvre, chefs-d'œuvre qui ne se fixent pas dans la mémoire des hommes parce qu'ils s'inscrivent hélas ! dans les cœurs mortels. L'amour, sous toutes ses formes, inspire les femmes et jusque dans leurs erreurs et leurs haines. Elles ont le génie du sentiment.

Depuis qu'une éducation supérieure et des mœurs, pleines d'humanité et d'art à la fois, ne polissent plus ces aspérités morales et intellectuelles qui différencient la femme et l'homme, l'harmonie entre des sensibilités nativement disparates devient nécessairement plus rare. Et les conséquences de l'inharmonie amoureuse ne se font pas seulement sentir dans l'amour, mais dans l'œuvre masculine elle-même. Le génie de l'homme, en raison des communions intellectuelles que les anciens rapports sociaux favorisaient était fructifié par le sentiment féminin. Il en portait la marque, Il y gagnait cette grâce, cette séduction quasi-charnelle que le commerce de l'esprit des femmes imprime. A toutes les belles époques, écrivains et artistes vécurent dans un cercle de femmes d'élite.

Même la personne extérieure de l'homme gagnait à cette pénétration du spirituel féminin ; et l'on peut dire qu'au physique comme au moral, dans sa grâce corporelle et spirituelle, le galant homme, l'honnête homme fut le chef-d'œuvre des femmes, l'homme qui joint aux plus viriles vertus, les finesses d'un sentiment supérieurement cultivé par elles.

Cette culture de la sensibilité masculine, il n'est plus au pouvoir des femmes de la donner et elles supportent les premières les dures consé-

quences de leur impuissance. Des natures divergentes qu'aucun savant artifice ne rejoint plus, reprennent donc leur primitif écart. Car si les femmes font les mœurs, les lois dominent les mœurs, et comment réagir contre un état de choses rendu inévitable par lois ! L'influence amoureuse de l'esprit féminin est impossible avec les nouvelles conditions de la vie sociale.

L'esprit, le mérite personnel ayant perdu tout prestige, il n'y a plus pour les hommes aucune raison de s'élever, de s'affiner. Il n'est pas nécessaire d'acquérir du mérite, de la « valeur » pour gagner cette estime des femmes qui est si vite de l'amour, puisqu'elles ne représentent aucune autorité, qu'elles n'ont aucun pouvoir et qu'elles sont tout acquises. L'homme n'a pas à capter une bonne grâce qui lui est donné bénévolement et même offerte. Les rôles sont intervertis. Lui, qui n'a plus le loisir de se livrer aux joies raffinées et délicates de l'amour, ne peut qu'en suivre les rites ; mais Elle est encore, et sera toujours, l'oisive et rêveuse créature que le calme du foyer prédispose aux chimères passionnées. Ne pouvant renoncer à son rêve amoureux, elle sollicite l'amour qui ne la sollicite plus et la fière et royale amante devient l'esclave amoureuse.

Si la femme trouve dans son cour assez de

richesse naturelle pour sentir obscurément l'intime désaccord qui la sépare du monde moderne, elle ne fera que tendre davantage et de toutes ses forces aimantes à diminuer une discordance qui trouble sa vie profonde. Les mœurs actuelles, son éducation, sa psychologie, tout la dispose à subir l'influence masculine, à s'adapter au milieu créé par l'homme quel qu'il soit, à le suivre avec une amoureuse obéissance. Une réaction morale serait le fruit d'une discipline intérieure, et d'une formation supérieure à nos modes actuels de formation spirituelle. Madame de Clèves en eût trouvé les moyens dans une haute conception de la passion, La Vallière dans sa foi religieuse. Où prendrions-nous aujourd'hui nos motifs de résistance ? Nos règles morales, notre idéal amoureux, quelle vigueur, quelle énergie a-t-il pour réagir contre les réalités présentes et contre une vulgarité de sentiments que notre cœur réprouve en secret. Pour un peu d'amour, il nous faut faire le sacrifice de nos facultés les plus riches et de notre raison d'être en un mot. Nous le consommons ce sacrifice, sans rancune et non pas en comédienne de génie ulcérée de jouer un rôle qui lui paraît très inférieur. Pas plus que l'Alicia de Villiers de l'Isle-Adam assez parfaitement belle au surplus pour être « l'idéal féminin des

trois quarts de l'humanité moderne », nous ne rêvons d'être aimées comme on n'aime plus !...

Fort heureusement les femmes n'analysent pas la vie et se contentent de la vivre. Se sentent-elles gênées, elles n'en cherchent pas les raisons et n'établissent aucune connexité entre l'état de leur cœur et celui des mœurs. Si elles ne sont pas satisfaites, elles en prennent leur parti.

Et comment serions-nous satisfaites puisque nous ne sommes pas à notre place, puisque la femme et l'amour ont cessé d'avoir du prix ! L'amour qui n'a pas de signification spirituelle et une profonde répercussion dans la vie sociale n'existe pas et ne mérite pas son nom. Il n'est qu'un bien matériel, un heureux appétit, il n'est pas de l'amour.

Mais l'homme qui n'a aujourd'hui ni le loisir ni le goût d'aimer n'est cependant pas coupable. Il subit les conséquences d'une fâcheuse destinée.

. . . . . .

Il me plaît de terminer cette digression sur l'amour par une anecdote symbolique. A la stupéfaction générale la Joconde disparut un jour

des galeries du Louvre. Ce vol eut un grand retentissement et fut considéré comme un malheur public. On savait que la Joconde était l'œuvre d'un grand maître et une toile d'un inestimable prix. Quel salon bourgeois n'en possédait une photographie petite ou grande ! N'empêche qu'il était courant de faire son *mea culpa* devant cette image et d'avouer la plus complète incompréhension de l'œuvre du Vinci. Au plaisir d'une originale sincérité s'ajoutait la satisfaction secrète de faire échec au snobisme.

Or, lorsque fût volé le fameux chef-d'œuvre que tout le monde vénérait de confiance et que presque personne n'aimait, les regrets furent unanimes et cette perte fut ressentie par tous, profanes et snobs avec, la même violence.

Seuls, les rares amis de la Joconde ne s'étonnèrent point nonobstant l'émoi général. Ils savaient que la beauté spirituelle de Monna Lisa n'était plus qu'un douloureux anachronisme ! ...Peut-être, pensaient-ils, que l'ombre d'un philosophe diabolique ou d'un grand Italien outragé est venue l'enlever mystérieusement, ou qu'assistée par un de ces génies qui opèrent dans les romans de chevalerie, la Joconde s'est elle-même retirée d'un monde où elle ne se trouvait pas à sa place !

Car enfin qu'est-ce que la Joconde ? L'épouse

du Florentin Francesco del Giocondo... Peut-être !... Mais sûrement, la très réaliste image d'une femme belle et cultivée de la Renaissance italienne, une verte tige de cette société florissante qui se para des Vittoria Colonna et des Julie de Gonzague. En un mot, une puissante individualité féminine du XVI^e^ siècle bien gardée par un savant pinceau.

Cette femme a existé. Léonard de Vinci ne l'a pas transfigurée ni même embellie. Image symbolique de « l'idéal féminin » de la Renaissance italienne, il a les traits de Béatrix, de Laure, de la Pampinéa de Boccace, des vierges guerrières de l'Arioste. Et cet idéal, élaboré par l'imagination poétique des siècles antérieurs et qui s'est fixé avec leurs sentiments, avec leur culture, sur le visage des grandes Italiennes, c'est l'idéal féminin français. Il arrive au XV^e^ siècle italien par le XII^e^ siècle provençal. La reine des Cours d'amour émigra de Provence en Italie, mais elle retourne en France, son premier berceau et nous la revoyons à la Cour de nos rois avec une beauté renouvelée. Le divin Ronsard la chantera sous le nom de Marie, d'Hélène ou de Cassandre. M^me^ de La Fayette l'immortalisera sous les traits charmants de la « Princesse de Clèves ». On la reconnaîtra encore pâle et brillante dans le poudroiement spirituel azur et or du

XVIII^e siècle. Elle est morte dans sa chair sur l'échafaud révolutionnaire.

Comme la Française du XVIII^e siècle, l'Italienne de la Renaissance fait des sonnets, des improvisations, des canzones. Elle est aussi la compagne spirituelle de l'homme, son égale par la culture, le goût passionné des lettres, des arts, de la poésie. Aussi les œuvres féminines de cette belle époque, en raison d'une intime communion spirituelle, témoignent, paraît-il, d'une telle virilité qu'aucune faiblesse n'y trahit le sexe qu'elles expriment.

Piquant et décence, coquetterie voilée de dignité, grâce amoureuse rehaussée de spiritualité, violente ardeur adoucie de noblesse, voilà ce que reflète le visage de la Joconde ! Yeux mignards et chastes, bouche amoureuse et spirituelle, l'expression rêveuse et un peu malicieuse, inspiratrice de quelque grand artiste, d'un Léonard peut-être, regardez-la muse grave et souriante, écouter sans broncher les contes de Maître Boccace. Car ce que nous nommons immoralité ou impudeur n'était, chez ces grandes natures, que l'expression la plus naturelle de la vie ; leur volupté dépourvue de toute fausse honte était consciente et comme empreinte de gravité. Et puis qu'on écoute la Joconde subtiliser dans une compagnie choisie sur le cœur et les sen-

timents tout comme à la cour d'Eléonore d'Aquitaine ou d'Ermengarde de Narbonne, mais avec plus de flamme peut-être, puisque « l'amour divin » de l'Italie cultivée, c'est l'amour courtois avec l'accent particulièrement passionné que lui imprime la forte race où il s'est développé artistiquement.

Comment donc la Joconde du Vinci, c'est-à-dire l'image d'une des plus belles personnalités féminines que le monde civilisé ait jamais connu, « l'idéal féminin » de la France et de l'Italie historiques, n'eût-elle pas été aujourd'hui l'œuvre la moins susceptible de satisfaire le goût public..? Monna Lisa demeurait dans les galeries du Louvre comme un témoin défunt, oui, deux fois mort ! du passé glorieux de la femme. En ce portrait archaïque la femme moderne ne se retrouvait qu'avec beaucoup de surprise et d'incrédulité... La Joconde était-elle belle ou ne l'était-elle pas ?... La beauté est si capricieuse ! Le sourire ailé qui flotte sur les lèvres de la Joconde et qui n'a de mystère que pour nous, paraissait surnaturel, énigmatique. Aucune sœur, aucun amant n'en sentait plus la finesse rêveuse, la tendre inquiétude... Et ce « sourire de Joconde », ce sourire d'un « idéal féminin », oublié, vieilli, se subtilisait en une sorte d'indicible étonnement, de douloureux mystère... Cela deve-

nait troublant et si intolérable, qu'oubliant la réalité de cette curieuse histoire, je me plais à imaginer qu'un troubadour oublié sur la terre, quelque cortigiano vieilli, souffrait silencieusement de cette inharmonie humaine ; et que, pour accentuer l'ironie de cette présence insolite par l'ironie d'un enlèvement, avec le secours des dieux complices, il a volé cette Joconde que nos yeux étaient indignes de regarder.

LA FAILLITE DU FÉMINISME

Le féminisme dans le passé et le présent. — L'influence féminine dans notre histoire : politique, lois, mœurs. — La protection des femmes dans notre société actuelle. — La beauté et l'esprit, armes d'un féminisme vraiment social. — Le triomphe du féminisme dans les grandes individualités féminines. — Le féminisme moderne est la faillite de la femme.

Stendhal disait : « *L'empire des femmes est trop grand en France, et l'empire de la femme trop restreint.* » Que dirait-il aujourd'hui où la femme fait son socialisme particulier et par la plus plébéienne des révoltes donne le coup fatal à son autorité et à son prestige. Le féminisme actuel n'est qu'une révolte d'esclaves, et la femme esclave, c'est là un non-sens de la civilisation, une régression.

Est-ce à dire que les femmes n'aient aucune raison de révolte ? Si elles réclament c'est que leur sort ne leur convient pas et qu'il ne peut sans doute leur convenir. Au reste, ces réclama-

tions n'ont rien de bien nouveau, puisque le féminisme est aussi vieux que la société elle-même. Néanmoins il est plus vrai de dire que le féminisme a, de nos jours, un caractère particulier et qu'il emprunte aux conditions de la vie actuelle une sorte de jeunesse et de modernisme.

Le féminisme tel que le défendirent ses plus fameux champions, Christine de Pisan, Marie de Gournay et même Marie Stuart, n'est que passe-temps de femme cultivée, de lettrée. Il se circonscrit à des querelles théoriques et purement intellectuelles ; la situation matérielle des femmes n'a rien à voir avec les apologies et les satires dont elles sont le sujet.

Le féminisme actuel lui, n'est pas une théorie, ni un sujet philosophique ; c'est un fait. Il s'impose dans la vie pratique, ce qui est tout différent. Ce n'est plus dans leur esprit ni dans leurs sentiments que les femmes se trouvent offensées, mais dans leurs moyens de vivre. La lutte entre les individus qui caractérise notre époque se complique encore d'un conflit entre les deux sexes, ce qui ne s'était jamais produit.

On fait grief aux femmes de leurs récriminations et l'on a tort. Un état social qui engendre le socialisme a sans doute mal servi les intérêts du peuple ; s'il engendre le féminisme c'est qu'il a mal servi les intérêts féminins. Rien que le mot

féminisme est révélateur d'un état d'âme généralisé ; il est l'aveu d'une oppression et d'un abaissement dans la condition morale des femmes. Ce qu'il faut bien mettre en lumière dans une étude qui a pour but de montrer la nocivité des théories féministes et l'erreur totale sur laquelle elles se fondent, c'est que les femmes n'ont aucune responsabilité particulière à assumer. Le féminisme arrive en son temps pour exprimer une nuance nouvelle de l'inquiétude humaine, une maladie sociale inéprouvée. Ces malaises, c'est dans l'ambiance qu'il importe d'en découvrir les causes. Au lieu d'accuser le corps humain d'être accessible au microbe, il est plus sage et aussi moins vain de chercher le microbicide social et de reviser les conditions de l'hygiène.

L'individualisme féminin qui n'est qu'un aspect de l'individualisme social, mais qui doit à la physiologie féminine une acuité spéciale ne peut que se développer démesurément dans une lutte où la femme soutient âprement ses droits. Qu'est-ce que l'individualisme, sinon l'effort impuissant d'une individualité qui ne saurait être et sa maladie ? Les femmes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle n'avaient pas besoin de revendiquer

leur émancipation, puisqu'elles étaient émancipées, ni d'imposer l'idée d'une personnalité bien évidente, presque virilement accentuée. Ce n'est qu'à la faveur du romantisme que cette virilité s'atténuera, s'affaiblira suffisamment, pour qu'un poète romantique puisse s'exclamer avec une pointe de regret : « *La femme, enfant malade et douze fois impure* ! » Il n'est que de notre temps qu'une femme voudra honorer sa propre poésie de ce vers célèbre, mettant ainsi en épigraphe cet éloquent témoignage d'une infériorité dont elle se flatte plus qu'elle ne se défend. La franchise de l'aveu vaut d'être remarqué. Car si nos aïeules n'eussent point accepté l'idée d'un puérilisme ni d'une physiologie malsaine, c'est qu'elles avaient très justement le sentiment profond d'une égalité que nous ne revendiquons qu'en désespoir de cause et que nous ne sommes plus à même de soutenir.

D'où vient que dans des siècles que nous croyons en retard sur le nôtre, parce que nous en connaissons mal l'histoire, l'inégalité des sexes ait été adoucie, atténuée au point de n'être pas perceptible ; en vertu de quel art, de quelle humanité, cette inégalité physiologique donna-t-elle socialement les résultats d'une parfaite égalité ?

Dans les sociétés les plus brillantes, la culture

ne fut pas seulement pour les femmes une arme sexuelle, mais encore une arme de défense, un moyen d'augmenter la valeur de la personnalité féminine et de la rendre plus apte à résister à l'esclavage auquel les faibles sont voués, s'ils n'ont à opposer puissance à puissance, et des forces spirituelles aux forces matérielles.

Les femmes reçoivent aujourd'hui en raison d'un principe politique d'égalité antérieur à leurs revendications, la même instruction que les hommes et selon les mêmes modes ; là est l'erreur. Une sorte d'instruction mnémonique, extérieure à l'esprit et c'est en quoi elle diffère de cette culture par pénétration de la sensibilité qui enrichit l'esprit et développant l'être pensant, augmente la force de l'individualité. La culture de l'esprit doit aller de pair chez les femmes avec celle des sentiments ; elle ne saurait la précéder avec succès. Si la femme cultivée de la vieille France, l'idéal féminin de la Renaissance italienne n'est jamais une jeune fille, cela s'explique. Dans l'histoire des femmes, la jeune fille n'existe ni pour la culture de l'esprit ni pour l'amour, car l'un et l'autre veulent le développement intégral des facultés physiques et morales. Une raison de convenance sociale s'ajoute à son inaptitude personnelle pour retarder avec fruit le moment de sa formation mentale. Une culture

précoce éveillerait l'amour à un âge où il est plus prudent de ne pas lui donner de stimulant intellectuel. Le sentiment solliciterait trop prématurément une sensualité liée à toute vie cérébrale. C'est après le mariage, et peut-être pour mieux canaliser les passions, que l'esprit féminin connaîtra toute sa plénitude. Dans les plus belles années de leur vie et les plus fécondes, au moment où le corps et l'intelligence ont atteint le développement nécessaire, les femmes sont prêtes pour la culture de l'intelligence par l'amour.

A côté d'une femme du monde du XVIII^e siècle, une Beauveau, une Boufflers par exemple, toute fraîche lauréate de nos jours, brillante de la lumière des Universités, accuserait la plus parfaite virginité d'esprit. La culture qui occupait alors les loisirs de la vie féminine à l'égal d'un jeu, d'un plaisir, s'exerçait par les moyens les plus aimables et les plus féconds et par un commerce quotidien avec des esprits supérieurs. Ce qui contribuait à former l'esprit des femmes, ce sont les poètes, les philosophes, et tous les hommes d'élite dont elles goûtaient l'amitié. Ce fut par un semblable échange de grâces et d'esprit que certaines courtisanes célèbres de l'antiquité atteignirent à cette distinction de l'intelligence que les manuels de collège ne peuvent donner.

Les Italiennes du XV^e^ et les Françaises des plus beaux siècles qui partagèrent la vie intellectuelle de l'homme et participèrent à leur formation y gagnaient une sorte de virilité intellectuelle en même temps que les hommes y perdaient les rudesses de la leur. Les individualités se développant d'ensemble y prenaient une sorte de ressemblance. Il n'y a pas que des « viragos » dans l'Italie de la Renaissance — des viragos, c'est-à-dire des héroïnes à l'esprit et au cœur viril. L'antiquité a les siennes, la France aussi. Héloïse, Ninon, Sévigné, Staël à qui Talleyrand disait, un soir de bal masqué : « Nous sommes deux hommes habillés en femme », sont les sœurs françaises de Marphise et de Bradamante.

Aujourd'hui, par suite de la transformation des mœurs, chaque sexe s'est affermi dans son caractère respectif et par l'absence d'interprétation réciproque, toute ressemblance acquise a disparu pour mieux faire ressortir l'immuable dissemblance. L'écart entre l'homme et la femme reprend son primitif caractère. L'homme déféminisé, la femme dévirilisée, chacun s'est retranché dans une individualité jalouse. L'antagonisme des mentalités retrouvant sa vigueur native, en a chassé cette ressemblance nécessaire et harmonieuse dont dépend, non pas seulement le bonheur des individus, le bonheur, cette hypothèse, ce

miracle ; mais chose plus sûre et plus grave, le développement intégral de leurs facultés.

Si par féminisme on entendait : expression supérieure de la femme — et rien ne répond moins à sa signification actuelle — ce n'est pas dans notre siècle qu'il faudrait la chercher, mais dans ces siècles antérieurs ou la personnalité féminine a atteint le maximum de sa puissance et de son prestige. Le chef-d'œuvre de la femme cultivée existe depuis des siècles ; la femme achevée, parfaite, expression d'un féminisme supérieur et d'un bel humanisme, la femme sociale n'est pas une création moderne, mais une supériorité traditionnelle. La femme actuelle ne la surpasse pas plus que sa représentation sculpturale ne surpasserait les divines formes de Jean Goujon ou de Phidias. Un temps viendra où nous pourrons peut-être égaler les grands modèles féminins de notre histoire, sans espoir cependant de les jamais dépasser.

Quelles que soient nos présentes ambitions, nous n'arrivons pas de sitôt à nous égaler à ce que nous fûmes. Il faut que l'influence des femmes ait été grande pour qu'aux époques les plus licencieuses, elles n'aient rien perdu de leur autorité ni de leur liberté et que l'homme n'ait fait usage à leur dépens ni de la supériorité de sa force ni de celle de son intelligence. Il n'usa

même que par hasard des représailles légales qui lui étaient permises. Mais il ne faudrait pas lui faire honneur uniquement de sentiments chevaleresques que les mœurs cultivaient et où les femmes ont la meilleure part. Tenant le sceptre de la société, elles dirigent l'opinion ; elles représentent une puissance qu'il n'est ni heureux ni facile de mécontenter. La réputation d'un homme étant à leur merci, il leur appartient de lui refuser ce titre « d'honnête homme » aussi précieux que la vie.

Les dames des cours d'amour avaient, en fines politiques, compris que leurs attributions étaient surtout morales. A leur tribunal tout procédé grossier qui offensait les sentiments d'honneur et de délicatesse qu'elles se plaisaient à entretenir, eût été condamné. Cultiver l'homme dans le sens de l'honneur et de la délicatesse, voilà là du bon féminisme, du féminisme organisé.

C'est obtenir du coup toutes les prérogatives futures.

Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, dans ces sociétés souriantes et polies où les choses de l'esprit et du cœur ont une si grande importance, la vie morale prend une intensité qui donne nécessairement aux femmes un prestige considérable, puisque la vie morale est leur domaine. Ce prestige explique, s'il ne l'excuse pas, leur ingérence

perpétuelle dans les choses de la politique. Comment ne pas s'étonner que quelques jolies femmes passionnées aient fait la Fronde, qu'elles aient pu enrôler sous leurs couleurs des Retz, des La Rochefoucauld, des Condé et des Turenne ! Mais ce n'est point dans les affaires publiques que les femmes ont gagné leurs titres de noblesse à la souveraineté de la société. L'histoire nous apprend qu'elles eussent profité à ne suivre que les seules inspirations de leur génie social. Mues par des passions puissantes, elles ne peuvent pas, — et la généralité des hommes ne le peuvent pas davantage — s'élever au-dessus de leurs intérêts intimes. Elles n'ont aucune des qualités nécessaires au politique patriote, ni le réalisme, ni la froideur, ni la souplesse, ni le désintéressement, mais toutes les passions et leurs exaltations, le goût de la domination personnelle, les faiblesses et les violences de l'orgueil et de l'entêtement, enfin tout ce qu'il faut pour envenimer les querelles de partis. Excellents auxiliaires dans les zizanies des sectes. Pour une Elisabeth, une Catherine II, que de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche, de Marie Stuart ! La politique académique, plus innocente, leur était aussi plus favorable. Le salon de la marquise de Lambert — le Rambouillet du XVIII^e^ siècle — faisait à lui seul, dit-on, la moitié des académi-

ciens. Les autres salons faisaient le reste. Est-il besoin de faire remarquer que les femmes ne font plus aujourd'hui ni académiciens ni, ministres, ni guerres civiles ?

Cependant quelle que fût leur puissance sociale et la réprobation dont elles punissaient toute indignité, il est des cas où une femme ne saurait se protéger elle-même, étant corps et âme livrée sans défense à un adversaire dont elle peut tout espérer et tout craindre : c'est dans l'amour. Les sentiments chevaleresques de l'homme sont alors sa seule sauvegarde. Mais ces sentiments seraient souvent insuffisants si la dure autorité des lois et des traditions ne rappelaient sévèrement à l'homme des devoirs humains que son égoïsme et son intérêt lui feraient aisément oublier. Et l'ancienne France qui a donné à la femme, non pas seulement une existence, mais encore une souveraineté sociale, a achevé son œuvre féministe en la protégeant là où sa faiblesse peut lui être dangereuse. Elle a le mérite d'avoir compris que la société avait le devoir de la défendre du désir égoïste de l'homme. Pour réprimer la séduction elle usa d'une législation aussi sévère que nuancée. L'homme était ordinairement mis en demeure d'épouser la fille qu'il avait séduite sous peine de mort. Les sanctions les plus douces étaient les dommages-inté-

rêts et les pensions. Même avec des filles faciles, c'est à lui qu'incombent les charges. De simples présomptions suffisent pour conclure à la responsabilité. La promesse de mariage, l'intention même qui aurait eu pour effet de se procurer la jouissance d'une femme était considérée comme un délit, un abus de confiance et puni comme tel.

En vertu du « *droit reçu chez les Parisiens, ...gens de bonne nature et maris bons chrétiens* », raille Boileau, il semble que la situation légale des femmes dans le mariage ait été très favorable à leurs intérêts. Elles ont des douaires et des préciputs, nous dit l'avocat Patru : « *Elles partagent la communauté où elles n'apportent presque rien que le bonheur de leur sexe.* » Dans les cas de séparations, douaires et préciputs sont restitués quelque exagérée qu'en soit l'estimation. Elles ont droit, non seulement aux biens de la communauté, mais aux autres et à une pension, si leurs revenus se trouvent insuffisants, fixée d'après le rang et la fortune de l'époux.

Je crois que le « droit parisien » n'a pas cessé au moins moralement de s'exercer en faveur des femmes et qu'il n'est qu'à Paris où elles peuvent encore bénéficier, dans une certaine mesure, des privilèges acquis de longue date à leur sexe. S'il y eut de tout temps entre Paris et la province.

une différence à leur avantage, cette différence n'en est que plus saisissante aujourd'hui que les femmes ont perdu tout pouvoir actif. Si bien qu'on peut dire encore, sans trop exagérer, ce que Corneille disait avec beaucoup plus de raison :

Il est riche et de plus il demeure à Paris,
Ou des dames, dit-on, est le vrai paradis
Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les maris y sont bons et les femmes maîtresses.

Je laisse à d'autres le soin d'amplifier le débat en mettant en parallèle la législation actuelle et la législation de l'ancien régime touchant la femme.

En vertu des lois coraniques, les femmes, ont dans l'Islam une situation juridique bien supérieure à la nôtre. Voilà une société contemporaine où se retrouvent sous le rapport de la famille des traditions en quelques points semblables à celles de l'ancien régime. Le musulman éclairé dans la science du Coran que j'ai entendu développer cette ferme opinion, ajoutait que ce que la société musulmane ne connaît pas et n'a jamais connu, c'est une femme pauvre et abandonnée. En effet, la protection s'y exerce aussi bien morale que juridique. Jeune ou vieille, toute femme n'en est pas moins une femme, c'est-à-dire bénéficiaire au même titre et jusqu'à

sa mort de ces règles de convenance et de respect dont le musulman garde jalousement l'observance. Aussi n'en existe-t-il pas d'isolée. Un foyer d'amis ou de parents accueille immédiatement celle qui perd son foyer. Quelle contradiction flagrante que la fraternité se pratique si naturellement dans une société qui n'en professe pas le principe et qu'elle soit si totalement absente de celle qui l'a érigée en dogme creux !

Bel argument pour les utopistes du féminisme qui attendent de son développement une sécurité et une garantie fort illusoires. L'émancipation sociale des femmes ne fera qu'accentuer la dureté du traitement infligé à celles qui, n'ayant le pouvoir ou la volonté de s'émanciper, supporteront seules les rigueurs de ces mœurs de fer qui s'annonent. Les délicates, les faibles ou les déshérités seront deux fois malheureuses, sans cependant avoir provoqué cette aggravation de leur sort. : Peut-être, arrivera-t-il un jour où l'idée que les femmes ont droit à des égards et à une bienveillance particulière ne viendra à l'idée de personne. Ce jour-là le féminisme aura accompli son œuvre destructrice.

Enfin on est bien obligé de remarquer que cette civilisation moderne qui ne nous a valu aucun bénéfice sur les autres siècles ni pour l'in-

fluence ni pour la culture, ne nous a pas été plus favorable quant à la protection qu'une société bien organisée nous doit. Sur le chapitre de l'amour, si les lois de l'ancien régime furent aussi sévères, c'est sans doute aussi que les passions alors très fortes exigeaient une plus forte répression. Mais nos lois actuelles ne sauraient réprimer avec la même vigueur des passions qui trouvent en soi leurs limites et leur frein. Cette docilité de l'instinct amoureux devant les communes exigences de la vie pratique fait toute notre immoralité présente. Le divin amour tombé de son autel est piétiné par les appétits et les intérêts les plus vulgaires. On admet que l'homme puisse satisfaire ses désirs, se dérober aux responsabilités de ses actes sans avoir à en souffrir dans sa vie ou dans sa bourse. L'ancienne législation qui se contentait de présomptions était plus humaine que ne le sera notre législation future dans une recherche de la paternité certainement aussi inefficace que la non recherche. C'est cependant sous le couvert de l'égalité et de la fraternité humaine que l'amour démocratique favorise le fort aux dépens du faible et que la femme, si peu protégée légalement, est encore exposée aux rigueurs de la moralité commune.

Un féminisme clairvoyant ne devrait pas éli-

miner l'amour de son programme. Puisqu'il est le triomphe et le bonheur des femmes, il est aussi la cause habituelle de leur malheur et de leur abaissement. S'il est leur force, il doit être leur faiblesse. Adversaire d'autant plus dangereux que moins redouté.

Mais avant de réformer la lettre, il faudrait réformer l'esprit. A quoi bon des revendications relatives au vote des femmes, bonnes tout au plus, si elles avaient le malheur d'aboutir, à augmenter le trouble politique?.. N'y a-t-il pas assez d'incapables et d'intéressés qui se mêlent de la chose publique sans que nous voulions encore en augmenter le nombre ? Etre femme simplement, humainement, demanderait toutes les minutes de la vie. Il est assez malheureux que les exigences de l'existence actuelle permettent aux femmes de cumuler les attributions les plus antagoniques, sans qu'elles s'improvisent encore des « politiques ». Si sous prétexte d'émancipation nous réussissions à obtenir des charges civiques après avoir obtenu la glorieuse prérogative de gagner notre vie et d'être utilisées dans le fonctionnement de la machine sociale, ce serait là le plus dérisoire succès du féminisme. Mieux vaudrait alors être une femme de la Nouvelle-Zemble ou du harem du plus ignoré des sultans africains qu'une femme de l'Europe civilisée. Christine de

Pisan, dont le féminisme était très modéré, disait — en souriant sans doute — qu'après tout les femmes ne feraient pas plus mal que les hommes dans la chose publique, mais elle ajoutait ensuite qu'il n'était pas nécessaire qu'elles s'en mêlassent. Elle n'a pas admis l'égalité civique, mais seulement l'égalité là où elle nous est favorable, intéressante, vraiment productive : l'égalité morale. Peut-être même a-t-elle été avec sa modestie habituelle au-dessous de la vérité, et n'a-t-elle parlé d'égalité que par bienséance et pour ne pas dire mieux.

Si l'homme n'a plus aujourd'hui la notion de ses obligations envers nous, c'est qu'il n'a plus d'amour. Alors, comment comprendrait-il son rôle ? Comment cèderait-il à la menace du faible, lui qui est le fort, si son cœur ne milite pas en notre faveur ! Elever le cœur de l'homme, cultiver ses sentiments, c'est là, et ce fut toujours là le rôle véritablement social et civilisateur des femmes. Mais le théâtre où elles plaideraient leur cause, non pas en robe d'avocate ou de juge, mais comme dans les cours d'amour avec tous les charmes de leur corps et de leur esprit, toutes leurs séductions réunies, ce théâtre n'existe pas. Quand la société sera reconstituée sur d'autres bases, les femmes y prendront peut-être la place qui leur revient.

Théoriquement, le féminisme est une œuvre de solidarité, de fraternité féminine, une œuvre d'amour ; mais, en réalité, les sentiments humains sur lesquels il repose sont les plus fragiles qui soient, les plus instables. Cette œuvre de solidarité, quels en sont les ouvriers ? Cette idée d'une fraternité féminine qui en est l'inspiratrice, où en trouver l'assurance ? Le symbole d'Oreste et Pylade plaide dans une certaine mesure en faveur de la fraternité des mâles. L'histoire des lettres offre quelques exemples de belle et grande amitié. L'amitié féminine, elle, n'a ni son symbole ni ses brillants exemples. Celle de M^me^ de Sévigné et de M^me^ de La Fayette est un cas presque unique. La sensibilité des femmes est toute au service de l'amour.

Parce qu'il est moins généreux, moins absolu, moins sensible en amour, l'homme dont l'esprit domine davantage le cœur, est généralement plus sensible à l'amitié, qui n'est que de l'amour spirituel, du sentiment intellectualisé. Seules les femmes les plus viriles, c'est-à-dire les moins instinctives, mais non pas les moins gracieuses, sont capables de l'éprouver au même degré. Sans préjudice de l'amour d'ailleurs dont elles suivent

plus puissamment que les autres, la loi. Mais, à l'instar de l'homme elles raisonnent l'amour. Le plaçant sous le contrôle de l'esprit elles le rehaussent, au prix de quelques grâces instinctives, des plus sérieux attraits intellectuels. S'il ne trouve pas grâce devant leur raison elles lui substituent, non sans secrète mélancolie, l'amitié. « *Ayant trouvé l'amour trop imparfait pour mes rêves*, dit Ninon, *j'ai fait mon Dieu de l'amitié.* » L'amitié fut pour elle, comme pour Mme de La Fayette, Mme du Deffand ou Mme de Staël ce que l'amour ne pouvait être : le rayon toujours doux et chaleureux à l'âme. Et si ces femmes ardentes préféraient l'ami à l'amant, n'est-ce pas aussi parce qu'elles savaient que l'amitié féminine est peut-être, plus que l'amour, une belle chimère ?

Car même à ces époques souriantes où l'art social imprimait aux relations une aménité élégante, les rapports des femmes trahissent encore ce caractère de méfiance qui leur est, pour ainsi dire, congénital. Au XVIIIe siècle, ou toute supériorité féminine est honorée, chacune se voit évaluée et raillée par les autres. Au sein d'une société brillante, Mme du Deffand souffre de son isolement moral et ce n'est qu'en ses vieux jours que l'affection de la jeune duchesse de Choiseul lui fait croire — et avec quelle difficulté ! — que l'amitié n'est pas un autre rêve. La duchesse de

Choiseul, qui personnifie le charme et la tendresse féminine, n'a pas plus de bienveillance que Mme du Deffand. Tous les défauts féminins sont mis en lumière par les femmes elles-mêmes sans ménagement. La compatissante Sévigné dont l'esprit n'était pas long à jeter des étincelles, ne perdit jamais l'occasion d'un bon mot ni d'une bonne plaisanterie. Mme du Tencin vieillissante, redoutait, bien plus que de mourir, de laisser à Mme Geoffrin tous les grands hommes de son salon en héritage. Et c'est peut-être parce que Mme Geoffrin avait fait le tour de son propre cœur qu'elle n'admettait à dîner avec ses célébrités que la seule Julie de Lespinasse, prétextant que les femmes nuisent à l'intérêt de la conversation.

Comment les femmes du XVIIe et XVIIIe siècle auraient-elles pu se soustraire à la naturelle disposition qui veut s'exercer à l'encontre de leur sexe à un moment où l'esprit féminin plus que jamais redoutable, a pris des forces vives par l'exercice de cette faculté critique presque démesurément développée dans toute la société.

Artistes, écrivains, petits-maîtres ou grands seigneurs, tous esprits subtils et libérés, dans la mesure où c'est possible, du cruel matérialisme de l'existence quotidienne, accordent aux idées

comme aux sentiments, par suite de l'intensité de leur vie morale et intellectuelle, une valeur que le vulgaire ne peut leur reconnaître. Plus l'intelligence a des choses une notion aiguë, plus son désaccord avec la réalité se fait sentir. C'est une perpétuelle réaction, un conflit inévitable entre un monde qui n'est pas en harmonie avec la configuration intérieure qu'un esprit élevé se trace du monde : généreuse infirmité qu'une philosophie très supérieure, une connaissance totale de la vie seule, peut guérir.

Ecrivains et artistes vivaient autrefois de la vie du monde. Même Corneille, même Pascal fréquentent chez M. de Rambouillet. Aristocrates ou non, leur place est dans une société dont ils font l'éducation et où leur génie évolue avec une libre aisance. Le génie n'avait pas alors le caractère sacro-saint que l'orgueil romantique lui a donné et que nous lui conservons, préférant mille fois le méconnaître que de l'honorer sous ses formes humaines et non divines. Nous voilons en somme d'une sorte de respect illusoire, de trompeuse idéalisation ce qui n'est, dans notre cœur, qu'inappétence et le contraire même d'une sage vénération. Enfin il n'y avait pas entre les gens du monde et les hommes supérieurs, les artistes, cet immense écart d'aujourd'hui, les gens du monde étant eux-mêmes des artistes.

Avec une belle force d'amour nous avons perdu cette faculté critique, mais nous n'en sommes pas plus généreux. Sans avoir moins d'intelligence, nous avons certainement moins d'esprit et ne sachant plus critiquer nous avons appris à dénigrer ce qui est bien moins difficile. La société perdant contact avec les hommes supérieurs qui la forment en a perdu le respect. N'exerçant aucune influence dans le monde, ces éducateurs sans emploi accordent davantage à l'œuvre. Mais par leurs écrits, que le monde ne lit pas — on n'a jamais moins lu qu'à cette heure où les livres paraissent si répandus ! — le but de l'art n'est qu'à moitié atteint. Une civilisation ne se perfectionne pas seulement par les livres, mais par la société. La conversation d'un homme de talent vaut exactement autant que ses livres ; ce sont les mêmes idées avec la vie en plus. Ce qui fait le mérite de la société grecque c'est la foule d'auditeurs qui suivent l'enseignement familier des maîtres. Les salons du XVII^e^ siècle sont quelque chose comme des jardins d'Académie. La Rochefoucauld et La Fontaine y ont leurs disciples aussi bien que les philosophes grecs. Qu'est-ce que l'œuvre de La Rochefoucauld ou celle d'un Champfort, d'un Rivarol comparativement à leur œuvre conversée, parlée ? Ce n'est pas seulement l'auteur des *Maximes*

qu'il faut voir dans le premier, mais celui d'une Longueville, d'une La Fayette et le parrain d'une princesse de Clèves. Ils eussent écrit plus d'un livre si la société dont ils étaient l'ornement et les maîtres leur en eût laissé le loisir. Combien d'abbé Barthélemy, de Galiéni, de Bernis qui employèrent joyeusement leurs facultés rien qu'à rendre le monde plus aimable ! Même Voiture, même un Ménage eurent sur leur temps une influence qui dépasse celle de leurs écrits.

Donner des directions intellectuelles, former le goût, ce ne sont pas les seuls bienfaits des hommes supérieurs. Ils font encore la réputation des maisons où ils fréquentent et donnent aux femmes qu'ils distinguent et à leur salon une sorte de célébrité. Qu'eut été Mlle de Lespinasse sans d'Alembert, Mme Geoffrin sans Fontenelle, Mme d'Epinay sans Grimm, Mme Récamier, Mme de Beaumont, Mme de Duras, Mme de Custine, sans Chateaubriand, Benjamain Constant, Joubert ou Montmorency... Leurs noms seraient déjà oubliés !

La beauté et l'esprit voilà leurs armes de conquête féminine et les vrais outils de l'humanisme féminin. C'est par leur triomphe que s'explique la supériorité du féminisme dans les grands siècles français. Vouloir se passer de ces deux forces dénoterait de notre part une ignorance

complète de nous-mêmes et de la vie. Mais la beauté qui faisait avec l'esprit la fortune des femmes dans la société, avait un sens plus riche que celui que nous lui donnons. Les gens du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle en avaient le goût ; et de même que les gens d'esprit trouvent de l'esprit partout où il y en a, ceux qui ont le goût formé discernent la beauté là où des yeux moins amoureux ne savent pas la découvrir. On savait qu'il n'est pas de beauté sans séduction, et pas de séduction sans beauté ! Que la beauté ne consiste pas seulement dans une juste proportion du corps féminin, mais encore, et surtout, dans l'élégance et l'expression de ses contours, de ses lignes. Aucun membre qui n'ait sa spiritualité ou sa grossièreté, sa finesse ou sa rudesse, aucun qui n'ait sa physionomie. Dans les portraits du XVII^e^ et du XVIII^e^, on n'accorde pas plus à la tête qu'à la taille, qu'à la jambe, qu'à la gorge, qu'à la main, qu'à la prestance. On ne juge pas d'une femme rien que par ses traits, mais par cette « physionomie », qui est l'esprit du visage dont les traits ne sont que le cadre.

M^me^ de Longueville, même après sa petite vérole, était belle ; M^me^ d'Houdetot aussi. L'ancienne société française fut vraiment la serre-chaude où la beauté et l'esprit trouvèrent les éléments favorables, la protection nécessaire à

leur libre développement. La beauté s'épanouit dans le sourire ; elle veut trouver autour de soi une atmosphère de confiance et de douceur. Celle de Mme Récamier s'illuminait d'être si bien comprise, elle en devenait divine. Des amateurs de paradoxe se plaisent à soutenir aujourd'hui que Mme Récamier ne fut pas vraiment belle. Qu'entendent-ils par là ?... Incapables de découvrir la beauté vivante, ils veulent la détruire là où on la célèbre, dans sa perpétuité... Ninon eut elle-même ses détracteurs et le nez de Cléopâtre fut aussi soumis à la controverse. Bien présomptueux l'imprudent qui voudrait détruire la réputation d'Hélène ! Laissons aux esthéticiens Boches la ridicule habitude de traduire la beauté en formules ; et disons que quand une femme laisse de son charme dans l'admiration de ses contemporains, des traces, si puissantes qu'il résiste à l'injure du temps, la preuve de sa beauté est faite.

Si les hommes supérieurs sont les fervents admirateurs de cette beauté physique qu'ils honorent, ils témoignent aussi plus volontiers aux femmes une estime intellectuelle que d'autres ne leur refusent que par rusticité d'esprit. Le goût de l'esprit féminin est traditionnel chez les grands hommes. Dans la compagnie des femmes distinguées, belles, amoureuses, leur

génie prend son sourire, sa grâce. Philosophie, art, poésie, trouvent en elles cette compréhension fine, ardente, cette savante intuition dont le politique, l'homme d'affaires, le mondain ou le snob, sont généralement privés. Heureuse d'être aimée, non pas seulement dans sa chair et dans son cœur, mais dans son intelligence, la femme répondra avec reconnaissance à cette pénétration amoureuse de l'esprit masculin et cette intelligence que le désir délicat de l'homme a su faire vibrer, dans une harmonieuse résonnance, lui donnera le secret de grâces et de sentiments qu'il ignore et dont elle l'enrichit à son tour.

Cette amitié intellectuelle des hommes et des femmes qui n'est qu'une forme plus spirituelle de l'amour, a malheureusement disparu de nos mœurs actuelles. L'organisation nouvelle de la société a amené un divorce des sexes qui, se répercutant dans les cultures, a nécessairement donné à l'intellectualité masculine un caractère plus intransigeant de virilité.

Jamais l'homme civilisé n'avait accordé à la femme, dont la personnalité prend tout au contraire de l'importance dans la vie pratique, une individualité plus mince. Pour tout dire, ce qui caractérise l'attitude de l'esprit masculin démocratique devant l'intelligence féminine, c'est le mépris. Le démocrate méprise la femme comme

il méprise le peuple. L'homme est revenu spontanément à ces sentiments primitifs que des siècles de vie sociale avaient adoucis. Il ne voit dans la femme qu'une dépendance de soi, la doublure de son être, l'écho de sa pensée, son reflet, mais non pas un être intégral, humain au même titre que lui. Au moment où elle cesse d'être le gracieux serviteur, le docile instrument de plaisir et se révèle en sa pleine conscience, l'individualisme masculin se dresse contre une rivale inattendue, fort de son bon droit. La souveraineté que lui concède la Déclaration des Droits de l'homme, sert le mieux du monde cet instinct du mâle qu'une haute civilisation avait affaibli.

Plus puissant chez le paysan et l'ouvrier que chez le bourgeois, cet instinct de la supériorité masculine est plus violent chez le démocrate que chez l'aristocrate, chez l'arabe du bled que chez l'arabe des cités ou le prince musulman. Pour tout dire, la liberté et l'égalité sont pour les femmes en antinomie avec le principe de l'égalité démocratique et reposent tout au contraire sur celui d'une inégalité autant humaine que sociale.

Quand on parle de la dépendance des femmes, de leur esclavage, de leur inégalité, on est tenu de s'expliquer. Comment faire admettre que la

femme, si apparemment émancipée dans notre siècle, soit esclave et qu'elle soit opprimée ? N'occupe-t-elle pas partout sa place ? L'industrie, le commerce, les inventions, tout contribua jusqu'à ce jour à donner à sa vie plus d'élégance et de mollesse. Mais il en est d'elle comme de la civilisation dont la valeur ne se mesure pas aux bienfaits matériels qu'elle apporte. La Grèce antique, l'Italie du XV^e^ siècle, la France du XVII^e^, voilà où il faut voir la civilisation. Qu'on n'aille pas la chercher en Amérique..... puisque l'Amérique vient la chercher chez nous !

La créature féminime vaut sans doute fort cher actuellement ; elle a augmenté de valeur avec toutes les choses de la vie moderne. La volupté est hors de prix ; et, si l'on envisage l'existence de la femme du point de vue de ce matérialisme humiliant, on peut dire qu'elle est heureuse, qu'elle est libre, qu'elle est supérieure. Si l'on y regarde d'un peu plus près et qu'on cherche quels sont ses moyens, son pouvoir, sa force, sa supériorité, son œuvre sociale, enfin sa personne morale et intellectuelle, on trouvera que ce bonheur, cette indépendance, ce confort matériel, tout cela cache une grande misère morale. La femme du XIX^e^ siècle a fait comme ces sauvages qui échangeaient leur or et leurs perles contre quelques brillantes verroteries. Pour

des joujoux qui l'amusent, elle a, dans une inconscience puérile, abandonné ses vrais biens, sa puissance morale, sa fine culture, son influence civilisatrice.

Si l'homme croit que la véritable aristocratie de la femme est dans sa beauté et son charme, il pense vrai. Mais s'il veut ignorer que sa beauté intellectuelle n'est qu'une expression de sa beauté physique, il pense faux. Il n'y a aucune raison de mépriser les facultés de l'esprit féminin, ou de cultiver le corps à ses dépens. L'intelligence de la femme n'est qu'une expression de son amour. L'opprimer c'est opprimer son cœur. En brisant par l'indifférence ou la raillerie les efforts qu'elle fait pour développer cette intelligence, pour l'orner de nouvelles grâces, de nouvelles séductions ; en la flattant uniquement dans sa chair, dans sa beauté physique, l'homme qui offense ainsi l'esprit s'expose à la vengeance du génie de l'espèce. Elever l'esprit des femmes c'est aussi élever leur cœur. Il n'y a pas à redouter que celles qui sont richement douées fassent des précieuses ou des savantes, et les autres pourraient être quelque chose de pis que cela. Cultiver une femme dans un sens courtisanesque, en faire une fille de joie à son usage, aimer sa chair au détri-

ment de son esprit, c'est un abaissement, un traitement grossier dont toute femme peut se sentir justement humiliée. La femelle ainsi provoquée se chargera de la venger.

L'homme ne saurait ignorer que l'intelligence n'est chez les femmes que la conscience de l'amour ; ses curiosités, ses grâces, qu'expressions frémissantes d'une voluptueuse sensibilité et des moyens supérieurs de séduction. Comment ne s'efforcerait-il pas, de mettre obstacle à un développement qu'il redoute en son cœur. Comment, devant les œuvres de l'intelligence féminine, qui ne sont que de l'amour fixé et qu'une façon d'éterniser la beauté, la jeunesse, la volupté au delà des limites communes, l'homme n'aurait-il pas la sensation d'une amoureuse provocation ? Il n'est pas loin de penser avec Eugénie de Guérin qu'elle est plus impudique de dévoiler son cœur que ses épaules. Comme un dompteur devant une ardente bête, il sait qu'il y va de son honneur de mâle de la maîtriser et de son repos d'amant de garder la proie conquise. A son génie la femme sacrifie presque toujours son amour. Sophie Kowaleski et George Sand ont regretté souvent de n'être pas des femmes comme les autres ; elles apprirent à leurs dépens que l'homme ne peut aimer la femme qu'il ne protège pas un peu.

D'autre part, l'expérience a souvent montré que les êtres les plus beaux, les plus intelligents, les échantillons les plus réussis de l'espèce humaine, ne sont faits pour s'associer ni dans le mariage ni peut-être dans l'amour. Il faut donc renoncer à cette belle idée de leur union, si chère à Schopenhaüer et à Platon lui-même, et ne voir leur association que là où elle est parfaite et fructueuse : dans la société. C'est dans la société que, par le mariage du génie et de la beauté, naît la pureté des mœurs et la finesse des civilisations.

Toute femme clairvoyante et sincère qui s'interrogerait sérieusement sur le féminisme se dirait bien vite : « Le féminisme c'est moi ! » Tel est le cri angoissé de l'individualisme féminin aux abois ! Qu'une femme au cœur d'apôtre y apporte par hasard des sentiments vraiment altruistes, elle n'exercera aucune influence sur son groupe. Son idéalisme aura vite fait d'être submergé par les vagues impétueuses de la vie et de l'égoïsme féminin. Les plus belles facultés font aussi les plus beaux défauts et toujours la passion détermine le caractère moral de tous

les gestes des femmes. Le féminisme n'est pour elles que l'envers de l'amour ; de l'amour mécontent et qui voudrait être. La passion de la domination, les susceptibilités rivales sont les conséquences d'une tension nerveuse créée par lui. L'ambition et la vanité qui ressortent d'une sensibilité toujours passionnée détruisent à leur base toutes les entreprises féminines. Le seul ennemi des femmes c'est encore la femme ; aucune qui ne préfère la domination de l'homme à l'ombre d'une autorité féminine.

Mme de Girardin voulut créer une académie avec l'intention d'en avoir la présidence. George Sand à qui on l'avait offerte la lui avait cédée de bonne grâce. Les compétitions furent si chaudes que la moins qualifiée, la princesse de Belgiojoso fut élue et après un article ennemi de Mme de Girardin dans *la Presse*, l'académie avait vécu. Tel est le sort des associations féminines en général. Les dames de l'Heptaméron étaient sages lorsque, au moment de fuir la peste de Florence, elles se dirent qu'une société réduite à leur sexe n'avait aucune chance de durer : « *Nous sommes mobiles, fâcheuses, soupçonneuses, pusillanimes et poureuses, dit Madame Philomène, pour lesquelles je doute fort si nous ne prenons autre guyde que la nôtre que ceste compagnie ne se rompte plus tôt et avec moins d'honneur qu'il ne*

serait besoing. » Donc quelques gracieux chevaliers vinrent donner à la réunion une stabilité parfaite.

Livrées à nos seules ressources, nous voyons qu'aucun féminisme bien compris ne peut subsister. Placé entre l'inimitié instinctive des femmes, et la domination jalouse de l'homme, quelle possibilité aurait-il de progresser, si, dans cette croisade contre l'arbitraire masculin nous n'avions les hommes avec nous... quelques uns, ceux qui maintiennent dans le monde les meilleures traditions de l'esprit humain.

Car cette égalité des sexes dont le principe est cher à celles qui la revendiquent, doit s'appuyer nécessairement sur une idée de la valeur féminine que les femmes honorent dans l'abstrait, mais fuient dans la réalité. Elles savent intuitivement ce que tout talent, toute supériorité féminine représente au point de vue amoureux, le seul où elles se placent véritablement, et c'est contre la femelle dangereuse, contre la privilégiée de l'amour qu'elles s'insurgent. Dans la république de l'amour, toutes veulent avoir des droits égaux.

Du point de vue féminin ou même humain, il n'y a pas de féminisme ; le féminisme n'existe pas. Il ne saurait, en aucune façon, s'étendre hors du cercle de nos possibilités qui sont

restreintes et indépassables ; il se heurte à cette constance de la sensibilité qui nie toute espèce de progrès dans les sentiments de l'homme et de la femme. Il ne faut surtout pas le tenir pour une étape de l'évolution féminine vers une sorte de perfection hypothétique. La perfection féminine a déjà été atteinte, mais elle comporte, comme tout ce qui est français, d'éternelles possibilités de renouvellement.

Le seul vrai féminisme, le seul fructueux et à la fois humain et social, ce sont les grandes personnalités féminines qui le représentent. Nous oublions trop que si les belles individualités ne donnent leur mesure qu'avec l'appui de la collectivité et son concours, la valeur collective s'augmente de celle de toute supériorité individuelle. La valeur féminine existe et elle a ses champions. Toute belle pensée, toute noble action, toutes les œuvres des femmes sont notre patrimoine. Une Jeanne d'Arc, une La Fayette, une Sévigné, ont fait plus pour notre cause que les suffragettes de tous les royaumes réunis. Elles soutiennent nos droits sur le théâtre du monde à une plus haute humanité. Elles soutiennent même la cause de l'égalité puisque c'est en elles que le génie féminin a son apogée a le mieux égalé celui de l'homme.

Au moment où les clercs du Moyen Age nous refusaient une âme, une jeune fille rien que par

l'ardeur de la sienne, délivrait son pays envahi et infligeait à la fragile raison de l'homme le plus vibrant démenti. Christine de Pisan, alors retirée dans un cloître, en avait frémi d'orgueil. La poétesse vieillie, mais au cœur toujours ardent, avait repris alors la lyre abandonnée et de ses doigts encore vibrants elle avait entonné l'hymne de l'épopée : « Ah ! quel orgueil pour notre sexe ! »

. . . . . .

. . . . . .

L'avenir jugera que la femme connut aux environs du XX^e^ siècle un moyen âge peut-être plus dur que le vrai et qu'elle fut plus désarmée moralement qu'elle ne l'a jamais été.

Le féminisme étant un produit de l'individualisme social, on ne saurait demander à l'individualisme de l'homme de favoriser l'individualisme féminin sans se contredire. Il ne peut être que son antagoniste. Les sentiments chevaleresques démodés, l'homme ne garde plus qu'une vague conscience de ses obligations morales. Il n'y a plus entre les deux sexes qu'un échange de satisfactions égoïstes dont l'amour est la menue monnaie habituelle. L'éclair de la passion une fois brillé, les amants se retrouvent indifférents, ennemis ou bien rivaux irréductibles. La passion qui seule peut un moment mêler deux êtres qui se haïssent ou bien s'oublient lorsqu'ils ne

s'aiment plus, n'est plus assez éduquée pour laisser survivre à l'amour la tendresse et le respect qui assurent à la femme une existence morale honorable.

Sans doute la femme n'est pas demeurée ce qu'elle fut elle-même. Si l'homme a perdu le sentiment de ce qu'il lui devait, elle a aussi perdu la notion de ce qui lui est dû. Elle ignore ce qu'elle sut obtenir jadis par le seul effet de ses charmes, de sa grâce et de son esprit. Mais elle sait, du moins, que son influence actuelle dépourvue de tout élément spirituel est indépendante de ses moyens propres, de toute idée de valeur personnelle ou de « mérite » comme on l'entendait autrefois. Lorsqu'on disait de Ninon qu'elle était une femme d'un « mérite distingué », on savait ce que cela signifiait. Pour nous qui galvaudons le mot « distingué » en l'appliquant sans discernement — nous n'attachons pas plus d'importance à ce qualificatif trop facile qu'à l'idée de la distinction elle-même.

Fini, le temps où une M^me^ Scarron, jeune et jolie, attirait le plus beau monde autour d'une table sans rôti, où une Lespinasse, même pas jolie, voyait affluer dans son modeste appartement les plus brillants personnages. Finis les temps, où Sophie Gay et sa fille recevaient tous les hommes célèbres de la Restauration dans

un entresol de trois pièces, avec un valet de chambre de location.

Les Scarron ne pourraient aujourd'hui se passer de rôti. Car si l'esprit est moins exigeant, l'estomac l'est davantage. Quels que soient les charmes de leur corps et de leur esprit, les femmes n'ont d'existence sociale que par les forces matérielles dont elles disposent. Aucun égard n'attend celles qui n'ont pas su se tenir aux premières loges. J'en trouve un exemple dans un procès fameux aussi représentatif de la moralité politique que de la psychologie sociale.

Une divorcée épouse un homme politique. Une autre femme survient, devient la maîtresse de cet homme, divorce pour l'épouser et l'oblige à divorcer lui-même. Et voilà une bourgeoise devenue une princesse de la République, et une princesse républicaine redevenue bourgeoise. Mais la première qui ne rêvait que d'être reine ou dogaresse, joint à son ambition la plus violente jalousie pour la rivale dépossédée... Cette haine sera l'outil de sa perte, preuve qu'il y a encore des fées qui veillent sur les destinées des hommes. Car sous le crime politique, le drame passionnel se devine.. Qu'on ne s'y trompe pas! L'époux a reçu des mains de l'épouse la tunique empoisonnée et comme Hercule il peut dire : *Une femme avec la faiblesse de sa tête*,

n'ayant rien de la vigueur de notre sexe triomphe de moi !

Voici donc deux femmes devant la société tout entière, c'est-à-dire devant une Cour d'assises. L'une émouvante, grave ; l'autre tête banale, masque d'ambitieuse, yeux froids, front obstiné, attitude tranquillement sûre de soi.

Croirait-on que ceux qui représentèrent alors aux yeux attentifs du pays tout entier, la conscience française, le sentiment français, sentant l'immoralité de cette présence à la barre d'une femme vaincue devant deux adversaires sans pudeur, s'efforcèrent de lui rendre son supplice moins douloureux ? C'était une femme divorcée qui se trouvait à la barre. Divorcée, c'est-à-dire sans protecteur légal, sans base sociale, et la société indulgente au divorce, regarde d'un œil méfiant qui n'a pas su s'attacher à elle par des liens puissants ou redoutables : elle l'ignore ! Aussi comprit-on, dès les premiers instants, que la véritable accusée était dans ce procès celle à qui l'on aurait volontiers donné le rôle de l'âne de la fable.

Elle a tout perdu celle-là ! Rang, foyer, amour ! Le refuge sacré qui lui reste, l'amour maternel, lui-même, ne paraîtra pas inviolable à ses ennemis. Ce trait peint l'audace. Il consiste dans un petit fait moral insignifiant

d'apparence et qu'on a aujourd'hui oublié, s'il fut jamais remarqué ! A des imputations perfides contre un fils coupable sans doute de piété filiale, la mère a une protestation si douce et fière qu'il faut la détacher pour la mettre en relief comme la plus belle phrase du procès. O protestation courte et simple, mais si émouvante de tendresse et de dignité contenues, qu'aucune femme digne de ce nom ne l'entendra sans en être troublée au plus profond de soi : « C'est un charmant garçon », dit-elle simplement... Et rien que cette phrase, c'était une autre atmosphère morale !

Mais pour l'autre, qui a détruit l'existence morale et sociale d'une femme avec une astuce machiavélique, et supprimé un honnête homme qui gênait son intéressante petite personne ; pour cette princesse de la République qui découvrit une âme de femme de chambre, créature sans honneur et sans humanité, on n'a ni assez d'excuses ni assez d'égards... Ce n'était pas une Cour d'assises, c'était une Cour d'amour ! Et la fine mouche étonnée de n'avoir pas au bout de ses doigts une tasse de thé à offrir à ses juges, évoluait avec grâce dans ce salon nouveau, tout en rêvant à la célébrité et aux gerbes de fleurs qui l'attendent à la porte du prétoire.

Le sentiment public lui, a parlé plus haut

qu'un snobisme intéressé ou le murmure des vedettes. Il a montré du doigt une femme dont les autres femmes devraient avoir honte, parce qu'elle représente l'immoralité féminine dans ce qu'elle a de plus odieux. O chasteté des pécheresses repentantes ! O Thaïs et Madeleine, élues du Seigneur, femmes dont le péché fut l'élément de la sainteté et le moyen de la rédemption ! Cœurs violents coupables de trop d'amour, votre innocence brille à la lueur de ces bas calculs et de ces grossiers appétits !... L'amour n'est pas criminel, lui, il n'est pas immoral, même malheureux, égaré, coupable. Mais le vice, l'immoralité elle est dans le cœur des femmes sans amour.

Dans une affaire qui devait les intéresser passionnément, les femmes sont demeurées des spectatrices indifférentes ou même hostiles à leur cause même. Comment ne se sont-elles pas senties atteintes dans le fond le plus secret de leur féminité ? Comment pas blessées par un spectacle si brutal pour leurs sentiments ? Et que peut bien signifier alors un féminisme qui ne veut juger ni du bon ni du mauvais ; mais se rétrécissant à une égoïste individualité se stérilise dans un narcissisme cruel ? Qu'est-ce que ce communisme égalitaire ou l'inégalité dans l'infériorité est seule admise ? Une rivalité instinctive et jalouse ne nous permet point d'honorer

les supériorités féminines qui nous honorent et notre égoïsme se rit des blessures qui n'ont pas déchiré notre chair.

Cet exemple illustre la rudesse de nos mœurs actuelles. Il nous montre — et avec quelle vigueur ! qu'une femme sans défense n'a rien à attendre d'une société qui n'a pas assez d'idéal pour avoir de la générosité, ni même de l'impartialité. La dureté de l'homme, l'absence totale de sentiments chevaleresques dans la vie sociale sont là en lumière pour qui a des yeux. Voilà comment se conduit l'individualisme démocratique devant la faiblesse et comment il sait protéger la femme !

Mais cet exemple illustre aussi l'égoïsme individualiste particulier aux mœurs féminines. Il nous enseigne qu'un féminisme si dépourvu d'altruisme et de générosité ne doit guère attendre de l'avenir pour des revendications où le cri de l'intérêt et de toutes les passions l'emporte. Il restreint notre féminisme idéal où l'élément moral et intellectuel prédomine à un féminisme inférieur et tout pratique qui correspond lui-même à une évolution plus générale. Il ne faut donc pas le considérer comme une manifestation triomphante de la personnalité féminine moderne, mais bien au contraire comme l'humble révolte de l'instinct blessé, et une lutte pour

la suprématie de l'égoïsme féminin individuel.

En résumé il semble que la démocratie n'aura pas été plus favorable aux femmes qu'au peuple. Une égalité et une fraternité abstraites ont favorisé l'inégalité et le plus féroce des égoïsmes dans le domaine du réel. La femme supporte personnellement les conséquences des utopies révolutionnaires. Avec la liberté elle a perdu sa liberté. Avec la fraternité elle a perdu l'amour et avec l'égalité sa force. Pour être libre et heureux en démocratie il faut être fort, riche, puissant. Rigoureuses conditions pour les pauvres, les faibles et les femmes elles-mêmes ! Les gracieux moyens qui servaient jadis à leur fortune ne sont plus de saison. Esprit, grâce, beauté, ces charmes surannés de la femme française ne sauraient avoir le même prix dans un milieu qui s'américanise par la force d'inévitables influences. La Française ne donne plus le ton au monde entier. Elle n'enseigne plus. Elle obéit à un courant étranger qui la domine. Le cosmopolitisme existait bien au XVIII^e siècle, mais il ne pouvait avoir sur la société française les mêmes résultats qu'aujourd'hui. Le siècle classique était encore tout proche ; il était la base solide, le bon terreau où la société puisait toute sa sève. L'aristo-

cratie avait encore trop de richesses en soi pour ne pas résister aux influences extérieures. L'étranger lui donnait peu et il en recevait tout. Comme tous les organismes puissants, la France s'assimilait l'étranger sans rien perdre de son intégrité.

C'est donc par des moyens nouveaux ; et qui plus est, par des moyens qui ne lui sont ni personnels ni naturels, que la femme veut aujourd'hui regagner le terrain perdu par elle. Ce sera sans y apporter aucune originalité. Car le féminisme comme le libéralisme nous vient d'Angleterre. Il ne répond pas à notre humeur nationale ; il n'est pas français. Anglomanisons-nous, américanisons-nous comme la société française du reste, mais en sachant bien du moins que c'est renoncer aux traditions sur lesquelles repose notre supériorité passée et future. Résignons-nous à venir en troisième ou quatrième rang et à céder le pas à celles qui nous servent dès maintenant de modèles et qui ont tous les moyens de nous être supérieures dans la lice où nous entrons à leur suite. Et puis attendons avec patience ce moment, où l'étrangère, l'Américaine devenue reine à Paris, où elle est déjà dans l'antichambre de la royauté, nous enseignera, à nous autres femmes françaises et aux Français dont elle entreprendra l'éducation, l'esprit, la

grâce, la politesse, enfin tout ce que notre civilisation aura donné à la sienne, ce que la France a appris au monde entier il y a trois siècles. Nous ne manquerons pas alors de nous incliner avec humilité. *Mea maxima culpa !*

Le féminisme tel qu'on peut l'entrevoir dans un avenir très prochain sera comme le socialisme, qui n'a jamais servi que les intérêts de ses politiciens. Il y aura aussi les politiciennes du féminisme et les vraies femmes comme le vrai peuple n'y gagneront rien. Elles se détourneront de cet audacieux tournoi par cela même qu'elles sont plus profondément féminines.

L'âge de fer des femmes s'annonce par mille signes certains. Le suffrage universel nous a déjà valu notre humiliation présente ; un suffrage plus universel ne nous apporterait que trouble et que honte. L'homme ne se dessaisira pas d'une parcelle de son autorité sans nous faire chèrement payer son abdication. Si la métaphore est grossière, il est vrai cependant de dire que la femme est toujours reliée à lui par le cordon originel et que ce fil symbolique qui unit leurs destinées ne saurait être tranché. Le mystère de la création se renouvelle encore dans toute son existence, fragmentaire, non pas seulement par le corps, mais intellectuellement, mais socialement. Son bonheur est fait du bonheur de l'homme. Reven-

diquer une existence personnelle, indépendante, est une lourde erreur, un paradoxe ! Et c'est beaucoup plus l'aveu d'une régression, d'un recul de plusieurs siècles qu'un cri de triomphe. Il avait fallu plusieurs centaines d'années d'une civilisation raffinée pour arriver à l'égalité sociale des sexes et même à la suprématie féminine. Il a suffi d'un demi-siècle, d'un siècle tout au plus pour nous ramener à cette farouche idée d'une inégalité des sexes commune aux époques d'une civilisation plus vulgaire.

Quelle que soit l'autorité qui émane de nos plaintes et de nos regrets, l'affaiblissement de notre puissance et de nos droits, la thérapeutique féministe est plus dangereuse que le mal que l'on veut guérir. Pour obvier à cet affaiblissement de la personnalité féminine, je ne vois qu'un recul, hélas ! impossible, de la machine sociale qui emporte dans un mouvement irrésistible la femme vers des destinées bien troublantes ! La femme qui n'a retiré aucun profit des principes révolutionnaires, ne se réclame d'eux que pour mieux précipiter sa ruine et son abaissement.

Ce mot trompeur de liberté ne servit que trop longtemps à nous déguiser les humiliations de notre servage. Nous ne voulons plus de la liberté. Nous savons maintenant qu'elle est en notre dé-

pendance, notre force en notre faiblesse, notre égalité dans l'amour.

L'amour est le contre-poison du féminisme. Sans en exagérer la vertu, nous le voyons entre l'homme et la femme comme l'unique terrain d'entente. Bien folle celle qui, méprisant ses armes naturelles, voudrait lutter avec des armes empruntées et que ses mains ne sauraient manier. La féminité est notre seule ressource ; usons-en comme Dalila pour vaincre la force qui nous dominerait. Ne comptons pas sur l'homme pour rendre notre sort plus enviable ; il est notre maître plus que notre frère. Il est trop directement attaché à notre soumission et à sa propre supériorité pour que nous lui demandions de nous servir avec un pur désintéressement.

« Servir sa dame », disaient les troubadours et les amants classiques... Le poète servait sa maîtresse, le gentilhomme son roi, le roi son peuple, et pour tous, « servir » était une gloire et un titre de noblesse. Le mot servir a, hélas, disparu du vocabulaire et, avec le mot, l'idée elle-même. Personne ne veut plus servir, même pas dans l'amour ! Une nuance de servilité qui blesse notre nouvelle conception de la liberté a déshonoré ce beau mot français.

Puisque l'homme a oublié que « servir une femme » était jadis un privilège qu'on n'accor-

dait qu'à son mérite, tâchons de ne pas l'oublier pour l'en faire souvenir et pour l'obliger à « servir » quand même, ne méconnaissons pas le pouvoir de l'amour.

Et si, comme il faut hélas le présumer, dédaigneuse de la sagesse séculaire de sa race, la femme française persiste à s'engager dans ces chemins bordés de précipices où elle marche résolument vers de malheureuses conquêtes, qu'elle sache bien qu'elle y trouvera l'homme, son éternel ennemi, muni de ses antiques armes...

...Instant tragique où une prophétie éloquente deviendra vérité, cruelle réalité :

> Bientôt se retirant dans un hideux royaume
> La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome,
> Et se jetant de loin un regard irrité
> Les deux sexes mourront chacun de son côté. »

Mais l'amour est là heureusement... lui, le vigilant gardien de la vie. Critique imperturbable des vertiges de l'intelligence, ancre de salut de la femme et de l'homme, amour, immuable amour, gloire à toi !

LA MODE ET L'AMOUR

Psychologie de la mode : son caractère. — Unité du but à travers la variation des formes. — Coup d'œil historique. — Le point de vue moderne.

Comme l'esprit français et l'amour français, la mode française est une supériorité traditionnelle. Sa riante souveraineté consacrée par les siècles et qui jamais n'abdiqua, se joue malicieusement de toute compétition étrangère. Il faut la voir comme un moyen efficace entre tous d'influence française. Messagère, et séductrice, elle va de par le monde. répandant avec générosité nos traditions de goût et d'élégance.

De même que le latin était au XVI^e^ siècle une langue internationale, la mode française — phénomène encore unique — est internationale. Rien ne dit mieux sa gloire et sa prépondérance mondiale. Méfiances, haines, jalousies de nationalités et de races s'éclipsent par miracle devant les grâces parées de la parisienne enjôleuse, dont amis et ennemis subissent également le pouvoir.

Aussi bien à un point de vue national qu'humain, les manifestations de la mode sont intéressantes, significatives et ne peuvent laisser insensibles les esprits curieux des choses de la vie.

Pourquoi les femmes ne considéreraient-elles pas la mode comme une arme redoutable de ce féminisme dont elles poursuivent le triomphe ? Il est autrement facile à leurs ennemis de résister aux revendications armées qu'aux savantes coquetteries qui rehaussent si bien le naturel du charme.

La mode est-elle un art ? Non ! Oui !... si l'on veut admettre que cet art ne présente pas les signes essentiels de l'art en général :

Tous passe, l'art robuste
Seul à l'éternité
Le buste
Survit à la cité,

chante Théophile Gautier et la mode est éphémère ; elle brûle et adore à nouveau chaque saison. Elle ne trouve sa perpétuité qu'à travers la peinture. Dans les portraits de Van Dyck ou de Gainaberough son charme opère, n'en doutons pas, habilement mêlé à celui du visage. Aussi bien, en dépit de ce caractère de fragilité et d'inconstance qui la rend si troublante, elle est capable de donner à qui la sert avec

amour une gloire durable. Les jolies têtes qu'abritaient les « créations » de Mlle Bertin sont rentrées dans l'ombre du temps, mais le nom de la célèbre modiste n'est pas tout à fait oublié.

Qu'est-ce que la mode ? L'art de se vêtir. Loin de son véritable esprit, tout but raisonnable ou pratique. Préserver le corps, le cacher... que lui importe ? Son idéal est moins positif : elle ne vise qu'à l'embellir. S'habiller pour marcher, pour sortir, en raison des obligations climatériques, voilà le prosaïsme de la mode, son plus grossier naturalisme. Mais elle a sa poésie, sa raison spirituelle, sa substance enfin : volupté et plaisir !

Les hommes ont une si petite part dans les mouvements de la mode qu'elle ne les concerne presque plus. Il n'en fut pas toujours de même. Le vêtement masculin eut des destinées identiques à celui des femmes et fut le jouet des mêmes extravagances. Il semble que son sort soit aujourd'hui fixé.

L'homme est donc sorti du royaume de la mode ; il n'est plus que juge ayant cessé d'être partie. Belle situation si, n'oubliant pas ses fastes passés, il sait découvrir sous les apparences du caprice et de la fantaisie cette subtile philosophie de la mode qui en éclaire tant de singularités.

Mais la mode n'a pas seulement sa philosophie,

elle a son histoire anecdotique, et aussi son matérialisme. Comme tout ce qui est spirituel elle dépend en quelque sorte du matériel. Les événements extérieurs avec leur inévitable répercussion sur les mœurs et l'économie d'un pays, les nécessités du commerce et de l'industrie, autant de forces dont elle suit l'impulsion. L'industrie prépondérante des lainages un peu rêches, succédant aux draps souples de l'époque précédente, donna le ton à la mode du XVI^e siècle. L'étoffe inspire la forme et celle-ci ne se prêtait qu'à un ajustement tourmenté et agrémenté. Aussi, avant de se prononcer sur les modes d'un temps serait-il utile de se pénétrer de l'histoire de ce temps afin d'en connaître, avec les tendances de son esprit et de son âme, toutes les ressources matérielles.

Toutefois, si les événements du monde, les faits économiques ont sur la mode une action passagère, ils n'en sont pas l'essence, et il ne faut les considérer que comme des circonstances accidentelles qui ne modifient pas sensiblement sa courbe. Sa véritable raison, sa vérité et son but, c'est l'amour. Lui seul l'inspire.

La mode est le vêtement de l'amour comme la poésie est celui de la sensibilité. Elle est une invitation, une provocation, un piège à la sensualité. Changeante et insaisissable comme l'amour, subtile comme le désir, instable comme lui, elle

ne peut rester figée, elle y perdrait toute sa puissance. Son renouvellement est en raison du renouvellement de toute chose, de l'esprit et du cœur lui-même.

Expression caractéristique de la sensualité d'un moment, elle est encore le reflet de ses tendances, de ses croyances, de son caractère. Chaque époque est servie par elle selon son mérite. Toute part faite de ses troubles et de ses erreurs — est-elle susceptible d'erreur ? — c'est une traduction si fidèle que c'est par pure routine qu'on en médit. Comme un arbre elle produit fleurs ou fruits en raison de la richesse du terrain et de la faveur de l'atmosphère.

Les modes passées ne nous deviennent incompréhensibles que parce qu'elles sont l'expression d'une sensualité surannée et, par suite, impénétrable. Car si la sensualité humaine est immuable, elle évolue en ses expressions. Dans une société bien vivante et cultivée elle participe de l'activité cérébrale, s'augmente de son intensité. En ce sens la mode est une preuve de la vie d'une civilisation. Elle en est un aspect. Elle dit sa force active, évoluante, renouvelée dans les moyens matériels du bien-être. Chez les peuples « tassés », « rangés », la sensualité ne trouve plus en la mode que des stimulants monotones : les musulmans, par exemple, avant l'occupation française, et

même après. La mode est chez eux dans le même état de stabilité que leurs arts, leurs sciences et leur littérature : elle est morte.

« La mode a toujours raison », ce mot de couturiers et de modistes n'est qu'une apparente sottise. Vérité banale que la voix de l'expérience énonce. En réalité elle ne saurait se tromper puisqu'elle atteint inconsciemment le but qu'elle vise. Jaillie du plus profond de l'instinct elle demeure hors de toute intelligence, de tout rationalisme et même de tout art véritable.

On peut dire que la mode n'eut jamais de préoccupations purement esthétiques. Jamais les grands esprits ni les artistes n'eurent sur elle d'influence, pas plus les philosophes et les peintres du XVIII^e^ siècle que les grands maîtres de la Renaissance. Le goût de l'antiquité qui impressionne si fortement la littérature française du XVI^e^ siècle, ne se reflète pas dans le costume ; mais on s'écarte, au contraire, des belles lignes païennes par toute l'épaisseur des plis disgracieux qui s'écrasaient autour de la taille et du volume des fraises gommées cachant la gorge et le cou. Brantôme, qui s'extasie volontiers sur la magnificence des lourdes robes dont pliaient les corps fragiles, Ronsard et tous les fervents admirateurs de la Grèce, chantaient les grâces des déesses de la Cour des Valois, vêtues de drap

d'or frisé et de clinquant, coiffées de gazes, de perles et de pierreries.

Si les artistes de la Renaissance et ceux du XVIII^e siècle n'ont pu intrôniser dans la mode de leur temps, les principes invariables de la raison et du goût c'est qu'ils étaient impuissants à le faire tant elle est l'effet d'une force irrésistible et inconsciente en sa parfaite logique. Car la mode, tout comme le sentiment, a sa logique comme elle a son art. Et les grands artistes incapables de la dominer au nom d'un art supérieur ont dû souvent s'en abstraire ; et, pour les personnages qu'ils voulurent immortaliser dans de vastes conceptions décoratives revenir à la nudité ou au costume antique. Le XVII^e siècle lui-même n'y manqua pas. S'il a représenté Louis XIV vêtu de ses vêtements royaux, il l'a représenté encore sous les traits et le costume d'Alexandre.

Ainsi, à travers les variations les plus fantasques du costume la beauté féminine demeure toujours égale à elle-même et celui-ci comporte à toute époque un invariable attrait qui est sa plus réelle esthétique. Esthétique non pas fixe et constante, mais relative et qui, variant perpétuellement, parlera toujours plus aux sens qu'à l'intelligence.

Adoptez ce qui vous va bien ! conseille l'esprit attentif et intéressé à conclure. Erreur ou mi-

erreur ! Ce « bien » n'est pas un principe définitif, il ne suppose aucun absolu, aucune durée ; il résulte d'expériences indéfiniment renouvelées. Les contingences de la mode donnent à cette notion du « bien et du beau » les limites du désir et du caprice. Le caprice ou la fantaisie amoureuse, le piquant : voilà le principe inquiétant et mouvant de la mode. Pourquoi des modes tout d'abord déplaisantes, deviennent-elles séductrices ? L'inharmonieux est devenu harmonieux, parce que notre vision suit son évolution logique. Notre notion du charme s'est transfigurée, la nature de ce charme étant la variabilité et l'inconstance. C'est comme pour l'amour ou la grâce ; on est pris, on est touché.

Peut-être qu'à tout prendre il ne serait pas si désirable que les artistes influençassent la mode. L'artiste le plus autorisé est peut-être bien le couturier, en ce qu'il correspond, non pas aux tendances artistiques d'une élite, mais à celles de la généralité et à une moyenne de la sensibilité amoureuse. En temps que manifestation individuelle elle n'aurait plus de signification, puisque son jeu est représentatif d'une collectivité en ses éléments sensuels et affectifs combinés.

Que la signification des modes passées nous échappe ordinairement, nous en avons des preuves. Notre crinoline historique, encore une

énigme, ne saurait cependant être considérée comme une erreur de l'instinct et une longue aberration du jugement. Elle a duré plus de vingt ans et la grossesse de l'Impératrice ne suffirait pas à l'expliquer. En donnant au vêtement une forme sans rapport logique avec la réalité du corps féminin on stimule l'imagination de l'homme concupiscent. N'entrevoyant plus la forme tangible avec les yeux du corps, il songe à la voir avec les yeux de l'esprit. La femme se dérobe dans sa crinoline comme une sylphide dans les feuillages et les roseaux de l'onde.

Quand la crinoline parut, elle était à peine une nouveauté. Réminiscence des paniers Louis XVI, elle vient de plus loin, c'est le vertugadin du XVI^e siècle, pas plus inesthétique ni plus illogique que la tournure accusant les callipygies, le demi-terme plusieurs fois revenu en faveur, l'entrave et les hauts talons à la Camargo qui font saillir la croupe, ou les talons à mi-pieds des femmes d'Orient. Crinoline, paniers, vertugade, sont des images à peine différentes de la mode synthétisée dans une de ses tendances fondamentales. Par le fait même de l'exagération, c'est le corps idéalisé comme spiritualisé dans les courbes et les bouffissures : en un mot, c'est le mystère.

Le mystère facteur de premier ordre dans la

psychologie de la mode. L'autre facteur est la réalité. Mystère, réalité ; précision, imprécision ; mythe, vérité ; couvrir, découvrir, tel est le programme de la mode. Lorsque la sensibilité n'est plus émue par les mythes, crinoline ou paniers, elle revient à la réalité. Saturée de vérité elle retourne au mystère. L'essentiel, c'est l'évolution perpétuelle qu'elle subit. Aussi même arrivée à l'esthétique, elle ne saurait s'y attarder et préférera les curiosités excitantes, le changement quel qu'il soit, à une beauté figée et, par cela même, inutile. Le changement est une loi de la vie. Une sensation qui dure n'existe plus et la mode est une série de sensations. Son renouvellement obstiné nous suit dans notre propre évolution, il obéit à nos besoins nouveaux et les plus ignorés, alimente l'amour et la sensualité. La femme se protéise dans la mesure où l'homme le désire. Il y a d'elle à lui un acquiescement intuitif et ingénu. Celle qui demeure fidèle aux modes passées ressemble à ce poète qui a cristallisé toute sa sensibilité dans une époque révolue : elle n'existe plus dans la génération nouvelle.

La stabilité procède de la déchéance. S'adapter au milieu où l'on vit, évoluer avec lui, c'est témoigner d'une belle vitalité. Les femmes dont la jeunesse et les charmes se renouvellent indéfini-

ment selon les couleurs du printemps ou de l'automne donnent ainsi des preuves de la souplesse et de la plasticité d'une heureuse organisation. Lorsqu'elles n'ont plus la force de suivre la mode dans ses impulsions nouvelles, c'est qu'il y a un changement dans leur physiologie. « Je suis déjà vieille, écrivait Mlle Aïssé, les modes ne prennent plus subitement sur moi. » — Cette réflexion précise le caractère de spontanéité avec lequel elles s'imposent.

La mode est naturellement païenne puisqu'elle veut la séduction du corps et provoque l'amour. Le christianisme eut pour effet de la détourner en apparence de son but véritable. Ne visant plus directement la gloire de la chair, puisque la beauté de l'âme seule est désirable, elle s'est transfigurée et, sous la forme d'un habile mensonge, elle a tout de même triomphé. La discipline chrétienne, impuissante à réduire l'instinct impérieux qui préside aux configurations de la mode, dut le contraindre aux savantes dissimulations et aux détours trompeurs. Les femmes du XIVe siècle masquent leur corps de lampas et de tissus brochés et si l'art ni la beauté n'y trouvent leur compte, l'industrie, du moins, y trouve le sien. L'amour n'y perd rien, lui ; il s'enrichit de toutes les contradictions, de tous les paradoxes,

des sévérités et même des profanations. Si la femme devient péché en recevant ses voiles du christianisme, l'amour s'augmente de la profondeur du péché et l'on ne fait que remplacer par la vanité des ornements la divine beauté de la chair.

Devenue le « bouton mystiquement clos d'une fleur rigide » la femme devient l'horreur des moines, le sexe... la honte ! Ses cheveux stigmatisent cette honte. Des conciles décrètent qu'elle n'assistera aux offices et ne prendra la communion que la tête voilée. Les moralistes expliquent qu'elle n'est pas faite à l'image de Dieu et que c'est par elle que la prévarication a commencé sur la terre. Dès le IV^e^ siècle les femmes n'ont plus leurs bras nus et un vêtement chrétien remplace le « pallium » somptueux. Il y eut alors des vierges vouées et des moines contempteurs du luxe qui s'illustrèrent par l'aspect repoussant et humilié de leurs personnes. Le vêtement de ces moines farouches, « *tribulium* », est synonyme de grossièreté. Mépris du corps au profit de l'âme, réaction contre un paganisme qui l'avait honoré.

Au reste ce mépris fut plutôt le résultat de l'exaltation chrétienne que l'esprit véritable du christianisme primitif. On peut présumer que Jésus et Marie-Madeleine étaient vêtus, à quelque chose près comme Platon et Aspasie.

Et si les docteurs de l'Eglise tolérèrent les excès des nouveaux chrétiens enflammés, ils savaient bien que le risque n'était pas grand, un tel mépris allant contre les lois irrésistibles de la nature. Toutefois, l'Eglise, gardienne de la pureté des mœurs, gage de la santé publique, protectrice du foyer familial, pépinière de la race et de la patrie, ne pouvait manquer d'user de son autorité pour prévenir tout ce qui lui paraissait une cause de désordre social. Aussi les prédicateurs réprouvèrent-ils incessamment les éternels artifices de la coquetterie féminine : les fards, la céruse, le safran dont on se poudrait les cheveux, le noir qui agrandissait les yeux. L'innocence et la chasteté brillent divinement dans les seuls visages sans fard des filles de Sion. Il y eut Tertullien et le grave saint Jérôme qui parle, détail ingénu, « *de ces frivoles chrétiennes qui font craquer leurs souliers* ». Cette musique chantante des souliers s'accorde assez bien au son des anneaux de la courtisane antique.

Il n'était pas au pouvoir de l'Eglise d'arrêter l'élan d'une société en puissance de formation. Les croisades intrônisaient en France des produits nouveaux que le commerce et l'industrie utilisaient aussitôt. Le merveilleux orient découvert, les croisés en rapportent à leurs dames, étoffes, voiles, broderies et bijoux, parfums et

secrets de beauté. Le hennin — vint-il de Syrie ou de Hollande ? — atteignit de telles proportions qu'il devint scandaleux de voir des femmes ainsi coiffées sous les voûtes solennelles des églises gothiques. C'est avec ce cône orgueilleux, et recouvert de voiles transparents qui descendaient sur le flot ondulé des longues traînes, qu'on se représente les belles dames de la Cour de Provence héritières des célèbres casuistes des Cours d'amour, Ermengarde de Narbonne, Eléonore d'Aquitaine, Béatrix, comtesse de Die. Image raffinée et aristocratique de la femme du beau moyen-âge, instigatrice des mœurs nouvelles et d'une nouvelle littérature.

Les prédicateurs qui n'hésitaient pas devant l'énergie des moyens pour enrayer la fureur du hennin, enseignaient aux petits enfants à poursuivre les nobles dames au cri de : « Au hennin, au hennin. » Déjà un siècle auparavant un évêque de Paris accordait vingt jours d'indulgence à qui crierait aux femmes coiffées de cheveux en forme de cornes : « Bélier, frappe de tes cornes ». Les femmes du XV^e^ siècle, pour laisser apercevoir leur chemise — objet rare et coûteux — taillaient à leur cotte une ouverture que les moralistes chrétiens appelaient « des fenêtres d'enfer ». Les plus perverses des coquettes fendaient même leur chemise pour montrer le satin

de la peau. L'Eglise réagit violemment contre toutes ces modes qui n'avaient pas son assentiment et parfois même alla jusqu'au refus des sacrements et à l'excommunication.

Mais la coquetterie païenne des femmes qui ne sont mystiques qu'en amour, opposait perpétuellement aux injonctions des prédicateurs comme aux lois somptuaires d'ailleurs, la plus malicieuse désobéissance, un désir tenace et toujours victorieux. On jette les hennins au feu, puis, quand le prédicateur a quitté la ville, voilà que reparaissent les hennins, plus impertinents, plus triomphants...

L'Eglise stigmatise les cheveux... on met à profit ce stigmate. La femme tourne plaisamment cet « anabole » chrétien (le *ricinus* de l'antiquité, encore en principe la coiffure religieuse), et orne sa tête de voiles légers, de bandelettes, de pierreries et de ce fameux hennin qui, s'il enferme exactement les cheveux, fait valoir la forme des beaux fronts et la lumière des grands yeux. La belle Agnès Sorel, qui le porta, sut en dégager ses cheveux comme elle sut mieux que les autres, faire valoir sa belle gorge ; « *Cette régente du goût, portait queues un tiers plus longue, que nulle princesse du royaume*, dit un contemporain trop amer *plus haults atours, plus nombreuses robes et plus cousteuses. Et tout ce qui a*

ribaudise et dissolution pouvait conduire en fait d'habillements, elle fût toujours produiseuse et monstrueuse car se découvrait les épaules et le sein par devant jusqu'au milieu de la poitrine. »

Clément Marot a fait un suggestif portrait de la parisienne de son temps, qui nous apprendrait si nous ne le savions déjà, qu'aucune mode ne saurait annihiler la grâce féminine et qu'une femme peut apparaître séduisante en dépit des artifices les plus absurdes et des singularités les plus folles.

Mon Dieu qu'elle était contente
De sa personde ce jour-là,
Avec la grace qu'elle ha
Elle vous avait un corset
D'un fin bleu, lacé d'un lacet
Jaune, qu'elle avait faict exprès
Elle vous avait puis après,
Mancherons d'escarlatte verte
Robe de pers, large et ouverte
(J'entends à l'endroit des tettins)
Chausses noires, petits patins,
Linge blanc, ceinture houppée,
Le chaperon faict en poupée
Les cheveux en passe-fillon
Et l'œil gay en esmerillon
Souple, droite, comme une gaule...

La richesse somptuaire des hauts siècles du Moyen Age n'avait fait qu'augmenter avec la

Renaissance et les guerres d'Italie. Le vêtement féminin s'alourdit alors de la majesté des ors, des broderies, des pierreries, enfin de toutes les somptuosités rutilantes sous le beau soleil italien. François Ier aimait le plaisir, l'amour, la vie belle et élégante. Entouré d'artistes et d'écrivains comme les souverains de Florence, en acceptant l'autorité éducatrice de l'Italie, peut-être ne fit-il pas assez la part de ce que le brillant italien pouvait avoir d'offensant pour le ciel doux et fin de France.

Le corset de fer nous arrive avec Catherine de Médicis ; et l'on juge du mérite de l'innovation rien qu'en comparant les « corps de bois » de ce temps à la « Dame à la licorne » du XVe siècle, dont une souple et longue robe épouse étroitement le corps gracieux. Le goût sincère et passionné du XVIe siècle pour l'antiquité reste une force toute spirituelle ; et, comme il en arrive le plus souvent, c'est le matériel qui domine la mode : guerres, expéditions. Influence italienne, espagnole ou orientale tour à tour : il n'y a pas encore de mode vraiment française.

Le XVIIe siècle opérera la sélection nécessaire, Epoque unique dans l'histoire de la France, unique dans l'histoire de la mode où tout est à l'image de ce parfait monarque qui eut la gloire de régner sur une société si belle. La littérature

jaillit hors de toute influence. Elle va voler de ses propres ailes et d'un essor magnifique, monter au zénith des lettres humaines et porter le nom français partout en Europe. On assiste à l'épanouissement préparé par les siècles précédents d'une personnalité nationale puissante, originale, française enfin.

La mode suit le mouvement ; elle s'affranchit. Pour la première fois depuis des siècles, l'intelligence la domine et le goût — cette raison esthétique. La mode française est née. Le costume du XVII^e^ siècle a la noblesse et la belle ordonnance des jardins de Versailles. L'amour courtois, le pétrarquisme fleurissent dans la personnalité des femmes de ce siècle : le règne féminin annoncé par la poésie provençale et italienne va se poursuivre triomphalement jusqu'à la souveraineté absolue.

L'inventaire de la garde-robe de Ninon de Lenclos (dressé d'après documents par M. Emile Magne), nous donne l'impression par la description minutieuse des vêtements qui la composent, étoffe et coloris, d'une élégance quasi-royale, encore que simple, hardie bien que nuancée ; enfin, d'une coquetterie à la fois robuste et délicate .Qu'on imagine la parure de la belle Sévigné et de sa charmante Grignan, de la douce La Vallière ou la triomphante Montespan, d'une mar-

quise de Rambouillet encadrée du bleu doux de sa chambre ou bien d'une ensorceleuse Marion de Lorme ! Qu'on voie leurs traits s'encadrer des boucles blondes ou brunes qui battent les cols blancs, les gorges discrètement épanouies dans les dentelles, la fine taille en pointe, la voluptueuse ampleur des hanches, de la croupe dont les souples draperies font valoir la gracilité du buste, enfin le chantant et pudique mystère des traînantes jupes de soie, de satin, de velours. Puis qu'on prête à ces gracieuses créatures les colifichets précieux dont s'agrémentaient les toilettes : bourses, éventails ,perles, diamants ; et que la femme moderne qui n'a jamais cessé cependant d'être séduisante, ose se comparer à elles, en sa tenue à l'anglaise et son chapeau en forme de cône tronqué. Qu'on se dise surtout que la robe de la Champmeslé, par exemple, ni grecque ni espagnole, est en correspondance parfaite avec le cœur de Chimène et d'Andromaque, qu'elle en a l'ardeur, le gracieux abandon et aussi la mâle énergie, la noblesse à la française.

La mode du XVII^e^ siècle, comme l'amour classique, est dominée par l'esprit, par la raison. Règne paradoxal qui n'aura pas de lendemain ! Comme dans l'amour encore, la raison fait échec à ces manifestations de la mode qui résultent d'un puéril caprice ou d'une sensualité animale,

Une souriante et savante dignité maîtrise les impulsions trop vives, les gambades un peu sauvages de l'instinct.

Cependant par la vertu même de cette sereine raison, et malgré la ferveur religieuse du siècle, l'attrait de l'antiquité se devine en lui ; et déjà dans la société épicurienne de Ninon, chez les libertins, le germe païen lève, qui donnera l'athéisme des encyclopédistes. Cette émancipation prochaine de l'esprit s'accompagnera de celle de la chair.

Plus qu'aucune autre peut-être, la mode du XVIII^e^ siècle fut à l'image de son siècle : la plus française, la plus sensuelle, la plus séductrice — comme il est le plus français de tous les siècles français. Plus français, oui, mais déjà moins humain que les deux siècles précédents, moins vigoureux et plus féminin : c'est le siècle marquise. La coquetterie de l'homme si virile sous Louis XIV se féminise elle aussi. Les minauderies à la Watteau, l'allure, la taille pincée de l'homme indiquent un empire singulier du goût féminin. Mais il ne faudrait pas croire que, même des ducs de Richelieu, que M^me^ de Staal-Delaunay nous montre en déshabillé rose sur les terrasses de la Bastille, ne fussent pas pour cela de robustes soldats. Nous savons assez avec quelle bravoure, quel souriant héroïsme cette

jeune noblesse française, spirituelle et amoureuse, s'élançait fièrement à l'assaut pendant les guerres de Louis XV.

La coquetterie féminine a pris, de son côté, un accent nouveau et inquiétant. Franche, hardie, robuste, noble au siècle précédent, elle se fait insinuante et féline, plus caressante et dangereuse. Les belles philosophes à l'esprit raisonneur, viril même, Pompadour ou Lespinasse, amies de Voltaire ou de d'Alembert, sont les modèles de Watteau, de Boucher, de Fragonard ou de la Tour. Contradiction piquante; leur parure est aussi féminine, aussi peu virile que possible. Corsage lacé qu'encorbeille des seins dont le fruit rose émerge et que la ligne des épaules nues couronne ; buste fragile et comme brisé dans la corolle immense de la jupe où s'abolit, se spiritualise la forme précise de la croupe, des hanches, du ventre ; cloche mystérieuse et brillante d'où sortent deux petits bouts de satin, des pieds menus et spirituels de souris.

A la fin du siècle la délicatesse française tourne à la mièvrerie, à l'affèterie, tombe en déliquescence. La grâce de la mode est exténuée. Le nouvel esprit de l'époque se traduit dans les coiffures au sentiment en pagodes et autres niaiseries. Un goût de la nature poussé à l'artificiel s'exprime avec une sorte de malaise ; un amour

romanesque voile de sentimentalité une sensualité déroutée.... Le sensibilisme réagit contre l'épicuréisme et la raison classique du siècle précédent. C'est le trouble et le malaise des cœurs qui s'exhale ; c'est encore la voix de Rousseau qui se fait entendre ; c'est Bernardin de Saint-Pierre ; le romantisme anglais et allemand, l'affollement de la musique, le goût de l'exotisme, de la chinoiserie, du rococo, de l'idylle... La sensibilité se découvre ; elle croit naître enfin, alors qu'elle s'exaspère et qu'elle en meurt !

Mais c'est aussi les derniers moments du règne des femmes et de cet « idéal féminin » qui disparaît au moment où la tête d'un roi de France tombe sous le couteau d'une guillotine régicide.

La Terreur marque dans la mode un retour naturel à la joie, à la vie. Réaction inévitable des jours sombres. Pour la première fois peut-être, et parce que le goût de la vraie antiquité est bien moins sincère qu'au XVI^e^, la mode tourne à l'imitation puérile de l'antique. A vrai dire, c'est presque une mascarade. On s'éprend des « vertus romaines » qu'on oppose au relâchement moral du siècle des « Liaisons dangereuses », et de la République Romaine. On joue aux romains. Nues dans leurs robes blanches à l'antique, bras et gorge découverts, chaussées de semelles assujetties aux jambes par des rubans, les femmes ne

sont que désir, vibrante sensualité. Ardent appel à l'amour, mais triste, encore que violent, un peu désespéré et frénétique par tant de cruels souvenirs.

Audacieuse entre toutes les Vénus callipyges de son temps, la déesse du Consulat, Mme Tallien, vient au bal en tunique légère fendue sur un maillot, les genoux et les chevilles ornées d'anneaux d'or, les doigts des pieds, de bagues. La femme d'un officier de marine — celle qui disait spirituellement au premier Consul qu'elle attendait à dîner : « Général, vous êtes en retard, on voit bien qu'on ne se bat pas, » la belle Mme Hamelin va plus loin encore. Elle se montre aux Tuileries en tunique de linon transparente, mais sans maillot... Les contempteurs moroses de nos modes actuelles peuvent se dire, avec philosophie, qu'il n'est aucune exagération qui n'ait déjà été égalée et surpassée.

Les modes à la romaine disparaissent avec la Restauration. L'anglomanie naissante qui luttait depuis quelques temps avec la romonomanie, l'emporte et introduit en France, avec son romantisme et ses tristes étoffes, un peu de son puritanisme. Dès lors, l'esprit puritain qui a pénétré dans la mode ne fera que s'accentuer.

L'histoire des femmes est à ce moment tout à fait terminée. Les femmes furent l'âme de la littérature médiévale, de celle du XVIIe et du

XVIII^e siècle ; elles n'ont plus rien à voir avec celle qui suit la Révolution. Signe fâcheux : conversations, psychologie, réflexions morales, métaphysique amoureuse, telle fut l'occupation de l'élite de la société française où brillait la flore féminine. La société disparaît et les femmes qui en étaient le principal ornement, la grâce et la vie, se trouvent maintenant comme des acteurs sans scène et sans théâtre. Force leur est de se mêler à la multitude dans l'isolement funeste où les voue un éparpillement stérile.

Sur ces ruines de la société détruite vient errer le mélancolique romantisme, parmi les feuilles mortes et le lierre des tombeaux. Le romantisme de la mode n'est pas sans attraits. Dans les boucles à l'anglaise, les cols rabattus, les capotes en auréole, les tailles fragiles noyées dans l'océan des crinolines, il y a quelque chose de triste, d'évanescent, et d'un charme rare. Les jupes à trois étages, corolles superposées, les fichus glissant des languides épaules, les mantes sombres où s'encadre si bien un pâle visage rêveur, expriment l'ardente nostalgie de l'époque, son mélancolique désir, son douloureux amour. En les héroïnes touchantes de Balzac, dans les plis lassés de la robe blanche du Lys de la Vallée, c'est la suprême lueur du feu d'artifice dont M^me de Staël et M^me Récamie

furent les dernières et brillantes fusées. Ce charme agonisant du vêtement romantique peut être discuté, néanmoins il exprimait quelque chose.

L'époque suivante n'exprime plus rien. Pas de période plus banale, plus triste dans toute l'histoire de la mode. Plus d'imagination et plus de vérité. Les grâces, l'esprit, l'amour désertent le royaume de la mode comme ils désertent toutes les autres manifestations de l'intelligence et du sentiment. Lendemain de guerre, naturalisme dans la littérature... du point de vue de la femme et de l'amour cette époque est jugée, elle n'exprime rien.

Il serait prématuré et même audacieux de porter un jugement trop affirmatif sur notre temps. Nous sommes si près du spectacle ! Comment se regarder le nez sur le miroir ? Mais du moins n'est-il pas défendu de chercher le sens d'une réalité que nous ne pouvons pas tout à fait connaître.

Cette mode d'hier qui fit nos délices, à peine disparue, voilà que nous ne la comprenons plus ; elle a cessé de nous émouvoir, de nous plaire.

Auprès de nos jupes légères et dansantes de cette heure, l'étroite tunique qui emprisonna jambes et chevilles nous apparaît comme d'un naturalisme un peu grossier. On s'aperçoit à présent que la provocation à l'amour s'exerçait ainsi par les moyens les plus directs et les plus vulgaires.

Nous avions cru revenir aux formes antiques, mais nos gestes furent maladroite parodie. L'imitation était barbare. Réalisme n'est pas matérialisme et notre conception matérialiste de la vie n'a rien de commun avec cette vie légère de l'ancienne Grèce, son sentiment si mesuré où la réalité et l'idéal, la vérité et l'imagination se combinent pour prêter à la forme corporelle la noblesse et la grâce que l'intelligence communique à l'attitude et au mouvement.

Notre pseudo-paganisme se laisse voir aujourd'hui tel qu'il fut vraiment : ni grec ni français. Aucune noblesse dans le réel ni de grâce dans l'imagination, mais une sorte de compromis hardi et un peu canaille qui n'a pris à l'antiquité que ce qui pouvait être exploité par la sensualité.

Tout changement dans la mode correspond à des changements de plus grande envergure. Si aujourd'hui une catastrophe universelle a allégé l'âme un peu trouble de la mode, n'est-ce pas que notre âme nationale s'est elle-même transfi-

gurée ? Quel plus charmant augure que le triomphe de la vraie mode française traditionnelle en ses grâces légères et si spirituelles (1). D'autres transformations se devinent et la victoire militaire et morale de la France aura sur le vêtement féminin un reflet dont on ne peut soupçonner l'imprévu. Il sera glorieux, brillant selon le caractère de nos fastes français, c'est-à-dire dans la distinction, la grâce et le panache.

* * *

L'honneur national relevé le sentiment religieux prend un essor nouveau. Patrie, religion : ces deux grands mobiles de l'âme si riches de grandeurs nationales sont aujourd'hui les gages du triomphe français.

Le renouveau chrétien comportera sa reviviscence païenne. Ces deux termes ne sont pas si incompatibles... Quel siècle fut plus païen, plus attique que le XVII^e^ siècle qui est aussi le plus chrétien ? Et quelle religiosité dans la païenne Grèce ? Le sentiment religieux ne prend toute

(1) Ceci fut écrit en été 1916, alors que dès l'hiver 1917 la mode accusait de nouvelles tendances.

sa valeur que lorsqu'il s'oppose aux forces les plus vives et les plus païennes de la vie : amour, beauté, plaisir. La joie de vivre, l'exaltation que communique la vue du beau demandent, pour ne pas s'affaiblir, le secours d'une discipline, qu'elle soit religieuse, mystique ou esthétique... Plus de bornes, plus de limites au plaisir, à la passion et la vivante ardeur cède à la lassitude. Le XVIII^e siècle eut trop de liberté pour être vraiment païen. Il fut moral sans le savoir ni le vouloir. N'est-ce pas l'auteur de *Thaïs* qui a dit que l'amour a plus de puissance chez un moine de la Thébaïde que chez un habitué de Montmartre ? C'est la vérité même.

De cette reviviscence païenne, le mouvement sportif de ces dix dernières fut comme le prélude ? Il semble tout d'abord qu'une génération si préoccupée de cultiver son corps s'éloigne de son âme chrétienne. La réalité semble prouver, au contraire, que ces deux manifestations apparemment contradictoires et qui semblent devoir s'exclure l'une l'autre, réunissent les plus certaines aspirations de la génération actuelle. Ce néo-catholicisme, à l'instar de la philosophie platonicienne, confond-elle la beauté physique et morale ? Et pourquoi l'âme perdrait-elle à la beauté de son enveloppe qui n'est que la forme charnelle et l'expression concrète la plus exacte

de l'esprit qui l'habite. Le christianisme, tout comme l'islamisme, en entourant le corps féminin du mystère de ses voiles impénétrables ne fit qu'augmenter le prix de la femme et de l'amour. Maladresse si l'on veut, mais maladresse infiniment belle et supérieure. Ainsi ces religions ont-elles atteint le but qu'elles se proposaient, qui est de veiller par la morale qu'elles imposent à la conservation de la vie.

Au reste, le vrai catholicisme fut toujours tolérant. Le catholicisme catholique du grand siècle, car il existe un catholicisme protestant — est essentiellement humain comme la philosophie antique ; il est social. Mais le puritanisme qui s'infiltre dans les mœurs et la religion n'est pas français ; il n'est surtout pas catholique. Deux grands écrivains, Remy de Gourmont et Charles Maurras, de bord politique et de formations différentes ont fait chacun l'observation que l'hypocrisie des mœurs avait beaucoup augmenté dans ce dernier siècle : « *Les étranges progrès d'une bégueulerie que n'excluent pas certains abaissements des mœurs*, dit Charles Maurras, *doivent sans doute quelque chose à Kant et à Rousseau* (1). » Si le puritanisme, qu'il soit catholique, protestant ou libre-penseur — et ce dernier n'est pas le

(1) Quand les Français ne s'aimaient pas, p. 100.

moins puritain — devient si rigoureux, cela ne veut pas dire que la vertu soit plus commune. Ce n'est certes pas l'idéal d'une société qui n'en a guère que la mode, blesse. Mais elle sert la beauté, la beauté supériorité naturelle !

Cependant un endroit existe en France où la « bégueulerie » n'a pas fait perdre à la mode française tous ses privilèges, c'est Paris. De même que l'influence féminine s'y fait sentir plus que partout ailleurs, donnant aux mœurs parisiennes cette légèreté, ce charme absent des mœurs provinciales ; de même que l'amour français, tout affaibli qu'il soit, y prend son expression la plus animée, la mode française s'y révèle en sa forme la plus pure. L'intelligence, l'amour, les grâces font leur séjour de Paris et s'y centralisent. De plus en plus nos pauvres provinces se voient déshéritées. Aussi une décentralisation politique n'aurait pas seulement pour effet de leur rendre libertés et privilèges, mais entre-autres résultats celui de recréer en elles ces éléments de vie qu'elles perdirent à la chute de l'ancien régime : activité intellectuelle, morale, artistique.

Au XVIII^e^ siècle, par exemple, le goût en ce qui concerne le mobilier ou l'ajustement, n'était pas centralisé à Paris. Lorsque La Fontaine, Molière ou Nicolas Poussin parcouraient la France, ils ne trouvaient chez les provinciales

de Montpellier ou d'Avignon guère moins d'élégance, de beauté ou d'esprit que chez les dames de Paris. Nicolas Poussin compare, les « belles filles » de Nîmes aux « belles colonnes » de la Maison Carrée, en ajoutant que *celles-ci ne sont que de vieilles copies de celles-là*. On tremblerait à l'idée de le voir ressusciter en cette ville. Non pas que de belles filles ne s'y trouvent encore, mais parce que la coquetterie féminine, comme dans les villes protestantes du Midi, y a pris depuis un accent de méthodisme à l'anglaise, qui ne leur permet plus de soutenir la comparaison avec les colonnes de la Maison Carrée.

De la seconde partie du XIX^e^ siècle date surtout la recrudescence du puritanisme et la perversion du goût français et en particulier du goût provincial. On peut s'en convaincre rien que par les robes de jeunesse d'une mère qui porta la crinoline vers ses vingt ans et par les meubles de famille de deux ou trois générations. La décadence n'est pas douteuse. La mode parisienne, a échappé dans une certaine mesure peut-être à cette décadence générale. Parce qu'elle est demeurée encore un peu païenne, elle se moque gentiment de l'indignation vertueuse de ses moroses censeurs. Et comme pour éprouver leur méchante humeur, après avoir honni les cols

rigides qui froissaient la chair, elle a permis aux femmes de découvrir leurs bras, leur gorge, leurs fines chevilles et même leurs jambes... A quelle époque n'en montra-t-on pas tout autant ? Les femmes de toujours sortirent que ce soit en carrosse, en chaise à porteur ou à pied, la gorge mi-devêtue et nos « chato » provençales perpétuent modestement cet immémorial usage comme elles perpétuent le hennin moyenâgeux dont leur coiffure est une réminiscence. Au moment où l'on soulevait les robes longues pour pouvoir marcher on montrait de la jambe bien plus que nos robes courtes ne permettent d'en apercevoir.

Au reste, que les puritains se rassurent, cela ne durera pas. Trop montrer ne fait pas notre affaire. Les plus sensibles finiraient par n'être plus émus et l'amour n'y ferait pas ses frais. Attendons-nous d'être emmaillotées de l'orteil à l'oreille afin de redonner à la chair qui s'est montrée trop libéralement cet attrait du mystère qu'elle pourrait bien perdre. Les puritains sont les vrais protecteurs de l'amour ; ils le comprennent avec intelligence et avec art.

Mais quoiqu'il arrive, les valeurs morales n'en seront pas pour cela changées. La vertu féminine ne doit point se mesurer à ces sortes de pudeurs ou de hardiesses.

* * *

La personnalité amoureuse des femmes, c'est-à-dire l'immutabilité de la séduction, voilà le seul principe constant de la mode. La mode est le vêtement de l'amour et l'amour ne cessera jamais d'en être l'inspirateur. Elle exprime la femme dans toutes les nuances de sa tendresse ; son âme la plus secrète vit dans les plis de sa robe, dans le frémissement de ses rubans et de ses dentelles.

Si la mode a vulgarisé le joli, l'élégant, nous savons qu'elle ne tire pas tout le parti possible du beau. Ces « nobles ports », ces « belles tailles » du siècle de La Fontaine que la nature seule octroie, seraient d'un style un peu haut pour se prêter à ce qu'on nomme aujourd'hui le « chic ». Le « chic » a détrôné le style et notre actuelle élégance n'est plus qu'une pâle expression de la grâce féminine traditionnelle si brillante.

Il suffit de le reconnaître pour marcher dans la voie déjà ouverte, vers cette France qui faisait pour la mode, comme pour l'esprit, la loi au monde entier. La femme est l'instigatrice des mœurs, l'ouvrière même de la vraie civilisation.

Pour accompagner sa beauté, son charme, son intelligence, la mode lui prête des armes ! Qu'elle les aiguise et les fasse invincibles.

Et que les gens sérieux cessent donc d'envisager la mode comme une manifestation puérile et méprisable. Car la mode c'est eux, c'est nous ! Elle est ce que nous sommes, elle vaut ce que nous valons ; elle est notre reflet. Aussi est-il sage de l'interroger. L'avenir gravera dans l'album du temps une figure de la femme du xx^{e} siècle qui sera l'image même de son siècle à travers un visage féminin.

Un héroïsme renaissant renouvelle les héroïques traditions de la grande France historique. Avec lui l'amour reprendra son rang et ses grâces. Héroïsme et amour ne vont pas l'un sans l'autre. Et le triomphe de l'amour suppose le triomphe de la femme. L'idéal féminin français va-t-il reverdir sur une branche nouvelle ? L'avenir sourit aux femmes comme une aube qui pointe rose dans une nuit encore très sombre.

ÉPILOGUE

De la hiérarchie des sexes. — Le vote des femmes et l'avenir du féminisme. — La femme sociale. — Où est l'élite ? — Anticipations et généralités.

A cette question posée par l'Académie de Châlons-sur-Marne : « *Quels seraient les moyens de perfectionner l'éducation des femmes ?* » Choderlos de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, répondait par cette phrase lapidaire qui résume la première partie de son discours : « *Il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes.* »

Par éducation Laclos entendait le développement des facultés féminines dans un but d'utilité sociale, celle qu'on donne habituellement aux femmes ne lui paraissant pas mériter ce nom. Si quelques-unes dépassaient le niveau commun, ce ne pouvait être que pour leur malheur et celui des autres : » *N'attendez point le secours des hommes auteur de vos maux, ils n'en ont ni la volonté ni la puissance, ils ne peuvent*

pas former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir. »

C'était aborder le sujet avec une belle franchise et un clair réalisme et reconnaître hardiment que l'homme ne saurait dépasser ses propres limites en favorisant chez les femmes une émancipation spirituelle qui ne peut que diminuer l'effet de sa puissance sur elle et de son prestige.

L'arbitraire masculin est si naturellement impérieux que l'homme suggère à la femme le degré du développement mental qui lui convient pour sa satisfaction personnelle et son plaisir. Parce que l'idée de sa suprématie intellectuelle lui est imposée par son sentiment plus que par sa raison et, si j'ose dire, par sa virilité même, elle ne saurait s'affaiblir sans qu'il ait l'intime conscience de déchoir. Il semble qu'il doive exercer la puissance de cette virilité aussi bien par l'esprit que par le corps sur celle qu'il considère obscurément comme sa créature. Et il n'y a là ni égoïsme ni pur orgueil, mais désir d'une idéale adaptation des intelligences, de cette fusion totale des êtres qu'un miracle de l'amour seul peut accomplir. Aussi toute tentative d'émancipation de la créature subjuguée apparaît-elle à celui qui veut imposer sa loi amoureuse, comme une tentative d'évasion physique, une offense, une infidélité ! Faut-il s'étonner que

la sollicitude de l'homme vise seulement dans la femme l'objet de volupté et que toutes les perfections spirituelles ne soient pour lui qu'une parure plus séduisante, de plus belles promesses de bonheur ; et, comme le disait Laclos, de la beauté, des apparences « *plus favorables à la jouissance, la manière d'être qui fait espérer la jouissance la plus délicieuse.* »

Lorsque la savante Héloïse, devenue abbesse du Paraclet, écrivait à Abélard ses émouvantes lettres, elle lui rappelait qu'elle n'ambitionna jamais rien de plus glorieux que d'être sa « *fille de joie* », sa « *prostituée* » et si Abélard trouvait ce langage profane, il ne semble pas qu'il s'en humiliât secrètement pour Héloïse.

Il est nécessaire de comprendre que les vertus et les grâces de l'intelligence féminine n'ayant pour l'homme d'autres raisons que de faire de la femme une odalisque plus belle et plus amoureuse, tout effort supérieur, toute affirmation créatrice trouve en lui son obstacle, étant un essai de libération féminine, une volonté exprimée de secouer le joug imposé. Expression de la virtualité amoureuse, elle a comme une flèche trop aiguë, la réalité de l'amour. Il n'est pas de milieu. L'homme est l'ennemi de la femme, son maître ou son esclave, mais jamais son pareil. Les quelques femmes qui ont pu se comparer à

lui avec honneur passèrent leur temps à se défendre. L'irritation que Mme de Staël et George Sand firent naître de leur vivant, persiste même dans leur vie posthume.

Pour l'harmonie du monde, il semble que l'union de ces deux êtres qui est la base et le principe des sociétés, ne puisse s'effectuer que d'après un ordre, une hiérarchie, qui comporte, comme toute chose une part inévitable d'injustice et d'inégalité. Accepter sans récrimination le rôle qui nous revient dans cet ordre n'est nullement héroïque, mais simplement sage, si l'on tient compte qu'à ce prix nous évitons des malheurs pires et l'anarchie la plus dangereuse pour notre repos. Le malheur qui nous menace à cette heure est cette égalité des sexes vers laquelle nous nous acheminons. Egalité théorique, abstraite qui engendrera une inégalité positive et profondément inhumaine.

Cette anarchie, ce renversement des valeurs sociales, ce danger auquel Laclos faisait une vague allusion, nous le côtoyons à cette heure. Lorsque les réflexions sur le féminisme furent écrites, la guerre n'avait pas encore eu ses répercussions dans le monde féminin. Le mal féministe en était à sa période d'incubation et cette question du vote des femmes — depuis à l'ordre du jour — ne nous avait intéressé qu'en

théorie. Le microbe paraissait sans danger sérieux de développement pour la santé de l'organisme. La guerre, brusquant l'évolution naturelle des choses a favorisé ce phénomène de mutation brusque, comme on dit en biologie, et la nouvelle importance de la femme s'est couronnée d'une sanction légale.

Les dillettanti de la vie s'amusent. Sans illusion sur la valeur du suffrage universel, ils trouvent plaisant que le mal politique se généralise et prenne des couleurs séduisantes et voluptueuses. Ils sont prêts à donner leur suffrage à la plus irrésistible. Car même sur ce terrain sévère, aucun doute que l'amour et la beauté ne soient victorieux ; que la coquetterie, l'intrigue, l'astuce ne l'emportent haut la main sur les vertus les plus solides et viriles.

Dans quelle mesure les affaires publiques se trouveraient-elles améliorées par un conflit nécessairement impétueux d'intérêts et de rivalités passionnées ?

Trop de gens, s'occupent hélas ! de politique. Les femmes ne manqueront pas seulement, comme la plupart des hommes, de préparation, d'éducation, mais encore d'hérédité politique. Elles apporteront au surplus dans ces passions nouvelles, les facultés d'amour et de haine belles et dangereuses qui font leur gloire dans

la vie du sentiment et leur confusion dans des questions d'intérêts généraux.

Un espoir nous reste, c'est qu'occulte, dans ces débats, la suggestion masculine n'en devienne que plus efficace. L'espiègle petite duchesse de Bourgogne disait un jour à Mme de Maintenon devant le roi : « *Ma tante, il faut convenir qu'en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois et savez-vous pourquoi, ma tante ? C'est que sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent et ce sont les hommes sous les reines.* »

« L'admirable, ajoute Saint-Simon qui rapporte l'anecdote, est qu'ils en rirent tous deux et qu'ils trouvèrent qu'elle avait raison. »

Le vote municipal promis aux femmes, bien qu'amené par des circonstances impérieuses et logiques en fait, n'en serait pas moins la première phase d'une évolution sociale féminine. Et comment croire que ce mouvement sanctionné par les lois s'arrêtera au moment opportun, alors qu'il inaugure un état de choses aussi nouveau qu'inévitable. Les femmes ne le permettraient pas. Il en est déjà — et si petit qu'en soit encore le nombre, ce n'en est pas moins une indication intéressante — qui mises en goût par l'importance que leur confère leur futur rôle de conseiller municipal et de maire ont pris feu d'ambitions politiques. On a cherché dans les tiroirs tel

certificat de fin d'études oublié, tel brevet supérieur et l'on s'apprête résolument aux études de droit pour le prochain avènement des femmes au parlementarisme. Ajoutons à leur louange — et celui qui est familiarisé avec la mécanique féminine en sait les raisons — qu'elles n'en sont pas moins habillées par le bon faiseur et mieux que les autres, chaussées de bas arachnéens et de mules cendrillonesques.

Cependant cette manifestation de mimétisme par laquelle les femmes tendent à prendre moralement et socialement la couleur et la forme masculine, ne saurait manquer de s'étendre au concret avant qu'il soit longtemps. Déjà l'allure féminine a perdu depuis une quinzaine d'années son expression particulière. Dans l'esthétique du corps et dans la ligne du vêtement, la gracieuse courbe a été supplantée par la ligne droite. Les seins et les hanches de Vénus ne se portent plus. Une forme nouvelle de la femme se précise chaque jour davantage : c'est l'androgyne de *sur la Pierre Blanche* que le génie toujours prophétique a révélée bien avant son heure, qui prend actuellement un caractère de troublante réalité. Cette Chéron aux vêtements masculins, elle existe, elle vit... Qu'on aille la voir dans les usines, parmi les laveuses matinales, au métro et chez les êtres hybrides qui portent la livrée des grands

magasins et le bonnet des conducteurs de tramway ! Il en sera pour le vêtement féminin ce qu'il en a été déjà pour le vêtement masculin, il s'adaptera aux nouvelles conditions de la vie, à ses nécessités matérielles, il ira vers la même simplification.

La question féminine : politique, costume, préoccupe en ce moment les journalistes. Excellent sujet de controverse. Mais les arguments présentés par les amis du féminisme n'ont eu, jusqu'à cette heure, rien de marquant ni de bien impérieux. Que dans vingt siècles de civilisation, dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique, quelques femmes bien organisées soient devenues, par accident ou ambition, des politiques, c'est le contraire qui serait par trop humiliant et incroyable. Il n'est pas de statistique, même pour un espace et un temps plus limité, de nature à nous renseigner. Le sujet est pour la clinique, si on peut dire, le neurologiste et l'accoucheur ; il appartient à la psycho-physiologie ou à la physio-psychologie, ce qui revient au même. Il ne s'agit pas de savoir s'il existe dans le monde quelques Catherine et Marie-Thérèse — rien n'est moins douteux — mais si les particularités de la physique féminine permettent aux femmes de satisfaire avec honneur à ce rôle social qu'elles rêvent de remplir parallèlement à l'homme. Ma qualité

de femme m'autorise à me prononcer nettement pour la négative.

N'oublions pas que, douze fois par an, toute femme perd, pendant un temps sa valeur sociale. Elle la perd en raison de son affinement, du degré de son évolution individuelle et de sa race même. L'état nerveux qui résulte des conditions physiques dont elle est l'esclave, ne lui permet pas alors de bénéficier de toute la plénitude de son équilibre mental. Sans perdre toutefois cet équilibre, les opérations de son esprit se ressentiront du désarroi physiologique. Le plus grave n'est point qu'elle perde périodiquement sa valeur sociale, mais qu'elle ne s'en doute pas et surtout que son commettant l'ignore ; qu'il ne puisse décemment lui prescrire par convention ou contrat d'avoir à s'abstenir alors des initiatives dangereuses de la charge qu'elle assume.

Les féministes objectent que si les femmes n'ont pas donné leur mesure, c'est qu'on ne le leur a pas encore permis. Sans doute ! Néanmoins l'organisation normale, rationnelle des sociétés répond bien à quelque chose. Les rôles n'ont pas été distribués au hasard ; ils correspondent à des réalités primordiales entre toutes. La lutte sociale exige de ceux qui entrent en lice des nerfs solidement trempés. La fragilité ner-

veuse de la femme par rapport à l'homme semble demander un régime adéquat, une existence moins ouverte à toutes les duretés, vulgarités et secousses inévitables, quelle que soit sa valeur et sonénergie. Sa résistance physique est si limitée, qu'il arrive un moment où ses nerfs la trahissent.

L'évolution féministe est encore en contradiction avec l'idée d'une repopulation qui s'impose. Cela va de soi. A mesure que les femmes accepteront des charges sociales et politiques, elles n'auront ni le goût ni le temps d'avoir des enfants. Les Américaines et les Anglaises dont le féminisme est plus avancé en ont peu. Enfin, qui ne sait que l'organisme féminin a, dans le long temps de la gestation, des exigences et des faiblesses incompatibles avec l'activité obligatoires à certaines professions.

On devine ce que l'amour deviendrait à ce nouveau régime. Comme tout se fait amour chez les femmes, l'ardeur dépensée hors de lui sera à son détriment. L'ambition, son adversaire, triomphera de lui, comme il en a déjà triomphé dans le cœur de l'homme. Ce que le sentiment féminin a de très personnel, il le doit en partie à une existence propice au rêve et à l'exaltation sentimentale. Il perdra ce qui le différencie à mesure que la vie féminine perdra elle-même son caractère. Peut-être qu'individuellement

bien des femmes y gagneront plus de liberté, puisque le sentiment féminin est une cause de faiblesse autant que de force, mais du point de vue social et humain, il ne faut souhaiter que ni par le corps, ni par l'esprit, ni par le cœur, les femmes ne deviennent des hommes (1).

Gœthe, qui aimait Mme de Staël, disait qu'elle n'avait pas le sens du devoir. On pourrait généraliser sans trop d'injustice. Les femmes reçoivent du cœur les directions de l'esprit. Elles ne connaissent que le devoir affectif. On comprend que l'idée qu'elles s'en font ne puisse dépasser le cadre de ses limites sentimentales pour s'étendre jusqu'à la collectivité. Or, quelle que soit la valeur morale de l'homme comparée à la

(1) Une ardente suffragiste a fait cette aimable distinction : « Si tous les anti-féministes ne sont pas des cerveaux étroits, tous les cerveaux étroits sont anti-féministes... » Grand merci ! On est ébloui par la sûreté et le brillant de la logique. Si l'article n'était pas couronné du plus doux des noms féminins le sexe aurait suffi comme signature. Tant que les femmes se contenteront d'affirmations violentes comme arguments, elles ne seront pas bien dangereuses. Mais la géniale proposition établie, reste à en faire la démonstration. Et c'est là où l'on attend vainement la suffragiste. Il faut vraiment qu'il n'y ait pas l'ombre d'une idée dans le féminisme pour qu'il soit si pauvrement défendu. Avant de prendre la place des hommes, prenons d'abord leur dialectique puisqu'il n'est qu'une façon de raisonner pour tous les êtres qui pensent. Et que cette théoricienne du féminisme tant attendue, si désirée, arrive enfin.

leur, il est reconnu qu'il possède normalement ce sens du devoir, principe de toute vie sociale. Il s'agira alors de remédier, si faire se peut, à un état moral organique et d'acquérir par discipline, par une éducation à rebours de l'instinct, ce sens de l'objectivité, si contraire à toute vie féminine.

On nous parle aussi de la réforme du vêtement féminin sur le modèle du vêtement masculin. Le bel exemple qu'on nous donne ! Un des prétextes invoqués est qu'il fera régner parmi les femmes, comme il l'a déjà fait parmi les hommes, une égalité de mise plus conforme au sublime principe de l'égalité. L'argument est d'un moralisme trop démodé, d'un romantisme trop révolutionnaire pour faire fortune. Un complet à l'anglo-saxonne nous est proposé en échange de nos robes encore bien françaises. Alors, allons nous faire habiller à Londres ou à New-York ! car on admettra difficilement que le goût français renonçant bénévolement à ses gracieuses traditions, abdique en faveur d'une supériorité étrangère. Si la robe était à jamais renversée par l'uniforme tailleur, la mode française ferait faillite.

Au XVIII^e^ siècle — et ceci marque tout l'écart des mœurs — c'est l'homme qui se rapprochait de la femme par l'extérieur. Il adoptait ses den-

telles, ses couleurs, sa coquetterie et cette adaptation s'étendait bien plus loin, si loin que dans tous les domaines, c'est le féminin qui triomphe. Aujourd'hui, exactement l'inverse se produit ; c'est la femme qui fait de laborieux efforts pour ressembler à l'homme.

Par suite de mœurs plus rudes et il faut le dire nettement, d'une défaite profondément ressentie par la fierté féminine, les femmes mobilisent leurs forces physiques et morales pour leur défense. Laclos disait qu'on ne sort d'esclavage que par une révolution. Eh bien les femmes font leur révolution. C'est leur 89 ! Revanche de la faiblesse après plus d'un siècle d'une situation humiliante ; conséquence d'un état social qui leur était défavorable. On se rend compte de la prépondérance qui leur est réservée dans l'avenir, rien qu'à supputer le nombre des hommes après la guerre. Que les génies féminins ambitieux et dominateurs, les politiciennes du féminisme se préparent à entrer dans l'arène !

Les raisons de l'incompétence politique des femmes étant déjà connues, on entrevoit à leur suite une recrudescence de l'anarchie, non pas seulement nationale, mais européenne et avec la perversion du génie féminin français et du génie féminin tout court, celle même du génie humain, sa faillite pure et simple, puisque l'anar-

chie est la régression et le retour à la barbarie. Et les choses recommenceront pareilles et différentes. Une nouvelle féodalité — sera-t-elle de ploutocrates ? — appellera une nouvelle autorité.

Il y a des peuples comme des espèces animales où la femelle est la créature par excellence ; d'autres où elle est le cheval de labour, la mercenaire et les mâles méprisants, cruels, qui n'ont aucun sentiment du respect et de la protection qu'ils leur doivent en ont inversement une plus forte idée d'eux-mêmes et de leur omnipotence.

Devenu un être de luxe par sa rareté même, annihilé par l'activité dévorante d'une multitude d'ouvrières dévouées et empressées, le destin de l'homme se bornera-t-il à perpétuer la vie... Faut-il le voir finir poétiquement son existence après l'acte d'amour comme le mâle de l'abeille, ou mourir tragiquement, dévoré, comme celui de la mante religieuse ?

Il est plus probable que par ses qualités essentielles qui ne cesseront jamais de s'exercer en faveur de l'homme, la femme devenant cette mercenaire que nous voyons encore dans des civilisations primitives, s'achemine vers une servitude des plus brutales. Ce sera payer bien cher cette affirmation de la personnalité féminine dans la vie sociale. Les malheureuses créatures

que l'ambition et la vanité aiguillonnent, ne se doutent pas qu'elles se chargent volontairement de ces fardeaux que les négresses et les bédouines ne sont pas si fières de porter.

L'idée que l'homme a de ses devoirs et de ses responsabilités, par l'effet d'une loi d'équilibre, diminuera dans la mesure où la femme les assumera, et peut même disparaître si elle les prend à son compte. On dirait qu'il y a dans les deux sexes une somme de virilité qui ne peut être dépassée si bien que celle de l'un ne saurait s'augmenter sans que l'autre ne s'abaisse. De sorte qu'on pourrait en inférer cette amusante hypothèse d'une évolution des sexes par une évolution sociale et morale, dans la transposition de la virilité du sexe fort au sexe faible. Tout au moins faut-il présumer que les simili-hommes seuls, pourront se résoudre à une déchéance qu'on peut dès maintenant redouter, sollicités par les mobiles les plus bas de l'égoïsme et de la cupidité. Ces nouveaux « courtisans » seront les parasites du féminisme.

Par un retour naturel des choses, les civilisations déchues ou arriérées, celles qui protègent le charme féminin de voiles symboliques, s'en trouveront augmentées. Derrière le secret des moucharabies, des femmes oisives cultiveront les beautés de leur corps et de leur âme pour les

plus fortes joies de la vie. Et une telle femme — parce que des lois religieuses la préserveront longtemps des atteintes de la civilisation au prix de ses bienfaits — il faudra changer de continent pour la trouver !

Que la valeur intrinsèque de l'Européenne soit augmentée d'une plus grande conscience de soi, du sentiment de sa responsabilité et de sa personnalité sans doute ! Mais cette valeur n'a qu'une portée bien mince puisque le cœur ne participe pas à l'évolution et que c'est lui le point faible, le plus vulnérable. La supériorité de Mme de Staël n'a point préservé sa sensibilité des blessures et des cruelles défaites de l'amour. Si le premier Consul lui préférait son spirituel et inconstant colibri des îles, quelle valeur avait alors pour elle une supériorité dont elle goûtait si fort l'amertume, puisque tout le génie de Mme de Staël — et c'est en cela qu'elle se montre bien femme et touchante — n'ambitionnait qu'un peu plus d'amour.

Lorsque, dans un temps encore lointain, les femmes seront devenues des êtres importants, chargés d'affaires, et que dans le même cœur il n'y aura plus la même place pour l'amour, lorsque les exigences de la vie commune auront fait taire désirs et chimères passionnées, qui sait si elles ne souffriront pas alors l'humiliation de

se voir remplacées pour les joies du cœur et des sens !...

« *La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome...* » Peut-être ! Et si ce n'est pas exactement l'amour platonicien ou lesbien qui refleurira, ce sera autre chose. Un nouvel objet de volupté, une autre expression d'amour et de volupté s'offrira au désir de l'homme.

Quelqu'un a dit dans un quotidien que les femmes préparent leur sexe pour l'après-guerre. C'est cela même ! Il ne s'agit pas d'une simple évolution sociale, c'est un sexe intermédiaire qu'on nous promet... Sera-ce l'hermaphrodite ? ou comme chez les abeilles, un sexe neutre... alors vive la reine !... Et, malgré l'hermaphrodite, que vive aphrodite !

S'il n'y a pas lieu d'envisager l'avenir des hommes avec trop de sensibilité et de craindre pour eux l'humiliation d'un nouvel esclavage, il est du moins assez justifié de nous attendrir sur le sort des femmes, sur nous-mêmes... C'est qu'il n'est pas d'autorité plus dure pour elles, de tyrannie plus cruelle que l'autocratisme féminin. Les pires bourreaux révolutionnaires ont pu être touchés par l'innocence de la beauté et de la jeunesse. Pour les femmes il n'est pas de pitié, pas de merci. Les tricoteuses, les lécheuses

de guillotine, furent ce que la Révolution a produit de plus monstrueux entre toutes ses monstruosités. La haine des femmes pour Marie-Antoinette a été un ferment de révolution même dans l'aristocratie. La marquise de Coigny, réfugiée en Angleterre, aurait aidé à la ruine de la France, à celle de l'univers, dans sa jalousie pour la reine : « *Vraiment*, écrivait-elle, *cette Marie-Antoinette est trop insolente et trop vindicative pour ne pas prendre plaisir à la remettre à sa place.* » Mme de Buffon riait avec férocité des malheurs de la princesse de Lamballe : « *Elle est sans femme de chambre, elle se soigne elle-même, pour une personne qui se trouve mal devant un homard, c'est une rude épreuve.* » Et dans cette mutilation de la princesse de Lamballe par l'effet de la vindicte populaire, les femmes ne furent pas les moins acharnées. La belle tête au bout d'une pique, de l'or vivant collé avec du sang sur les moustaches d'un soldat sadique, voilà de quoi peut s'exalter la sensualité féminine exaspérée.

Une romancière suédoise a analysé avec une lucidité cruelle ce qu'il y a de morbidesse et de violence sexuelle dans « l'âge dangereux » des femmes. Aussi bien pliant sous le poids des années et même aux portes de la mort, elles demeurent, pour la plupart, les secrètes ennemies

de leur sexe, les mêmes rivales irréductibles.

Quelle émotion rétrospective en voyant cet hiver, à la porte d'un modeste restaurant parisien, une femme qu'on aurait dite dessinée par Rops et Constantin Guys à la fois, s'écrier d'une voix rauque, mais avec le plus pur accent montmartrois : « *On les fera descendre de leurs ascenseurs les belles dames...* » C'était comme un écho de la sinistre clameur : « Les aristocrates à la lanterne ! » Parmi toutes les horreurs d'une révolution populaire, une furie déchaînée, ivre de haine et de cruauté n'est pas la moins redoutable.

Pour revenir aux réalités les plus actuelles, on a déjà pu constater que depuis que les hommes sont à la guerre, les grands magasins, administrations et lieux publics où la rigueur féminine s'exerce, sont déjà devenus insupportables aux femmes.

Il est permis d'envisager les conséquences présentes et futures d'une désorganisation sociale, sans se poser en ennemi de la civilisation. Nous ne cultivons pas le rêve romantique d'une société et d'une femme naturelle. Nous ne croyons pas comme Jean-Jacques que la société soit l'auteur de tous nos maux, ni comme Laclos, qu'elle a réduit la femme à l'esclavage.

La femme n'est esclave que dans une société encore trop peu sociale, trop inorganisée, trop naturelle ; ou bien dans celle qui, emportée dans un élan puissant, a dépassé ces sages limites hors desquelles les civilisations les plus belles retournent à leur point de départ. Une société supérieure et nous en avons eu la preuve, donne au contraire aux femmes le moyen de se soustraire à l'esclavage humiliant auquel elles sont vouées ; elle leur donne la liberté ! Liberté, influence, seront d'autant plus grandes que la société sera plus digne de ce nom.

Mais comment s'étonner qu'au moment où la femme française est arrivée au plus haut point de son évolution — ce qui équivaut à dire de liberté et de bonheur — certains esprits aient instinctivement réagi par cette création romantique : la femme naturelle, contre une perfection inquiétante. Après le règne des Luxembourg, des Boufflers, des Choiseul, des Lauzun, des Mirepoix, le goût de la femme naturelle s'imposait.

Plus romanesque que Villiers avec son Andréide, Laclos prête à cette créature parfaite, puisque naturelle, les dons que seule possède essentiellement la femme civilisée : amour, beauté, liberté. Car pour lui l'amour n'existe qu'en sa primitive innocence, au moment où Eve n'a pas encore mordu la pomme. Pour avoir

goûté au fruit de la connaissance et pris conscience de sa beauté et de son désir, elle ne le connaîtra pas ! Pas d'amour sans la liberté ! L'amour libre, quelle hérésie, quel non-sens ! Et cela alors que l'amour agonisait de l'excès de cette liberté qu'il avait trouvée pour son malheur dans une société trop achevée : « *C'est l'imagination des femmes sociales qui fait leurs sens et leur survit,* » dit Laclos et c'est vrai. Sans les rêves qui perpétuent et intensifient le désir, l'amour aurait la même brièveté que dans la nature animale. Un éclair de passion chaque saison et voilà réduite à rien la savante construction de l'amour français, tout cet art de l'amour dont la légende celtique de *Tristan et Yseult* ou bien le poème provençal de *Mireille* sont parmi d'autres grandes œuvres des témoignages impérissables.

Donc pas de liberté pour les femmes sans société ; et sans société ni amour ni beauté, puisque l'un et l'autre veulent être pensés pour être. Seul le « génie de l'espèce » pourrait ne pas trouver son compte à ces jeux raffinés d'une société supérieure. Car pour ce qui touche à l'animal humain, la femme naturelle a sur la femme civilisée une supériorité que Laclos peut lui reconnaître sans que nous songeions ici à le contredire : la seule ! La Française est arrivée à

ce point d'affinement individuel toujours au préjudice de la bête. La douleur physique semble si souvent dépasser ses possibilités nerveuses que l'on s'étonne que la science n'ait pas encore obvié par des mesures généralisées à cet affaiblissement de la nature physique par la vie de société, enfin que la civilisation ne remédie pas aux inconvénients qu'elle entraîne. Ce serait là un moyen efficace de pallier à une dépopulation qui a, certes, d'autres raisons aussi. L'enfantement sans douleurs, toutes les femmes traitées à « la reine » et la natalité augmenterait à bref délai !

L'erreur de Laclos fut celle de bien d'autres. A trop considérer l'homme comme un animal à deux pieds, il a négligé de voir qu'il était au même titre un « animal social » et cette erreur est au moins aussi grande que celle qui consisterait à ne voir dans l'homme qu'un pur esprit.

« *Nous naissons, nous mourrons pour la société,* » dit Boileau. Ce qui nous est propre est sans doute fort peu de chose comparativement à ce qui nous est donné, acquis par elle. La valeur, la puissance de l'individualité ne s'affaiblissent pas à son contact, mais sont portées par elle à leur coefficient. C'est pourquoi il ne saurait y avoir de comparaison possible entre la femme naturelle et la femme sociale ; et nous ne

nous sommes emparées de cette hypothèse romantique bien démodée que pour mieux faire ressortir les privilèges de la seconde,et le bonheur qu'une société supérieurement civilisée lui assure. Nous avons montré ce que fut ce bonheur, ce que furent ces privilèges. Il reste que les manifestations de la vie féminine ici analysées, intelligence, culture, influence sociale, dépendent de la force de cet instinct vital dont les civilisations polies ont fait le sentiment amoureux et qu'elles ne furent jamais plus puissantes qu'au moment où l'amour était à l'apogée de sa gloire.

Ce n'est pas dans le but d'humilier le présent que nous l'avons comparé au passé . C'est pour en inférer que la valeur des femmes — dans une bien plus grande mesure que les hommes — dépend, non pas de la valeur scientifique et matérielle de la civilisation, mais de sa valeur spirituelle et que la supériorité des femmes de l'ancien régime tint à la vertu de la société qui les formât.

Il ne faut incriminer ni les temps ni les hommes toujours pareils à eux. De Jean de Meung à Boileau, la psychologie des femmes ne semble pas avoir beaucoup varié. Leurs défauts n'ont pas changé de nature ni leurs qualités. Peut-être même qu'ils furent pires ; et que, comme l'a si

bien trouvé Baudelaire, l'énergie du mal — ce qui équivaut à dire du bien — a seule diminué. Descartes a dit aussi que « *les grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus.* »

Et que de grandes âmes féminines dans les beaux siècles de notre histoire, Anatole France, ce dillettante de la femme et de la vie trouve dans ces êtres de passion et de rêve un « ressort de l'âme qui depuis a fléchi » et leur rend un hommage tendre et même un peu nostalgique : « *C'est par le sel de leur intelligence et la grâce de leur tendresse qu'elles donnèrent à la vie ce goût fin qu'on n'y sentait point avant elles.* »

Ai-je voulu dire qu'il suffirait de revenir aux formes sociales et politiques du passé pour que nous retrouvions spontanément nos privilèges perdus ? Non ! Cette sinusoïde imaginaire qui configure pour ma pensée les fluctuations des civilisations humaines, est-il au pouvoir de l'homme d'en modifier le dessin ? Il convient aussi bien de répondre ici par un oui que par un non. Toute existence aboutit sans doute à la mort de quelque manière qu'elle ait été remplie, mais il y a néanmoins une volonté supérieure de l'homme qui agit [sur l'impondérable, sur

l'inéluctable même, et le recule mystérieusement à son gré.

Cette volonté supérieure n'a pas empêché la Révolution française. Rien ne saurait empêcher que les femmes en subissent dès lors personnellement les conséquences. Toute leur existence sociale et individuelle a perdu sa base dans une élite disparue.

« Et quoi ! s'écriera telle jeune dame dont la salle de bains est bien supérieure à celle de la Montespan, par exemple — la baignoire de la marquise sert aujourd'hui de bénitier, détail charmant, à une église de Paris — ne suis-je pas l'élite ? Naïve suffisance... »

Mais comment, pour avoir évolué quelques lustres dans l'opulence, la bourgeoisie actuelle n'aurait-elle pas l'impression d'être une élite et d'incarner en soi une perfection jusqu'ici inégalée ! Où est l'élite ? Mystère... Eparpillée dans toutes les classes — et alors sans emploi ni caractère défini, enfin sans influence, — mais non pas fixée dans une, non pas fixée dans la bourgeoisie.

Il ne suffit pas d'avoir hérité de quelques biens matériels pour s'arroger ce titre d'élite qui ne s'achète pas avec de l'argent. Ses privilèges, l'aristocratie les avait payés de son sang. C'est à la pointe de son épée que le féodal défendait la

terre de son vassal, le territoire français. Mais si les prérogatives féodales n'ont fait que changer d'apparence on ne voit point quels devoirs incombent au nouveau suzerain, au moderne conquérant. La supériorité de l'argent — comme autrefois la supériorité de la naissance — n'exempte pas le leude actuel de l'impôt du sang. Enfin ni par son goût ni par sa culture, et aussi parce qu'elle synthétise l'immoralité de l'individualisme social au mépris des intérêts généraux et de toute conception supérieure, la bourgeoisie n'a mérité ce titre d'élite qui comporte des facultés propres et ce rôle de flambeau dans une civilisation qu'elle n'est pas en mesure de remplir. La roue de la fortune a tourné. La bourgeoisie ne deviendra pas une aristocratie et elle n'a jamais été une élite !

Les théoriciens de l'Action française qui soutiennent que l'avenir du socialisme n'est pas incompatible avec l'idée monarchiste, en voient la preuve en Allemagne dans tous les avantages que la monarchie des Hohenzollern a concédés au peuple allemand. Parce qu'un roi est, en principe, le père de son peuple, il semble que l'autocratie bourgeoise soit infiniment plus dure que son autorité. Aussi l'alliance des rois et des peuples a été, est et sera la condition d'existence des monarchies passées, présentes et futures.

Ce que l'avenir nous réserve ne se laisse pas encore deviner, mais des esprits anticipateurs ont pu raisonnablement vouloir le pressentir. Quelques-uns comme Wells et le philosophe de la Pierre Blanche voient la société européenne emportée dans un irrésistible élan vers une sorte de barbarie civilisée ou les qualités de race deviendraient inutiles et inutilisables. Et beaucoup de ces anticipations d'apparence fantaisiste, reçoivent actuellement leur confirmation.

D'autres veulent organiser, sous l'égide d'un descendant de nos rois, des républiques particulières où les provinces retrouveront leur autonomie, les communes leurs libertés, la famille ses protections naturelles, où l'on verra le sol français mieux défendu, mieux compris, mieux aimé ; et ceux-là ne faisant pas commencer notre histoire de France à la Révolution, ni son histoire littéraire et artistique, voudraient lier l'amour des nouveautés à celui du passé et enrichir l'intelligence et la santé française de ses biens permanents.

Pour certains, c'est quelque chose de tout à fait imprévu qui s'annonce et à les entendre on croirait à un changement de planète. Cependant il apparaît à la réflexion que si l'humanité n'est pas si vieille, elle n'est cependant pas si jeune que rien de tout à fait étranger puisse se pro-

duire dont nous n'ayons déjà l'entrevision.

Il ne s'agit point de revenir à un passé révolu, mais de discerner en lui ce qui est de nature à appartenir au présent comme à l'avenir, c'est-à-dire certaines lois naturelles aux sociétés humaines et dont elles ne s'écartent dans des périodes de fièvre et de trouble que pour tomber dans le désordre et l'anarchie et abréger leur existence. L'évolution n'en poursuivrait pas moins sa marche ascendante.

Il est puéril que pour beaucoup le règne de Louis XIV soit l'âge des rues mal pavées, des chaises à porteurs et de l'éclairage aux chandelles. Plus raisonnablement pourrait-on imaginer dans le futur un féerique Versailles où toutes les acquisitions de la civilisation moderne seraient utilisées. Ce n'est pas Louis XIV qui eut arrêté l'évolution matérielle et économique, nous en avons la preuve en Angleterre et en Allemagne où elle n'est pas moins avancée, bien au contraire.

. . . . . .

Et voilà que le génie féminin français s'embranche à une question plus vaste et qui ne sera pas de sitôt résolue : celle des destinées de la France et de l'Europe. C'est son excuse à cette heure où le génie masculin seul, a droit à notre attention, à notre admiration, à notre amour.

La guerre donnant à l'homme sa valeur humaine semble démontrer pour notre humilité cet aphorisme d'un Germain qui aborrha sa race : « La femme est le délassement du guerrier. » Qui oserait parler d'égalité à cette heure où il donne la preuve d'une inégalité formidable ! Mais là où la femme française se montre presque son égale, là où elle devient alors la digne compagne du « guerrier » c'est dans le sacrifice héroïque, surhumain qu'elle fait de ses héros, dans son courage à leur survivre. C'est ici le génie féminin français porté au sublime !

Oui, le génie féminin n'a jamais eu de meilleures raisons d'être modeste et il le sait ! Mais comme tout se tient, tout s'enchaîne, parce que le génie de l'homme s'impose à notre respect, celui de la femme force la réflexion et entre dans le cadre des plus actuelles généralités.

Quelles que soient ses défaillances et les dangers présents ou futurs qui le menacent, l'avenir du génie féminin français, ne peut inspirer plus d'inquiétude que celui du génie français, dont la vertu éternellement reviviscente tient à la qualité du sol français. Le caractère d'une race peut se modifier et s'altérer, elle n'en reste pas moins tributaire de son passé. Ses vertus futures sont faites de ses vertus anciennes. On ne s'improvise

pas des facultés, elles sont le résultat du lent travail des siècles et le fruit de la race.

Quelques-uns diront que je n'ai pas su comprendre le présent. Suis-je obligée de croire qu'ils ont compris, eux, le passé ?

Un élégant scepticisme semble trouver dans le fait de l'affirmation et du choix comme une faute de goût intellectuel... Il existe un certain bon ton qui veut défendre la réalité contre toute idée de comparaison et d'examen.

Mais cette attitude de dillettanti, n'est pas à la portée de tout le monde et surtout des femmes. La nécessité de choisir est chez elle plus impérieuse. Elles ont besoin de « savoir » pour vivre comme on a besoin d'air pour respirer. C'est ce qui donne à leur action cette ardeur qui vient de l'activité du cœur et de la chaleur du sang. De là leur aptitude à conclure c'est-à-dire à chercher l'unité dans la multiplicité, le point d'appui sous la variété des apparences, enfin un esprit de continuité dans la diversité et un ordre supérieur dans le désordre de l'infini changement.

Je ne crois pas avoir fait œuvre de pessimisme. Par cela seul qu'on s'examine et qu'on cherche la cause de son malaise, on fait l'aveu d'un ardent amour de soi. Faire un livre, comme le

disait l'abbé Galiéni à Mme d'Epinay, est une preuve d'attachement à la vie. Et cet attachement fut tel que je n'espère certes pas qu'on prenne à lire celui-ci le plaisir que j'ai pris à l'écrire.

TABLE DES MATIÈRES

Les limites de la personnalité féminine..... 7
De la culture féminine..... 47
De l'amour..... 137
La faillite du féminisme..... 185
La mode et l'amour..... 232
Epilogue..... 266

Princesse Lucien MURAT

RASPOUTINE
ET L'AUBE SANGLANTE

Préface de M. VANDERWELDE, ministre belge.

Un vol. in-16, avec couverture illustrée par l'auteur.
Prix : 3 fr. 50.

Raspoutine, « le singe voluptueux », est évoqué en des pages pénétrantes, par la princesse Lucien Murat.

Voyageant en Russie, la princesse avait eté amenée par un ami chez le moine, dont le seuil était si difficile à franchir.

La visiteuse a regardé d'un œil aigu l'intrigant sur qui reposa, plusieurs années durant, presque *toute la responsabilité de la politique russe*. Elle a marqué de traits exacts sa double physionomie d'illuminé et de débauché et son rôle dans la Révolution Russe.

Arnould GALOPIN

Sur la Ligne de Feu
Carnet de Campagne
D'un Correspondant de Guerre

Avec 20 illustrations hors-texte

Un vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Le célèbre auteur des **Poilus de la 9e** nous donne aujourd'hui son carnet de campagne. Ce sont des récits imagés, des détails pittoresques et de saisissantes visions de la bataille. Les notes prises sur le front anglais et les descriptions de l'armée britannique, sont surtout d'un captivant intérêt. De belles photographies inédites complètent ces pages.

Henri de NOUSSANNE

Journal d'un Bourgeois de Senlis

La tragédie de Senlis précède immédiatement le miracle de la Marne. C'est de Senlis que l'envahisseur se portant sur l'Ourcq, délaisse Paris et court à sa perte. La situation de cette petite ville, reliquaire d'art, en a fait le coin le plus sensible de la guerre, dans l'Ile de France. Il est heureux que dans cette région, qui est le cœur même de notre patrie, les phases les plus poignantes du drame que nous vivons, aient été notées, au jour le jour par un écrivain de talent et de tradition.

M. de Noussanne les évoque en une belle langue où abondent les aperçus d'un esprit élevé et averti de la vie.

Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

G. BLANCHON

AUX HEURES D'ANGOISSE

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Il a été tiré 10 exemplaires sur Hollande à 12 fr. 50.

Le livre publié il y a quelques mois par M. Georges Blanchon sur l'esprit, les méthodes et les conséquences de « La Guerre Nouvelle » a eu un grand retentissement. Rien ne saurait mieux l'éclairer et le compléter, dans un ordre cependant tout différent, que les articles réunis ici et qui ont été écrits au jour le jour. Ces articles sont ceux qui ont paru aux heures sombres. Ils en traduisent les espoirs obstinés... parfois les illusions. Le devoir de donner confiance était alors le meilleur soutien. Celui qui, hâtivement, jetait ces mots sur le papier, les a écrits de tout son cœur, pour aider les autres et s'aider lui-même à porter le poids des jours d'inquiétude et de deuil. Peut être quelque lecteur y a-t-il trouvé le réconfort d'un moment. Ce sont aujourd'hui des souvenirs : ils feront revivre les émotions d'un tragique passé, qui s'achève à peine et paraît lointain !...

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Publiées par la librairie E. DE BOCCARD, 1, rue de Médicis, PARIS

Écoles françaises d'Athènes et de Rome, in-8°

Fasc. CIX. — *Iconographie de l'Évangile*, par F. MILLET . . . . . 50 fr. »
Fasc. CX. — *Les origines de Rome*, par A. PIGANIOL. 12 fr. »
Fasc. CXI. — *Delos colonie athénienne*, par P. ROUSSEL. 20 fr. »

CH. CLERC. — *Culte des images chez les Grecs* . . 10 fr. »
CH. DIEHL — *Dans l'Orient byzantin*. . . . . 3 fr. 50
C.-N. RADOS. — *La bataille de Salamine*, in-8° . . 12 fr. »

L. DUCROS. JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — *De l'Ermitage à Montmorency* . . . . . 10 fr. »

CH. MAURRAS. — *Les Amants de Venise*, nouvelle édition in-16. . . . . 3 fr. 50
H. BORDEAUX. — *Le Lac Noir*, édition définitive, in-16 . . . . . 3 fr. 50
H. BORDEAUX. — *La peur de vivre*, préface, in-16. . 0 fr. 60

MARTHE BORELY. — *Le Génie féminin français* . . 3 fr. 50
MARTIAL DOUEL. — *Sept villes mortes*. . . . . 3 fr. 50

Les Arts Français

DEMAISON. — *L'art de la Champagne* (Région de Reims) 4 fr. »
PERRAULT-DABOT. — *L'art bourguignon* . . . . . 4 fr. »

Histoire de l'Antiquité, par Eugène CAVAIGNAC.

Tome I. — *Javan* . . . . . 6 fr. »
Tome II. — *La Macédoine, Carthage et Rome*. . 12 fr. »
Tome III. — *Athènes* . . . . . 12 fr. »

Manuels de droit Français.

LÉON DUGUIT. — *Manuel de droit constitutionnel*, nouvelle édition 1917 . . . . . 8 fr. »
J. VALERY. — *Manuel de droit international privé* . . . . . 8 fr. »

MGR DUCHESNE. — *Les Origines du culte chrétien*, nouvelle édition 1918 . . . . . 12 fr. »

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

E. de BOCCARD, éditeur, 1, rue de Médicis, PARIS

En vente :

Volumes in-16 à 3 francs 50

CHARLES MAURRAS

LES AMANTS DE VENISE

George Sand et Musset

Mlle DE MESTRAL-COMBREMONT

La Belle madame Colet

— Une reine des Romantiques —

La Vie et la Mort

de MISS ÉDITH CAVELL

Préface de Paul PAINLEVÉ, Ministre de la Guerre

AVEC DEUX PORTRAITS

MAURICE LEFÈVRE

La Femme à travers l'Histoire

PAUL BASTIEN

Les Carrières de la Jeune Fille

Répertoire des carrières féminines en France.
Leurs avantages, leurs difficultés.

Envoi franco contre valeur postale.